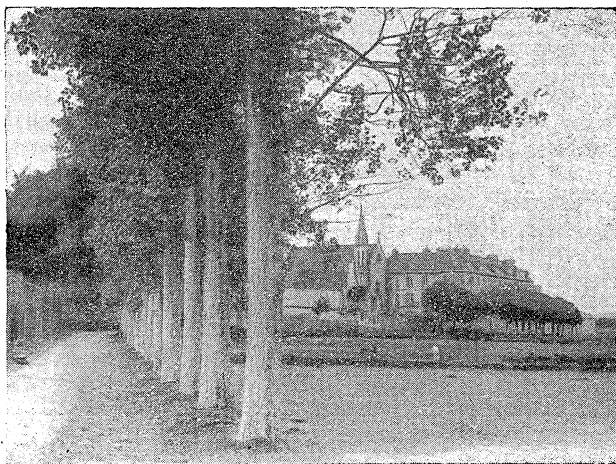


ANNÉE 1938

L'ÉCHO DU CALVAIRE



**Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau**

L'ÉCHO DU CALVAIRE

Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau

Cotisation annuelle.... 5 francs
Cotisation perpétuelle..... 200 francs
L'« ECHO » 3 francs

Compte Chèque Postal : 20.129, Rennes — Madame la Directrice, Pensionnat du Calvaire

SOMMAIRE :

	PAGES
Notre Amicale..	3
Une Distinction méritée.	9
Trois Tricentenaires..	12
La Vie au Calvaire.	22
Courrier de Jérusalem	33
Souvenir de Vienne	41
Départ d'un Missionnaire	44
Retour sur le Passé	57
IN MEMORIAM :	
Mlle Marie Le Moigne.	106
Mlle Bonvalet.	109
Mère Marie-Bernard	110
Nos Associées défuntés..	114
Carnet de Famille..	115
Changements d'adresse..	119
Nouvelles adhérentes..	119

LA RETRAITE et la Réunion de l'Amicale



C'est le Mercredi 21 Juillet, à 8 heures du soir, que le R. P. Colliot ouvrait la Retraite. Comme les années précédentes, une cinquantaine d'auditrices attendaient les précieux enseignements et encouragements à un élan nouveau vers le Bon Dieu.

Nous sommes heureuses de donner quelques notes d'une retraite qui rappelleront à ses compagnes les si bonnes instructions et permettront aux associées qui n'eurent pas le bonheur de profiter de la Retraite d'en avoir leur petite part.

8 heures du soir. — Ouverture. — « Pax »... le grand mot Bénédictin que cette retraite soit tout entière sous ce vocable, que ce soit son but: donner la paix. La définition de la paix est « la tranquillité dans l'ordre », dans l'ordre divin.

Dieu a pensé à nous de toute éternité, et tout ce qui nous arrive est voulu et prévu par Lui pour notre sanctification. Nous devons donc accepter les événements bons ou mauvais comme expression de la volonté divine. Tout m'est joie car tout m'est volonté de Dieu. Elle l'avait compris cette femme qui près de son fils mort eut le courage de dire: « Merci mon Dieu ».

Jeudi, 9 h. 30. — Notre âme est le temple de Dieu, nous n'y pensons pas assez. Quand on consacre une église on procède d'abord à l'exorcisme, de même quand on baptise un enfant, le prêtre souffle sur lui afin qu'il soit pur pour contenir Dieu. Il faut que nous vivions de Dieu, avec Dieu, pour Dieu; ne faire qu'un avec Lui et que par notre façon de vivre nous donnions Dieu aux autres, nous rayonnions Dieu. On ne peut donner que ce que l'on a, il faut donc que nous possédions Dieu intimement, infiniment par l'état de grâce, afin de pouvoir le com-

muniquer efficacement aux autres. C'est la pratique du conseil de saint Paul. « Se faire toute à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

2 h. 30. — Dieu aime les cœurs humbles. Ne craignons pas de nous reconnaître coupables. La messe bien méditée est une précieuse leçon. Voyons le prêtre obligé de dire son *Confiteor* avant de gravir les degrés de l'autel et témoignant à plusieurs reprises des sentiments de très profonde et parfaite contrition.

5 h. 30. — Si le monde va si mal, c'est que l'on fait trop peu de cas de la miséricorde de Dieu. Ce mot « misère » et « corde » peut se décomposer et nous verrons d'un côté notre misère et de l'autre le Cœur de Dieu, et plus notre misère est grande, plus le cœur de Dieu se penche vers nous, et quand nous prions Dieu, faisons-le en Lui offrant les mérites de son Fils Jésus. Il nous a payés assez cher et surtout n'oublions pas Marie; pensons à la légende où le fils indigne, après avoir tué sa mère et lui avoir arraché le cœur, étant tombé, il entendit le Cœur de sa maman lui dire tout tendrement: « T'es-tu fait mal mon « enfant »... méditons cela, Dieu est meilleur que la plus tendre des Mères et où le péché abonde la grâce surabonde.

Vendredi, 9 h. 30. — Confiance en Dieu: c'est le manque de confiance qui nous rend si faible. Je ne suis rien; mais je puis tout en celui qui me fortifie.

2 h. 15. — « La Vocation ». Orienter sa vie selon la Volonté du Bon Dieu, soutenue par la confiante assurance que son Divin secours nous est promis.

5 h. 30. — « La Croix » Tout apostolat, pour être fécond, doit reposer, ou plutôt s'appuyer sur la Croix. La perfection du devoir d'état donne déjà bonne grandeur à la Croix. Ne nous en forgeons pas nous-même et sachons accepter celles que le bon Dieu choisira pour nous, sa grâce sera toujours proportionnée à nos épreuves: « Tout m'est « joie car tout m'est volonté de Dieu ».

Samedi, 9 h. 30. — Nous ne vivons pas assez notre foi. Lisons beaucoup l'Evangile; vivons notre messe. Il ne suffit pas d'y assister, il faut y participer et, naturellement, plus notre foi sera forte et éclairée, plus notre charité sera rayonnante, car nous voudrions le bien de tous ceux qui nous entourent au point de vue du Christ Jésus.

2 h. 30. — La charité couvre une multitude de péchés, c'est elle qui est appelée la divine vertu, celle qui plaît

infiniment à Dieu et Lui qui dans sa bonté ne tient pas compte de nos chutes mais de nos relèvements. Il nous veut, comme Lui, remplis de charité bienveillante et compatissante envers le prochain; n'oublions pas ses enseignements si précis: « Tout ce que vous faites au « plus petit des miens, je le tiens pour fait à moi-même. « Je vous donne un commandement nouveau: « aimez-« vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

...Voyons donc toujours le Christ dans le prochain, qu'il nous soit sympathique ou non; soyons affables, bienveillants, qu'on ne puisse soupçonner l'effort que cela nous impose et ainsi nous pourrions rayonner, faire aimer le Christ par notre vie, très ordinaire peut-être; mais qui ne fera qu'un avec le Christ.

5 h. 30. — Pour vivre ainsi du Christ et dans le Christ, nous avons la messe et la Sainte Communion, qui nous assurent les forces et la consolation dont notre faiblesse a besoin. Il faut la vivre, cette messe et cette communion, avec Jésus qui a donné sa vie pour ses amis. Il veut que notre action de grâces se continue, au cours de nos journées, près du cher prochain que Dieu aime et qui est la figure de Jésus près de nous. Souvenons-nous du mot répété si souvent par saint Jean. « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres comme Jésus vous aime. »

Dimanche, 7 heures. — Clôture de la Retraite. — Que la Paix soit avec vous. Qu'elle ne dépende pas des hommes, mais de Dieu. Restant intimement unie à Jésus vous ne ferez qu'un avec Lui et Le communiquerez aux autres. C'est déjà commencer ici-bas le bonheur de l'Eternité.

La grand'messe achevée, toutes les Retraitantes prient de tout cœur pour le R. P. Dom Louis-Félix Colliot et demandent au Bon Dieu de tirer bon profit des enseignements si surnaturels qu'il leur a prodigués pendant ces trois journées de pieuse et réconfortante Retraite.

LA REUNION STATUTAIRE DE NOTRE AMICALE

Grâce à la charité du R. P. Dom Louis-Félix Colliot, une messe, à dix heures, a permis à bon nombre de nos chères associées de venir prendre part à notre réunion. La joie de se retrouver met grande animation au déjeuner qui risquerait de se prolonger si le programme de cette trop courte journée le permettait.

En quittant le réfectoire on se retrouve comme les an-

nées précédentes au pieux cimetière pour donner aux chères Mères et Sœurs Défuntes le souvenir filial et reconnaissant d'une prière. Le chant du « De profundis » émeut toujours profondément les cœurs. Chacune s'arrête devant les modestes Croix, revoyant en esprit les Vénérées disparues.

Un tour d'enclos permet de revoir la grotte de Lourdes, Paray-le-Monial, la Chapelle de N.-D. des Sept Douleurs, celle des Classes et toutes les petites grottes dans le mur d'enclos, où nos associées retrouvent les saints qu'elles honoraient autrefois en ornant de leur mieux ces si modestes sanctuaires.

A deux heures, la cloche rappelle à la salle de récréation pour la réunion générale. Une modeste ornementation en atténue l'austérité et l'assistance est pleine d'une toute joyeuse animation.

Le silence s'établit dès que Monsieur l'Aumônier et le Révérend Père paraissent au seuil de la porte accompagnés de Notre Révérende Mère Prieure.

Notre chère et si dévouée Présidente, Madame Crouan, exprime ainsi les pensées de la nombreuse assistance.

Landerneau, le Calvaire, 25 Juillet 1937.

Monsieur l'Aumônier,

Vous avez bien voulu ne pas écouter votre fatigue pour présider la réunion annuelle de notre Amicale, nous vous en sommes très reconnaissantes et nous demandons au Bon Dieu de vous rendre une parfaite santé afin de reprendre, avec toutes vos forces en octobre, votre travail de zèle si dévoué.

Nous savons, Monsieur l'Aumônier, que vous êtes aussi heureux que nous de cette retraite prêchée par le Révérend Père Louis-Félix Colliot qui marquera dans notre vie de chrétienne.

Mon Révérend Père, si beaucoup d'entre nous n'avaient pas eu jusqu'ici la consolation de vous entendre, vous n'étiez pourtant un inconnu pour aucune et un grand nombre même ont gardé le souvenir de votre dévouement lors de votre trop court séjour à Landerneau.

Elles sont heureuses et nous toutes avec elles d'avoir profité ces jours derniers de ce que l'esprit de saint Benoît et la vie religieuse ont ajouté à la doctrine et au zèle déjà si appréciés autrefois.

Mon Révérend Père, nous vous remercions de tout notre cœur, et pour vous prouver cette reconnaissance nous allons mettre en pratique vos judicieux conseils et es-

sayer de faire honneur au Glorieux Père Saint Benoît dont nous sommes aussi les enfants à tant de titres.

Mesdames et Mesdemoiselles, vous dirai-je merci d'avoir répondu à notre invitation?... Vous allez me dire: « Mais toute la joie est pour nous ». Non, elle est aussi pour nos Mères. Eh bien, si vous désirez leur rendre joie pour joie, faites un peu de zèle autour de vous, les temps sont difficiles, nos Mères ne peuvent faire elles-mêmes du recrutement, agissez pour elles, amenez au Calvaire des petites âmes à élever et si vous le pouvez, donnez-leur aussi de nobles âmes pour les aider. Le Bon Dieu et Notre-Dame du Calvaire sauront vous le rendre, ils vous l'assurent par la bénédiction que nous sollicitons de Monsieur l'Aumônier et du Révérend Père Colliot.

Monsieur l'Aumônier remercie Madame Crouan, toutes les chères anciennes si fidèles à leur Calvaire et dit au Révérend Père quel souvenir nous laissera sa Retraite.

Le Révérend Père nous communique à son tour ses hésitations inquiètes et son trouble à la première pensée de présider cette réunion... Que pourrait-il bien dire aux anciennes élèves du Calvaire? A la réflexion tout se simplifia... Ne sommes-nous pas de la même famille?... se dit-il; ne suis-je pas moi aussi un « ancien du Calvaire » et, d'une façon charmante, le Père nous raconte comment, nommé vicaire à Landerneau, il s'informa de tout ce qui lui devenait intéressant. Et le Clergé? demanda-t-il. On lui parla du bon Monsieur Corre, le Curé, des Vicaires, etc., etc..., puis on ajouta: il y a aussi l'Aumônier du Calvaire « un peu majestueux »!!! Et c'est donc assez impressionné et « tremblant », nous dit le Révérend Père qu'il sonna un jour à la porte de M. l'Aumônier. Celui-ci l'accueillit avec un si bon sourire que tout de suite les craintes du Révérend Père s'évanouirent et quand il demanda à Monsieur l'Aumônier de revenir régulièrement il ne lui en restait plus aucune.

« Pour bien des cérémonies, ajoute le Père, je suis venu « au Calvaire et me suis laissé édifier par le profond recueillement de toutes ses fêtes, la beauté de tous ses « offices que Monsieur l'Aumônier préside avec tant de « piété et de dignité et c'est toujours avec joie que je re- « viens comme « Ancien » au Calvaire. »

Monsieur l'Aumônier plaisanta alors un peu notre Prédicateur; mais d'un ton si paternel et le Révérend Père lui répondit si aimablement, que la causerie fut vraiment

pour tous et pour toutes une charmante réunion d' « Amicale ».

Les Vêpres et la Bénédiction du Saint-Sacrement réunirent encore toutes les chères associées près du Bon Dieu, dans une commune et mutuelle prière; puis l'heure de la séparation sonna et toutes emportèrent le doux espoir de se retrouver l'an prochain.



Une Distinction méritée



L'une de nos associées Maria Briant (Madame Floch) a reçu de Son Excellence Mgr Duparc la médaille d'argent et le diplôme du « Mérite Diocésain » pour les grands services qu'elle a rendus à l'Orphelinat de l'Adoration de Brest où, depuis trente ans, elle se dévoue à l'instruction et à l'éducation des petites filles.

Notre Echo portera à la chère ancienne élève du Calvaire, qui lui fait tant honneur, les félicitations de ses compagnes d'autrefois qui sont heureuses d'y trouver un petit résumé de la touchante fête.

C'est le 15 Février 1938, par une belle journée de neige, que M. le Chanoine Joncour, Vicaire général et supérieur de l'Adoration s'est acquitté de la mission qui lui avait été confiée par Son Excellence Mgr Duparc.

Un repas intime a réuni Mme Floch et ses proches: son mari, sa sœur, sa nièce, sa première élève.

La grande salle ornée du meilleur goût par les Religieuses était décorée de guirlandes de roses entrelacées autour de nombreuses ampoules électriques de toutes couleurs. Elle était trop petite ce jour-là malgré l'intimité de la cérémonie.

Les Religieuses, les orphelines au complet, les Dames pensionnaires, quelques amies, se serraient les unes contre les autres. A l'arrivée du cortège les enfants ont entonné la cantate de circonstance que voici:

Pourquoi cette vive allégresse?
Et pourquoi ces visages heureux?
Pourquoi ces chants dont la tendresse
Eclate en transports si joyeux?
De notre bien chère Maîtresse
Nous exaltons le dévouement
Voilà pourquoi notre allégresse
Eclate en cet heureux moment.

Refrain

*Vive notre Institutrice
Qu'ici chacune aime tant
Prions Dieu qu'il la bénisse
Nous la garde bien longtemps.*

La modestie et le silence
Accompagnant son dévouement
Avec amour et patience
Elle nous soutient constamment.
Les aridités de l'étude
Elle nous les fait oublier
Toujours avec sollicitude
Elle sait nous encourager

Notre Seigneur a dit Lui-même
« Comme une étoile au firmament
« Il brillera celui qui m'aime
« S'il a enseigné un enfant. »
Votre couronne sera belle
Au divin séjour des Elus
Oui Jésus vous sera fidèle
En faisant briller vos vertus.

Si parfois, nos têtes volages
Vous ont donné quelques soucis
Pardonnez à notre jeune âge
Veuillez oublier ces ennuis.
Pour vous, notre reconnaissance
Jamais ne pourra s'affaiblir
Car au-delà de notre enfance
Nous voulons toujours vous chérir.

Monsieur le Vicaire Général monte sur l'estrade et fait une allocution brillante où il développe les mérites de Mme Floch et donne ensuite l'explication des images de la médaille et du diplôme ; puis il remet l'écrin à Mme la Supérieure qui décore son Institutrice et lui donne l'accolade.

Une orpheline s'avance alors et exprime à la si dévouée institutrice, par un superbe compliment, accompagné d'une magnifique gerbe de fleurs naturelles et d'un bouquet spirituel composé de nombreux sacrifices, de prières ferventes et d'une quantité de communions, témoignages de la reconnaissance de toutes les élèves et anciennes élèves.

Mme Floch a remercié en termes émus et la fête s'est terminée par une séance récréative.

« La Normande perdue et retrouvée dans Paris », puis un ravissant ballet avec écharpes, tambourins et castagnettes.

Le lendemain, Mercredi 16 Février, une messe d'action de grâce fut célébrée dans la chapelle de l'Adoration aux intentions de Madame Floch.



TROIS TRICENTENAIRES

pour la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire

Au cours de cette année 1937-1938, nous avons fêté trois événements trop importants pour les laisser ignorer par celles de nos associées qui n'ont pu y prendre part.

Tricentenaire de l'Exercice des Missions

Le premier est celui de l'Exercice des Missions qui fut fêté dans notre Calvaire de Landerneau, le 29 juin.

C'est, en effet, en 1637 que le Père Joseph du Tremblay, par une inspiration toute surnaturelle, voulut associer ses Filles du Calvaire à l'apostolat des Missions en leur indiquant comme un des buts tout particuliers de leur vie et en leur fixant, chaque jour, un moment pour attirer les bénédictions du Bon Dieu, par leurs prières, sur le monde entier: « Une vraie Fille du Calvaire, dit-il, n'a plus à elle ni temps, ni vie, ni grâce; elle est toute à Dieu et au prochain. Et ne dites pas que vous n'avez pas assez de force pour cela, mais bien que vous n'avez pas assez d'amour et de bonne volonté... Cela me fait mourir de voir des religieuses qui n'ont d'autre église que leur couvent. Mes Sœurs, souvenez-vous que votre Congrégation ne doit pas être ainsi; vous devez embrasser tous les besoins de l'Eglise, être ardentes à procurer son accroissement et sa perfection; car voilà le dessein pour lequel Notre Seigneur vous a appelées au Calvaire. »

Il avait partagé le monde en douze parties, et chaque année, en la fête de Saint Jean-Baptiste, chaque religieuse tire au sort la région pour laquelle elle devra particulièrement prier.

M. le chanoine Pol Aubert, curé de Landerneau, voulut bien, à cette occasion, prendre la parole dans notre pieuse chapelle; quelques anciennes élèves étaient venues bénéficier avec nous et nos enfants de l'excellente instruction que nous sommes heureuses de pouvoir vous communiquer.

« *Ad omnia quæ mittam te ibis, et universa quæcumque mandavero tibi loqueris.* » (Jerem. 1-7.)

« Mes Révérendes Mères,

« Mes chères enfants,

Il n'y a rien de moins égoïste que la contemplation de la vérité. « Nous n'avons pas le droit, disait le trait d'union des polytechniciens catholiques, de faire à la vérité l'injure de la garder cachée. » Comme Archimède, fou de joie d'avoir découvert la loi de la pression, courait les rues de Syracuse en criant: « Eureka! » (J'ai trouvé!), ainsi celui qui a la certitude de posséder la vérité sent en lui comme un besoin, comme une impulsion irrésistible de se précipiter au-devant de ses semblables pour les faire jouir de son trésor. Je ne sais plus où, mais je ne serais pas surpris que ce fût dans saint Thomas, j'ai lu que la possession des biens matériels retrécit le cœur, tandis que les biens spirituels, au contraire, le dilatent. Et ce n'est pas difficile à comprendre, on peut dire de la vérité ce que Victor Hugo disait de l'amour maternel:

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Et il y a même plus: communiquer son trésor spirituel aux autres, c'est prendre la meilleure garantie contre le risque de la perdre, contre le danger de la voir périr ou de dissiper entre les mains oublieuses et inattentives, et c'est encore plus: c'est s'assurer le meilleur moyen de le voir se multiplier, produire du fruit au centuple.

C'est pourquoi l'ordre missionnaire par essence, pourrait-on dire, l'ordre des Prêcheurs, a pris pour devise: « *Contemplata aliis tradere.* » (Transmettre aux autres le résultat et le fruit de la contemplation.)

Mais il n'en est pas moins vrai que cette devise ne représente pas un privilège exclusif; parce qu'elle convient mieux aux fils de saint Dominique, il ne s'ensuit pas qu'elle exprime une vérité réduite à eux seuls. Bien au contraire.

C'est le but commun de toute contemplation de se terminer à l'utilité du prochain.

Saint Thomas enseigne positivement que personne n'a

reçu de Dieu une supériorité de grâce ou de talent si ce n'est pour le bien commun des hommes, et la contemplation, acte ou état de vie, est assurément une grâce d'ordre tout à fait supérieur.

Comment se fait-il alors que les contemplatifs ne sortent pas de leurs cellules, et ne viennent pas grossir les rangs de l'armée missionnaire? Pourquoi gardent-ils dans leurs cloîtres et derrière leurs grilles les richesses accumulées dans les veilles et les oraisons? Eux qui sont dans le courant le plus familier et le plus continu avec la vérité, qu'ils viennent donc nous dire ce qu'ils savent des secrets célestes, et s'il leur est donné comme à Jean l'Evangéliste d'ausculter leur Dieu, qu'ils nous décrivent avec toute l'autorité que donne une expérience vécue les battements de l'amour éternel!

Et il me semble que, quand ils entendent la détresse humaine, le gémissement de toute créature, les contemplatifs restent figés; comme Jérémie à l'appel de Dieu, ils disent: « Que voulez-vous que je raconte? Je ne sais pas parler, je ne sais que balbutier. » Quelles expressions voulez-vous que je trouve pour ces réalités qui dépassent infiniment toutes les capacités de l'intelligence humaine? Regardez les plus grands mystiques, lisez tous les livres dans lesquels ils ont consigné leurs expériences. Qu'y a-t-il de plus clair que le titre même d'un livre de saint Jean de la Croix: « La nuit obscure », pour caractériser la disproportion qui éclate entre la vérité contemplée et son expression en langue de la terre? »

Faire d'un contemplatif un apôtre, y pensez-vous? diront les gens du monde. Non seulement il ne peut pas vaincre la difficulté qui provient de la vérité à communiquer, mais il ne peut pas surtout triompher de la redoutable inertie de la masse. Elle ne veut pas être éclairée, elle aime ses erreurs qui lui permettent de goûter, dans une certaine bonne foi, les facilités de la vie; elle est malade, mais elle craint trop les médications énergiques; elle meurt de faim, mais la vérité est une nourriture trop forte.

Pourtant, la vérité, comme le bien, tend par sa nature même à se communiquer: « Bonum diffusurum sui. » Il faut qu'elle se répande: elle éclate dans les têtes des contemplatifs, et la meilleure preuve en est l'irrésistible besoin qu'ils éprouvent d'écrire. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, sainte Catherine de Sienne et Henri Suso, saint Bernard, saint Mechtilde et sainte Gertrude écrivent et font connaître ce qu'ils ont pu sa-

voir des merveilles divines. Plus encore peut-être qu'à l'impulsion naturelle de la vérité, c'est à un sentiment de charité qu'ils cèdent. Ils ne peuvent faire à la vérité l'injure de la garder cachée mais c'est bien parce que la vérité cherche des âmes pour s'y loger: elle en a besoin elle aussi.

Il y a, voyez-vous, suivant la belle expression de Mgr Deploige, « une société des intelligences » qui est la sienne et qui a pour lien autant que pour bien commun: la vérité.

Et alors on n'a pas lieu d'être surpris de voir tant d'incursions des contemplatifs dans la société temporelle. Ils ne peuvent pas se résoudre à la laisser dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Ils savent plus, raison de plus pour parler: « Nous ne pouvons pas ne pas parler », disent-ils comme et après les apôtres, parce que les apôtres tout les premiers ne pouvaient garder pour eux seuls ce qu'ils avaient contemplé pendant trois ans dans leur Maître. N'y avait-il pas d'ailleurs son ordre formel?

Lorsque nous parlons de la nature de la vérité qui est de se communiquer, du besoin qu'ont ceux qui la possèdent de la répandre, nous faisons œuvre de logiciens ou d'analystes. La réalité est bien plus riche, car elle contient Dieu. Dieu est vérité, Dieu est amour, nos saints livres font des noms de vérité et d'amour des synonymes de Dieu, car il est cela éminemment et d'une manière unique et transcendante.

En même temps, il est vivant: « Deus videns et vivens. » Chaque parcelle de vérité le contient et la vérité est communicable parce qu'elle est l'immensité divine elle-même, remplissant toute chose, parce qu'elle est la lumière divine éclairant tout homme qui vient en ce monde.

Ce Dieu vivant, ce Dieu vérité, mais c'est lui qui supprime ces disproportions et difficultés qui empêcheraient la diffusion de la vérité. « Ne dis donc pas que tu ne sais pas parler, répond-il à Jérémie, car tu iras partout où je t'enverrai et tu diras tout ce que je t'aurai confié. »

Sans doute, le langage des hommes ne pourra pas dire toute la vérité parce qu'il ne pourra pas l'inclure, mais ce qu'il dira du message confié par Dieu sera authentiquement vrai; et les formules humaines transmises par mission divine seront garanties contre toute erreur.

Si Dieu authentifie le missionnaire, il se charge aussi de lui préparer le terrain: ne crains rien de ceux vers

qui je t'enverrai, parce que je suis avec toi. « Ne vous préoccupez pas de ce que vous devez répondre, dit Jésus aux siens, l'Esprit-Saint vous suggérera toute chose. »

« Je mets, dit encore le Seigneur à Jérémie, ma parole dans ta bouche et je t'établis au-dessus des nations. » A elles de se soumettre à la vérité libératrice.

Vous n'ignorez pas comment l'Eglise a compris et comprend sa mission prophétique, mais vous faites bien, mes Révérendes Mères, de considérer comme un titre de gloire de votre Ordre l'institution d'une prière missionnaire quotidienne.

Saint Benoît n'a pas eu seulement en vue la perfection du culte divin: il voyait dans la vie monastique la mise en pratique sous les dispositions d'une Règle sage et prudente des préceptes et des conseils de perfection; dès lors, l'apostolat, et l'apostolat missionnaire, ne pouvait être exclu de ses perspectives; et ses monastères ont servi à bien autre chose qu'à polariser les vies chrétiennes individuelles, ils ont été de précieux noviciats de missionnaires et comme des dépôts où l'Eglise puisa pendant de longs siècles les meilleurs de ses apôtres et de ses docteurs.

Dès qu'il eut compris à sa manière — qui n'est pas celle de saint Benoît — l'énigme de la perfection chrétienne, saint François d'Assise voulut conquérir à la foi les musulmans, et ses fils ont blanchi de leurs os les routes de l'Extrême-Orient. Le Père du Tremblay était, dans la complexité de son caractère, un conquérant lui aussi. A l'intérieur du pays, réduire l'hérésie qui est une division; au dehors, gagner à l'unité de la foi les âmes des païens, mais c'était là un programme auquel auraient peut-être souscrit nos modernes pacifistes s'ils n'étaient pas si en défiance contre les initiatives d'inspiration évangélique.

Missions intérieures et missions étrangères ont la même importance et sont aussi nécessaires. Combien se laissent prendre par des considérations qui ne sont pas toujours surnaturelles pour affirmer la supériorité des unes sur les autres!

Les missions étrangères auront la puissante séduction de l'exotique; on y convertit des sauvages, des anthropophages, on lutte contre la forêt vierge, les scorpions géants, les rapides et la peste ou la lèpre; que faut-il de mieux pour enflammer les imaginations?

N'allez pas si loin chercher des sauvages ajoutent, et non sans raison, les tenants des missions intérieures. Le

martyre dont vous rêvez sera peut-être bientôt une institution normale des nations européennes. Regardez autour de vous, dans votre parenté même, des misères spirituelles plus graves que celles des païens. La tuberculose et le cancer des taudis font aussi sûrement des victimes que la lèpre.

Discussions stériles auxquelles doit mettre fin la conscience sérieuse de l'état de vie auquel Dieu réserve chacun de nous. C'est là où le bon Dieu nous veut que nous faisons du bien et nous n'avons pas le droit de marchander notre admiration à telle ou telle catégorie de missionnaires. Hommes ou femmes, quels qu'ils soient, quand ils ont compris la détresse des âmes sans Dieu, ils ont été marqués du sceau de la souffrance rédemptrice, et il faudrait baiser la trace de leurs pas. Mais même à ceux qui ne peuvent militer dans les armées actives de l'apostolat, une coopération étroite à l'œuvre missionnaire est permise.

Nous remarquerons d'abord que pour être missionnaire, il n'est pas exclusivement requis de travailler chez les sauvages ou dans la banlieue rouge: faire comprendre aux chrétiennes que vous croyez être, mes chères enfants, tout ce que vous devez faire ou éviter pour être vraiment chrétiennes, cela relève de l'apostolat missionnaire, et quelquefois les religieuses Calvairiennes auraient moins de peine avec des chinoises ou des négresses qu'avec vous.

Mais surtout la coopération à l'œuvre missionnaire par la prière et par la charité est d'une importance capitale.

Ce serait insuffisant de dire que quand on ne peut pas faire le travail auquel se livrent d'autres, on a part à leurs mérites néanmoins si on consent à les encourager de la voix et du geste, et à faire pour eux des vœux très sincères et des prières ferventes. N'insistons pas trop lourdement sur le parti que l'on pourrait tirer de pareils propos contre la doctrine catholique de la prière.

Prier pour les missions, ce n'est pas cela; et ce n'est pas cela qu'a voulu le P. du Tremblay quand, devant de près de trois siècles les organisations actuelles d'apostolat missionnaire par la prière, il vous invitait à formuler d'une manière spéciale et explicite vos intentions apostoliques.

Dans le corps mystique de l'Eglise, les fonctions des membres sont diverses. Saint Paul (I, Cor. XII), dans son instruction sur les charismes, montre comment à des fonctions diverses correspondent des capacités différentes: le Saint-Esprit distribue ses dons à chacun comme

il veut, mais tous doivent faire ce qu'ils peuvent, dans l'unité du corps du Christ, et ce serait méconnaître toute la théologie de la prière que de lui refuser un rôle prépondérant dans la vie de ce corps.

C'est qu'en effet, quel que soit le talent de l'apôtre, ce n'est pas à lui que les âmes se rendent. Dieu seul a barre sur les âmes, et qu'il s'agisse de convertir un communiste athée à son lit de mort, ou bien un musulman polygame, ou un franc-maçon, ou un bouddhiste, les âmes ne cèdent jamais qu'à Dieu. Comme il serait à plaindre l'apôtre qui dirait sérieusement: « J'ai fait. » Saint Paul lui répondrait: « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais Dieu a donné la croissance » (I, Cor. III), et c'est pourquoi la prière qui est notre seul moyen d'action sur la volonté divine reste le grand moyen des conversions.

« Priez mes enfants, mais priez », disait la Vierge à Pontmain. Dans les heures graves que nous traversons, ne sachant de quel côté nous tourner, n'oublions pas que la grande voie du salut c'est la prière. Seule, elle conjure les puissances maléfiques, seule aussi elle attire sur les travaux apostoliques les bénédictions fécondantes: vos prières suppléent souvent celles des missionnaires qui, malades ou rompus de fatigue, ne peuvent plus prier autant qu'ils en sentent le besoin; car la plus grande privation de l'apôtre est bien celle-là, de ne pouvoir se refaire autant qu'il le voudrait dans la contemplation. Prenez leur place: montez la garde au pied de la croix, devant le tabernacle, dans le Cœur de Jésus, pour que Dieu multiplie par les grâces de vocations les ouvriers apostoliques; priez pour ceux qui travaillent, pour que Dieu féconde leurs labeurs et leurs souffrances, et à leur place aussi pendant qu'ils se reposent légitimement de leurs fatigues.

Vous saurez plus tard dans le ciel quelle part vous aurez eu à leurs succès quand vous verrez les âmes sauvées par les missionnaires venir vous remercier de les avoir assistés dans leurs œuvres de zèle.

Ainsi soit-il. »

Tricentenaire du R. P. Joseph du Tremblay

C'est le 18 décembre 1638 que le R. P. Joseph du Tremblay rendit sa belle âme à Dieu. Chacun des monastères de la Congrégation se fait un devoir de donner à cette occasion un témoignage de reconnaissance pour la mission si grande et si peu connue qu'il a remplie.

Le mardi de Pâques, M. l'abbé Le Goff voulut bien unir ce souvenir et celui du Vœu de Louis XIII à la cérémonie de Vêture dont nous vous parlerons bientôt.

Voici en quels termes s'exprima l'orateur:

« Puisque nous solennisons le troisième centenaire de la mort du R. P. Joseph du Tremblay, qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire de l'illustre fondateur de la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire; ce sera justice à l'égard du fils de saint François que l'histoire impartiale place de plus en plus parmi les vrais héritiers de nos plus hauts chefs, de Charlemagne à saint Louis et de Jeanne d'Arc, Henri IV et Richelieu.

« Fils d'une mère protestante qu'il aura le bonheur de convertir lui-même, François du Tremblay, baron de Mafliers, songea tout d'abord à la carrière des armes. A vingt-deux ans, ayant déjà donné des preuves de sa valeur militaire, de son habileté diplomatique, il sacrifie toutes les espérances humaines et entre chez les Capucins d'Orléans (1599).

« Dès son entrée au Couvent, il n'eut qu'une seule ambition: se vaincre soi-même. Quelles armes employait-il dans ce rude combat spirituel? Les meilleurs historiens affirment que le frère Joseph eut pour la mortification un attrait qui n'était pas commun. Au travail, il était toujours le premier, qu'il fallût porter des pierres, mener la brouette et bêcher le jardin. Il recherchait les emplois les plus humbles. Tout ce qu'il aimait qu'on connût de lui: c'étaient non point son origine, sa famille, ses relations, ses voyages; mais ses défauts, pour qu'on l'en reprît, ses maladresses pour qu'on l'en corrigeât, ses imperfections morales et physiques pour en tirer confusion et profit spirituel. En tout, les avantages spirituels comptaient seulement pour lui, car ce jeune novice s'était donné à Dieu entièrement et pour toujours.

« C'est pourquoi il avait l'horreur du monde, le dégoût de ses plaisirs, le mépris de ses biens. Il a dit longuement, par ordre de son Père-maitre, les motifs de son aversion pour tout ce qui est « du monde ». Nous pouvons ajouter que le Père Joseph, dès son noviciat, avait généreusement renoncé au monde parce qu'il aimait Dieu de tout son cœur. C'est au point qu'il voulait dès lors gagner l'univers à son Maître. C'est en poursuivant ce but qu'il fonda, avec la collaboration de Mme Antoinette d'Orléans, dans le véritable et pur esprit de la Règle de saint Benoît, la Congrégation des Bénédictines du Calvaire;

il fixa comme but apostolique à la nouvelle famille religieuse: la prière et la pénitence pour la conversion des infidèles, des hérétiques et spécialement des Turcs et le Recouvrement des Saints Lieux. En 1620, le bon Père Joseph écrivait à ses filles spirituelles: « Je vous puis « asurer que vous êtes appelées à l'honneur incomparable d'être les vraies disciples de saint Benoît en sa « grotte, lequel est lui-même disciple de la Mère de Dieu « sur le mont Calvaire... pour la Rédemption des hommes « et pour l'étendue du royaume du Père Céleste. »

« C'est en suivant ces directions de Votre Vénéré Fondateur que vous serez des apôtres et que vous donnerez la vraie vie aux âmes et travaillerez à l'œuvre de la Rédemption.

« L'évangélisation est la condition de la foi. Sans prédicateur, qui saurait que le Verbe s'est incarné, qu'il est mort au Calvaire, qu'il est ressuscité le troisième jour, est monté au Ciel d'où Il régit l'Eglise?

« C'est parce qu'il savait qu'en dehors de la parole entendue, le seul moyen d'entrer en possession de la vérité suppose un travail d'étude et de réflexion dont peu de personnes sont capables, que le Père Joseph a demandé à ses religieuses de prier avec ferveur pour obtenir des évangélistes instruits et zélés, capables de faire connaître la vérité de notre sainte religion.

« Se conformant aux intentions si nettement précisées, se continuera à travers le monde la conversion des infidèles, tant désirée par le grand apôtre que Dieu rappela à Lui le samedi 18 décembre 1638. Le Révérend Père Joseph de Paris, zélé prédicateur capucin, Provincial de la Province de Touraine, Commissaire apostolique des Missions de son Ordre en Orient et en Occident et Fondateur de la Congrégation du Calvaire.

« Ainsi soit-il. »

Tricentenaire du Vœu de Louis XIII

La France tout entière célèbre, par le splendide jubilé Marial, le souvenir de la Consécration de la France à la Sainte Vierge par Louis XIII, en 1638. La Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire le fait avec une toute spéciale ferveur.

« La Revue de l'Enseignement Chrétien » en donne la raison en quelques lignes:

« C'est le Père Joseph du Tremblay, l'Eminence Grise, qui apporta au roi le conseil surnaturel de consacrer le

royaume à la Vierge. Il avait établi à Poitiers, en 1617, la Congrégation des Religieuses Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire ou Filles du Calvaire. Une sœur du Couvent de Morlaix, une Bretonne, Mère Anne-Marie de Jésus Crucifié, née Anne de Goulaine, fut appelée au couvent de Paris par le Père, qui voulait s'assurer de l'origine divine des grâces extraordinaires dont elle était comblée. Il reconnut la sainteté de Mère Anne-Marie qui bientôt, vers 1636, reçut de Jésus et de Marie la mission de révéler au Roi qu'il devait consacrer le royaume à la Vierge.

« Ainsi s'explique le tableau de Philippe de Champaigne où Louis XIII, bien qu'il ait fixé la solennité annuelle de son Vœu à l'Assomption, est représenté sur le Calvaire, aux pieds de la Mère de douleurs qui tient dans ses bras son divin Fils mort.

« L'inspiration du Vœu venait d'une Fille du Calvaire. »

Voici en quels termes M. l'abbé Le Goff rappela l'événement dans notre chapelle au cours de la cérémonie du mardi de Pâques:

« Il y a trois cents ans, Louis XIII consacrait son royaume à la Très Sainte Vierge Marie. Cette consécration, si féconde en bénédictions divines pour la France, n'est-elle pas le résultat heureux de la pieuse collaboration du Père Joseph et de la Mère Anne-Marie de Jésus-Crucifié, Bénédictine Calvairienne, née le 20 septembre 1599 dans un manoir du Finistère, de Messire Jean de Goulaine et de Dame Anne de Plœuc? Pour les Bénédictines du Calvaire, le rôle providentiel de la Mère Anne-Marie est authentique, indiscutable. Elles laissent aux historiens le soin de revendiquer la part de gloire qui revient aux Filles du Père Joseph dans cette consécration. Elles se contentent de rendre gloire à Dieu et de demander qu'un grand nombre de petites âmes, simples, pures, aimantes comme la Mère Anne-Marie, viennent encore à sa suite honorer la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et la Compassion de sa Divine Mère, dans une de leurs maisons. »



LA VIE AU CALVAIRE

La distribution des prix 9 Juillet.

A une date inaccoutumée, voici la distribution des prix. Nos si dévoués professeurs de piano et de violon ont eu la bonté d'accepter de nous faire jouir, cette fois encore, de leurs talents si appréciés. Les enfants réservaient la surprise d'une gentille saynète en trois tableaux, en sorte que la monotone lecture du palmarès fut très agréablement coupée comme le promettait le programme.

Ouverture: Sonate « La Folha », de Corelli

« Les jardins du Paradis » (1^{er} tableau)

Prix: Bonne conduite, Instruction religieuse, Examens

Prélude en « la » mineur, de Bach

« Les Jardins du Paradis » (2^e tableau)

Prix: Cinquième et Sixième Classe

« L'Abeille », de Schubert

« Les Jardins du Paradis » (3^e tableau)

Prix: Quatrième et Cinquième Classe

« A cheval dans la prairie », de Deodat de Séverac

Prix: Troisième Classe

Improvisation de Bloch

« Les petites au marché »

Prix: Deuxième Classe

« Leggeriezza », de Listz

Prix: Cours

« Belle nuit succède au jour, à nos labeurs fait trêve »

« Barcarolle », des Contes d'Hoffmann

Prix: Travail manuel, gymnastique

« Polonaise », de Wienawski

Prix: Musique, dessin

Chœur final: « Quand on est enfant », de Carlo Boller

(Recueil Montjoie)

— Fin —

M. l'Aumônier prend ensuite la parole et nous dit sa joie d'avoir entendu parler dernièrement avec éloges, dans une réunion de prêtres éminents, de l'éducation soignée qui est le cachet du Calvaire. Il faut rester fidèles, même et surtout en vacances, à ces bons principes. Donc, veiller à la tenue sur les plages, qui laisse tant à désirer un peu partout. Qu'une élève du Calvaire ne soit jamais un scandale pour personne, qu'elle ne soit jamais remarquée pour sa mauvaise tenue; mais, qu'elle soit pour tous un rappel constant au devoir, qu'elle n'oublie jamais sa dignité de jeune fille chrétienne.

Il rappela la Croisade et recommanda de ne pas oublier les communions de vacances. Il récapitula les devoirs d'une bonne enfant au foyer paternel. Affection, dévouement pour tous: parents, frères et sœurs, domestiques, se souvenant que l'on va en vacances, non pour donner un surcroît de besogne à la maison, mais pour aider chacun; non pour être servies, mais pour servir; c'est le moyen de passer d'heureuses vacances sous le regard du Bon Dieu.

M. l'Aumônier souhaita de bonnes vacances, donna sa bénédiction, demandant au Bon Dieu que toutes restent bien fidèles aux bonnes leçons et aux grâces reçues au cours de l'année scolaire qui s'achève, et annonça la rentrée fixée au 30 septembre.

Octobre 1937.

C'est la rentrée avec ses émotions et la fièvre d'activité qu'elle entraîne jusqu'à ce que tout se trouve paisiblement à sa place.

La messe du Saint-Esprit, le mois du Saint Rosaire donnent tout de suite à nos élèves la pieuse orientation nécessaire aux enfants du Calvaire.

Dès les premiers jours, une vie toute nouvelle anime les récréations. Dans la cour et au bois, de grosses cordes sont suspendues aux branches des arbres et grimper à la corde lisse, sauts de mouton et autres exercices analogues, jusqu'ici interdits comme réservés aux garçons, sont non seulement permis, mais encouragés par les maîtresses... En effet, un changement notable est introduit dans le programme de gymnastique. Au cours des vacances, une circulaire de l'Evêché a engagé toutes les écoles libres à se soumettre le plus tôt possible aux nouvelles exigences concernant l'éducation physique et notamment de faire passer le brevet sportif, qui comporte

trois degrés: premier échelon, de 12 à 14 ans; deuxième, de 14 à 18 ans et épreuves pour monitrices.

Les mouvements d'ensemble sont préparés de vieille date au Calvaire par M. Martin, le professeur brestois si connu; il n'y a donc pas d'effort de ce côté.

Cette préparation intense à l'examen a contribué à l'acclimatation des nouvelles, et il y a eu peu de larmes à essuyer.

M. Bannier et Le Goff, chargés par la Préfecture de composer le jury pour notre région, avaient bien voulu, vu le grand nombre de nos candidates, présider au Calvaire les épreuves de l'examen et le fixer au 28 octobre.

Dès 8 heures du matin, les exercices commencent à la salle de récréation, car une pluie légère, heureusement de peu de durée, tenait à couvert. Quelques enfants et jeunes filles de la ville vinrent encore grossir le nombre des candidates au diplôme et toute la matinée les diverses épreuves furent tour à tour subies.

Les échecs furent peu nombreux et n'ont pas découragé les prétendantes au diplôme qui comptent bien les réparer à la prochaine session par un brillant succès.

Notes d'une élève.

Notre fin d'année est attristée par l'état de santé de M. l'Aumônier.

Depuis le début de décembre, il est condamné à un repos absolu. C'est pour toutes les habitantes de la maison un gros sacrifice de ne pouvoir lui offrir de vive voix nos vœux, l'expression de notre respectueuse reconnaissance et l'assurance de nos prières.

Une lettre, rédigée par les plus grandes, lui a traduit les sentiments de toutes et notre Mère, lorsque nous lui avons présenté nos souhaits pour toute la Communauté, nous a lu la si paternelle réponse qui nous a toutes bien émues.

M. l'Aumônier pense à nous, prie pour nous et demande au Bon Dieu de nous bénir et sollicite pour nous et nos familles une sainte, une bonne, une très-heureuse année.

Deux vêtues et une profession.

L'année 1938 s'ouvre pour notre Calvaire par une belle et émouvante cérémonie de Vêtue. Sœur Annie Le Gall qui pendant de longues années a formé et dirigé la Schola de son cher Ploudalmézeau revêt les Saintes livrées du Calvaire.

La chapelle est pleine, car la famille est nombreuse et bien des amis avaient tenu à venir s'associer à la prière de notre bonne petite sœur. Toute la Schola de Ploudalmézeau est installée dans la tribune haute d'où elle alterne avec la Communauté qui occupe la Chapelle de la Sainte Vierge, les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*. M. Lidou, le si apprécié organiste de Saint-Martin de Brest, eut la bonté d'accompagner la Schola de Ploudalmézeau et de jouer: offertoire, entrées et sorties.

Mgr Cogneau préside la cérémonie. La Sainte Messe est célébrée par le R. P. Félix Garo, avec M. l'abbé Déniel, pour diacre, tous les deux de Ploudalmézeau. Le sous-diacre, M. l'abbé Tanniou, vicaire à Ploudalmézeau.

A l'issue de la messe, le R. P. Colin fait le discours de circonstance dont nous nous réjouissons de pouvoir vous citer le début et la conclusion:

« Le Saint Amour, c'est l'imitation de Jésus-Christ qui
« nous le dit, rien, ni sur la terre ni dans le ciel, qui
« soit meilleur, plus suave, plus délicieux; une vêtue
« au Calvaire n'est-elle pas une grande et pure fête
« d'amour?

« Fête d'amour dans un sens spécial pour vous, ma
« chère sœur qui allez contracter avec le Seigneur Jésus
« de radieuses fiançailles. Puisse votre âme les goûter
« dans l'onction de l'Esprit au point que le souvenir
« vous en demeure à jamais, fermement créateur en
« vous de lumière, d'ardeur, de force confiante et de sou-
« riante allégresse.

« Pour nous y aider envisageons notre fête d'amour
« sous un triple aspect: La préparation qu'elle couronne;
« La réalité qu'elle vous apporte; L'avenir qu'elle vous
« annonce et vous promet.

« Et comment votre âme ne serait-elle pas en fête
« d'amour? Regardez donc un instant votre avenir tel
« que vous l'annonce et vous le promet votre divin
« Fiancé: « Mon Enfant, l'heure présente est une aurore
« et Je veux que ta vie de fiancée divine t'apparaisse
« chaque jour plus belle, plus lumineuse, plus envelop-
« pée et pénétrée de paix et de joie.

« Serait-ce que N.-S. s'engage à balayer sous vos pas
« de novice toutes les épines, à écarter de vos mains
« toutes les ronces? Oh non! et vous Lui en voudriez
« de vous ménager de pareilles conditions quand il s'of-
« fre si souvent à vos regards et à vos lèvres en forme
« sanglante de Crucifié... Mais qu'importe la dose à ab-
« sorber chaque jour de renoncements, de labeurs, d'hu-

« miliations. Ne suffit-il pas, Seigneur Jésus, que ce soit
« votre Main Divine qui le verse dans le Calice, votre
« Main divine qui présente à la blanche Fiancée, Hos-
« tie vivante et volontaire, la coupe mortifiante en fai-
« sant pour elle-même et pour les âmes qui Lui sont pas-
« sionnément chères la coupe du Salut Perpétuel.

« Ne suffit-il pas Seigneur Jésus à votre nouvelle no-
« vice du Calvaire que, assurée d'une rare opulence spi-
« rituelle de par sa vie de prière d'abord, mais aussi de
« par ses retours fréquents au pied de votre croix, et
« de par son zèle universel, elle puisse et doive vous re-
« dire avec ferveur:

Puisque tu m'as aimé, ô Christ, à la folie
Jusqu'à donner ta vie et tout ton Sang pour moi
Puisque tu m'as aimé, oh! oui, plus que Toi-même,
Je veux t'aimer aussi en retour plus que moi;
La souffrance, à présent, je l'appelle et je l'aime:
C'est un baiser de toi.

J'accepte à deux genoux de goûter à ta lie,
Si tu veux partager ton calice avec moi;
La Croix, Jésus, je L'aime et j'y trouve la vie,
Puisque la Croix c'est Toi.

« C'est Toi et Toi, ô mon Seigneur Vivant, pour moi, Tu
es Tout, Tout pour ma vie terrestre, Tout pour l'au-delà
de ma vie terrestre, pour ma vie éternelle, Tout, car Tu es,
et Toi seul, ô Christ Jésus, Toute la beauté, et toute la
Puissance, Toute la Pureté et Toute la Miséricorde, Tout
l'Amour et Toute la Bonté et la Paix infinie et la Béatitude
éternellement tranquille et je vous aime, ô mon Dieu Sou-
verainement vivant et je suis à Vous dans l'Adoration...

Adoro Te devote...

Tibi se cor meum totum subjicit

Quia Te contemplans totum deficit.

Monseigneur Cogneau vint ensuite à la grille de la tri-
bune accomplir les diverses cérémonies et bénédictions
qu'il termina en donnant à notre petite Sœur le nom
d'Anne-Marie.

Les chants ont été exécutés parfaitement tant à la tri-
bune haute par la schola de Ploudalmézeau, qu'à la cha-
pelle de la Sainte Vierge par la Communauté.

Sœur Anne-Marie, entourée des meilleures voix, chantait
de tout son cœur; son calme, sa paisible assurance furent

une vraie consolation pour tous ses parents dans le grand
sacrifice de la séparation, bien pénible à leur affection.

Profession.

Le 10 février c'était la Profession perpétuelle de Sœur
Sainte-Germaine qui mettait de nouveau notre Calvaire en
fête. Cette fois les enfants étaient là et une partie de la
chapelle seulement avait été réservée pour la famille. Un
grand car amenait dès 9 heures à la porte du monastère
une trentaine de bigoudens. Il y avait des tout petits en-
fants embarqués depuis 4 heures du matin!... et une gran-
de variété des si élégants costumes de cette région.

M. le Curé célébra la messe et, dans un discours plein
de cette vigueur dont il a le secret, montra les bienfaits
de la vie religieuse, quelle source de grâces et de bénédic-
tions elle est pour ceux et celles que le Bon Dieu appelle
à vivre pour Lui seul et de quelles grâces leur sacrifice
est une source pour l'Eglise toute entière.

Les élèves suivent avec vif intérêt les cérémonies et la
schola du Pensionnat, installée à la tribune haute, accom-
pagnée et dirigée par Mlle Trinquet, dont le talent est si
apprécié, alterne tous les chants avec celle de la Commu-
nauté.

La fête fut vraiment empreinte d'un profond et si pieux
recueillement que tous les assistants en gardent un émo-
tionnant souvenir.

Mardi de Pâques 19 Avril. — Une Véture.

Cette cérémonie eut un cachet tout spécial. Mlle
Louise Velly ayant un frère Franciscain au Couvent de
Quimper, avait désiré le concours des Révérends Pères et
Monseigneur Duparc avait eu la bonté de déléguer le R. P.
Benoît-Joseph, Supérieur, pour présider la cérémonie, le
R. P. Marie-Antoine remplissait les fonctions de Diacre,
le R. P. Emmanuel celles de Sous-Diacre. Le frère de no-
tre postulante, Frère Guénolé, et un de ses compagnons,
le Frère Egide, servaient la messe, et un Capucin, le R. P.
Frédéric, qui vient de prêcher le Carême à Landerneau,
assistait à la cérémonie.

M. le Curé et quelques prêtres de Landerneau se joigni-
rent aux Religieux et les Offices de Tierces, Sextes et Vê-
pres furent solennellement chantés. L'alternance entre les
deux chœurs de Moines et de Moniales, donna à cette
fête un cachet profondément Religieux.

Après la messe, M. Le Goff, professeur à Lesneven, qui, pendant ses années de séminaire, fut très souvent l'hôte de M. l'Aumônier, prit part à nos offices et célébra sa première messe dans notre chapelle en la fête de Sainte Anne, 26 juillet 1923, il voulut bien nous rappeler ce passé, puis exhorta la jeune fille, qu'il connaît et soutient depuis longtemps, à poursuivre généreusement le but auquel elle aspire.

Vous lirez, j'en suis certaine, chères associées, avec grande édification, quelques extraits de son discours :

*« Pax » Videte enim vocationem vestram.
Considérez votre vocation. (I Cor. I 26).*

RÉVÉRENDE MÈRE PRIEURE,
RÉVÉRENDDES MÈRES,
MA CHÈRE FILLE,

« Il y a quinze ans, un prêtre qu'assistait le bon et très cher M. le chanoine Le Hir (dont nous regrettons si vivement l'absence aujourd'hui), chantait sa première messe en cette chapelle, c'était en la solennité de Sainte Anne. Ce prêtre a gardé de cette journée un souvenir ému. Lui est-il permis d'avouer que pour exprimer sa reconnaissance aux pieuses « Bénédictines de N.-D. du Calvaire », le soir de ce jour de fête, agenouillé devant cet autel il demanda à Notre Seigneur la faveur de pouvoir guider vers cette maison une âme de jeune fille.

Dès les premiers mois de son ministère sacerdotal, il rencontra cette âme. C'était alors une enfant de neuf ans, timide, peu épanouie, mais avide déjà d'une vie intérieure profonde... Quelques années plus tard, elle pria ainsi : « Bon ange gardien, portez ma prière à Dieu « qu'Il me fasse mourir pour vivre ». Ma chère fille, vous me pardonnerez de rappeler ces pensées intimes. Il le fallait pour montrer avec quelle ardeur vous avez demandé à Dieu de vous choisir pour être sa servante. Dieu semble aujourd'hui exaucer votre prière et celle du prêtre qui pria dans cette chapelle il y a quinze ans.

Dieu vous choisit pour être son apôtre. C'est en poursuivant ce but que, vivant en pauvreté, en chasteté, en obéissance, vous réaliserez le désir de l'adolescente qui souhaitait « mourir pour vivre ».

Ma chère fille, dès maintenant, tirez donc de votre mort au monde des germes de vie, c'est-à-dire de conversion et de salut, de vie plus chrétienne pour la vaste famille catholique, le corps mystique du Christ. Quel idéal

de vie ! conquérir d'autres âmes à l'idéal qui nous a ravi, jeter la lumière dans les âmes, allumer des flambeaux dans les consciences, mettre de la paix dans les cœurs, la paix du Christ par le règne du Christ.

Pour être apôtre, dès ce jour, en revêtant les livrées du Divin Maître, prenez la résolution de vivre totalement selon la règle de Saint Benoît : priez et travaillez et la grâce de Dieu touchera les âmes.

Telle est la loi de l'apostolat chrétien, il a une bouche qui parle et un cœur qui prie. De cette collaboration mystique naissent de grandes œuvres. Les fils de Saint Benoît, les fils de Saint François d'Assise ne doivent-ils pas, pour une très grande part, leurs succès apostoliques aux prières, aux sacrifices des filles de Saint Benoît et de Sainte Claire ?

Ma chère enfant, considérez avec reconnaissance votre vocation ; et si, un jour, les silences du cloître vous pesaient, songez que vos prières publiques et privées rendent efficaces les prédications des messagers du Divin Maître. Si, un jour, vos mortifications vous lassent, songez à ce que le sang de la Croix a ajouté d'éloquence au Discours sur la montagne.

Alors, vous ne vous plaindrez pas, vous serez courageuse, vous remercierez Dieu de vous avoir choisie comme hostie, de vous avoir fait mourir pour donner la vie, en union avec Notre-Dame des Sept-Douleurs, aux âmes qui vous sont chères et à toutes celles que vous ne connaîtrez qu'au Ciel. Ainsi soit-il. »

Le Révérend Père Benoît-Joseph, accomplit ensuite les prescriptions du Cérémonial et personne ne fut surpris de l'entendre donner à la chère petite Sœur le nom de Marie-Françoise.

Vendredi de Pâques 22 Avril.

M. l'abbé Michel Giblat de Bronac, petit-neveu de Mère Thérèse de Jésus, fils de Jeanne Le Goaziou, frère d'Yvonne, Odile et Geneviève Giblat de Bronac que beaucoup d'entre vous, chères associées, ont eu pour compagnes au Pensionnat, ordonné le Samedi-Saint dans la chapelle des Carmes à Paris par le Cardinal Verdier, venait célébrer la messe au Calvaire pour la Communauté et tout spécialement pour sa grande Tante.

Que de souvenirs la présence de ce nouveau prêtre faisaient revivre dans nos cœurs. Nous revoyions son oncle, M. l'abbé Désiré Le Goaziou célébrant au même autel sa première messe le 23 juillet 1914, entouré de toute

sa famille... Déjà tous les cœurs étaient oppressés par les poignantes inquiétudes de la guerre... et les prières bien ferventes de toute l'assistance imploraient du Bon Dieu la bienfaisante paix que quatre longues années de guerre devaient acheter au prix de tant de vies. Dans l'assistance, citons M. l'abbé Querné, ce prêtre de si grande valeur, et le capitaine Le Goaziou, qui seraient bientôt au nombre des victimes. Le célébrant lui-même, M. Désiré Le Goaziou devait en revenir profondément atteint par les gaz.

En effet, à peine le nouveau prêtre pût-il goûter quelques jours les saintes joies du sacerdoce qu'il lui fallût prendre les armes et courir au front.

La guerre terminée, il se donna sans compter à la tâche qui lui fut confiée au collège de Lesneven et, prématurément, le 31 janvier 1926, il quittait la terre pour recevoir l'éternelle récompense. En peu de temps il avait par ses admirables vertus rempli une longue carrière.

Plus près de nous, le 1^{er} janvier 1933, nous avons vu le vénéré chanoine Livinec, grand-oncle du célébrant d'aujourd'hui, fêter le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Trois générations de prêtres ont donc prié avec nous et pour nous à ce même autel. Il nous est doux d'espérer que Là-Haut les deux vénérés disparus: M. l'abbé Désiré Le Goaziou et M. le chanoine Livinec, dont *l'Echo* de l'an dernier nous a parlé, restent les bienfaiteurs du Calvaire.

Pour M. l'abbé Michel Giblat de Bronac nous avons désormais le doux devoir de prier; les liens de famille sont multiples et nous sommes heureuses de garder la douce assurance qu'il nous donne de son fidèle souvenir au saint autel pour notre Calvaire et sa belle œuvre.

Dimanche 5 Juin. — Fête de la Pentecôte.

Nous avons le bonheur de revoir M. l'Aumônier au Saint Autel. Les RR. PP. Bénédictins de Kerbénéat ont bien fidèlement et largement donné à notre Calvaire les suppléants que réclamait le repos absolu imposé à M. le chanoine Le Hir pendant des semaines qui lui furent si douloureuses.

Nous remercions le Bon Dieu d'avoir exaucé nos prières et nous Lui demandons de compléter et d'affermir son retour à la santé.

Notes d'une élève.

Nos séances traditionnelles ont eu cette année un cachet particulier. Chaque classe fournissait sa part du programme et tout le monde a apprécié cette méthode nouvelle qui permet à tous les âges de se présenter simplement à une assistance, d'ailleurs toute bienveillante, composée de la Communauté, des Maitresses et de tout le Pensionnat.

Les programmés vous donneront une idée de ces soirées si appréciées des petites comme des grandes.

SAINTE CECILE (22 Novembre 1937):

Entrée: *Galop à 4 mains*
Au Clair de la Lune (chœur)
Solo de violon

1^{er} tableau. — Entrevue de Cécile et de Valérien.

L'éléphant qui vient d'éternuer (chant)

2^e tableau. — Cécile devant le Préfet. — Condamnation
Sainte Cécile en prière (violon)

3^e tableau. — La veillée funèbre
Cantate à Sainte Cécile

SEANCE DES ROIS (9 Janvier 1938):

Minuit, Chrétiens
Le Noël des petits oiseaux
Le Noël de Pierre
Danse des Pierrots
Les roses de Noël
Les clochettes de Noël
Les Rois Mages

MI-CAREME (27 Mars 1938):

Les grandes gymnastes
Les Eventails — Ballet des petites
Une Chanson mimée
Le Sire de Framboisy
« *Ra ra, rame donc* » Canon
Quelques mots de Michelle
Les petites gymnastes
L'eau de la Source — Ballet des grandes

Auditions musicales.

Vers la fin de chaque trimestre nous avons, comme de coutume, entendu jouer toutes les musiciennes, pianistes ou violonistes. Petites et grandes ont fait honneur à leurs dévoués et habiles Professeurs. Nous nous félicitons de

pouvoir leur exprimer ici notre respectueuse et très profonde reconnaissance.

Le cinéma au Calvaire.

Il faut ajouter aux diverses séances où nous étions si joyeuses de figurer que nous avons gardé excellent souvenir du film réalisé par le R. P. Danion, d'après le roman de Mme M. Barrère Affre: « Terres Farouches », qu'il est venu lui-même nous présenter le 22 janvier.

Nous avons été toutes très impressionnées par les vues si intéressantes du Maroc et par l'action dramatique, morale et même pieuse du roman.

Un tour rapide à l'Exposition donna une satisfaction inattendue au plus grand nombre d'entre nous qui n'ont pas eu le plaisir de la visiter.

Le R. P. Danion, Supérieur des Chapelains de l'Eglise Nationale de Sainte Jeanne d'Arc, à Domrémy-la-Pucelle, Vosges, très zélé propagateur de la dévotion à la Sainte de la Patrie, termina la série des projections par des vues de la Basilique et de la région si pittoresque où elle est construite au pays même de la Sainte que nous connaissons mieux et pour laquelle notre dévotion s'est encore accrue sous le charme persuasif de l'éloquente parole du Révérend Père.



Courrier de Jérusalem

MONT DES OLIVIER

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'assurance que la relation des petits événements concernant notre orphelinat intéressait tout particulièrement les aimables lectrices de *l'Echo*. C'est une joie pour nous de répondre à leur désir et à leur attente en leur parlant de la situation actuelle de la Palestine et de quelques événements qui ont marqué la vie bien calme de nos petites.

La situation économique de la Palestine est, en ce moment très mauvaise. Le commerce marche très mal: les hôtels font faillite: de grands magasins juifs doivent fermer et les grands commerçants, industriels indigènes sont, dit-on, en situation gênée: c'est la crise. Cela est dû à la situation actuelle du pays dont le partage mécontente juifs et arabes. La question doit être résolue définitivement après Pâques. Qu'en résultera-t-il? On craint des troubles.

Les Arabes sont partagés entre deux partis: celui du Mufti, le grand chef religieux, qui comprend les fellahs, les Bédouins, les fanatiques; puis celui de Noschichibi, le maire de Jérusalem, ennemi du Mufti, et chef du parti modéré, des lettrés. Tous deux sont ennemis des Anglais mais le dernier voudrait traiter raisonnablement tandis que le mufti ne connaît d'autres moyens que le banditisme...

A Jérusalem et dans la région, tout est calme, la vie est normale. Pendant longtemps on fouillait tout le monde, même les femmes. On donnait pour raison qu'il était entré beaucoup d'armes en Palestine. Maintenant on ne visite plus dans les rues, seulement aux portes de la ville. Sauf les portes de Damas et de Jaffa qui sont toujours ouvertes le jour, toutes les autres sont ordinairement fermées nuit et jour et garnies de fer barbelé. On les ferme pour la sécurité des Juifs parce qu'il n'y a pas assez de police anglaise pour les garder toutes.

C'est une très élémentaire prudence pour les Juifs de ne pas s'aventurer dans les quartiers ou villages Arabes. Les Anglais, eux-mêmes, ne sont pas toujours en sûreté et même les Arabes notables du parti Noschichibi sont visés par les terroristes. Un cheik arabe a été tué par ses coreligionnaires en sortant de la prière à la Mosquée d'Omar parce qu'il n'était pas du parti du Mufti. M. Noschichibi est toujours accompagné d'un garde armé jusqu'aux dents, et l'abord de sa maison n'est pas facile. Sa femme me disait que leur auto est un vrai arsenal, et quand elle vient chez nous, elle vient toujours avec l'auto de la femme du Consul d'Amérique (une française) ou avec une dame anglaise, car son auto à elle pourrait être attaquée au Mont des Oliviers où ils sont fanatiques.

Mais c'est la région Naplouse, Djemire, Tulkarem qui est le repaire des terroristes; ils sont très bien armés et se cachent dans les grottes des montagnes. On dit qu'ils sont payés par le Mufti. Ce ne sont pas des gens du pays mais des Druzes qui descendent de Syrie. Il y a souvent rencontre de brigands et de soldats et ces derniers sont très éprouvés, mais les comptes rendus officiels n'accusent jamais les pertes anglaises réelles, les escarmouches se limitent à cette région appelée le « triangle de la terreur »; un vrai repaire de brigands.

DÉCEMBRE. — Nous voulons maintenant vous parler d'une visite Consulaire dont nous venons d'être l'objet.

Quelques jours avant Noël, nos Révérendes Mères ouvraient les portes à M. Zimmermann, vice-consul de France, accompagné de Mme la Vice-Consul et de Mme Pazry (Mlle Léon, de Landerneau), que quelques-unes d'entre vous connaissent sans doute. Tout notre petit monde était prêt. La salle de classe avait été transformée en salle de réception. Oh! son ornementation n'était pas compliquée, ni luxueuse; pour la circonstance l'unique fauteuil de rotin, réservé pour les grandes circonstances, avait été descendu à l'orphelinat ainsi que quelques chaises. Provisoirement, un vieux dessus de lit de guipure, déniché au fond d'une malle « à trésors semblables », avait été drapé et cloué pour dissimuler l'ouverture vitrée de la cave. Nos enfants, vêtues de leur robe de sortie, de bas et de souliers, attendaient fièvreusement nos aimables visiteurs...

Depuis quelques jours avaient lieu les répétitions de bonne tenue, de récitation, de chant, car ce n'est pas tous les jours qu'il est permis au commun des mortels de

franchir les portes de notre clôture! Une de nos plus grandes récitera le compliment de bienvenue, les plus grandes chanteront les deux couplets composés pour la circonstance et tout le monde reprendra au refrain; puis chacune aura bien soin de dire selon l'interrogation qui lui sera faite: oui M. le Consul, non M. le Consul... etc... La leçon semble être bien comprise et maintenant il tarde à chacune de voir M. le Vice-Consul faire son entrée.

Un petit furet a entendu la voix de « Notre Mère ». — « Les voilà!... » Frémissement et rectitude de la tenue. — Mais, hélas! déception, l'attente se prolonge... Charmés par la beauté du panorama, nos visiteurs prolongent leur contemplation de la Ville Sainte tout en regrettant de ne s'être pas munis de leur appareil photographique et nos Révérendes Mères les accompagnent jusqu'à la porte du champ. De nouveau les voix se font entendre au-dehors et toute agitation cesse au dedans. Cette fois, pas de doute, les voix deviennent de plus en plus distinctes; alors commence le chant joyeux:

« Vive le beau pays de France,

« A lui notre reconnaissance... » etc...

Surprise, provoquant un arrêt sur le seuil de la porte; puis répondant à l'invitation qui lui est faite, M. le Vice-Consul s'avance et les deux dames le suivent. Il semble ému et veut adresser de suite la parole à nos enfants, mais il est invité à s'asseoir et Marie-Louise, gracieuse et un peu émue à son tour, fait une profonde révérence et, très correctement, avec sa prononciation douce et nette, s'acquitte de sa mission tout simplement et mérite les félicitations de M. le Vice-Consul. L'enfant est fière et heureuse aussi de recevoir une poignée de main et une caresse sur la joue! M. le Vice-Consul ne s'attendait pas à un si délicat accueil, très touché, il semblait tout ému. En quelques mots très paternels, il invita nos petites au respect, à l'obéissance et à l'amour du devoir. Toutes sont attentives et ont bien retenu les bons conseils donnés. Faut-il douter de leur mise en pratique? Vous les aiderez, n'est-ce pas, chères lectrices amies et bienfaitrices de notre petite œuvre, et de vos prières vous assisterez celles qui ont si noble mission près d'elles. Après les mercis et les acclamations traditionnelles, les salles sont visitées. Notre pauvreté est assez remarquable pour exciter la compassion de M. le Vice-Consul: un matelas sur un lit de fer, une modeste couverture lui semblent insuffisants pour éviter le froid et, tout en regrettant de ne pouvoir donner

plus de confortable, Notre Révérende Mère l'assure que les insomnies doivent être bien rares. Nous voudrions bien que sa compassion soit effective et que le rapport, qui doit être fait au gouverneur sur les établissements français de Palestine nous obtienne un supplément de secours.

A la visite du dortoir succéda celle de la Salle Jeanne d'Arc qui, suivant les heures, prend le nom de Réfectoire ou de salle d'ouvrage.

M. le Vice-Consul et ces dames, si simples et si aimables qui l'accompagnaient, ne savaient comment remercier nos Révérendes Mères de l'accueil si simple et si cordial qui leur était fait et nous quittèrent en laissant quelques gâteries destinées à la Communauté et aux enfants pour les fêtes de Noël.

10 FÉVRIER. — Notre fête patronale de Sainte Scholastique a été encore célébrée cette année avec la solennité devenue de tradition depuis la guerre... Nos frères en Saint Benoît, dont le monastère n'est pas très éloigné du nôtre, sont venus, nombreux, rehausser par leur présence et la parfaite exécution des chants liturgiques, notre fête de famille... Nos Pères eurent bien du mérite à faire l'ascension du Mont des Oliviers, car le temps était très « mauvais » ; nous disons mauvais pour employer le terme accoutumé dans nos pays occidentaux, mais en réalité le temps pluvieux est ici un temps de bénédictions après lequel on soupire, et pour l'obtention duquel notre vénéré Patriarche de Jérusalem avait prescrit des prières depuis quelque temps déjà... C'est donc par ce bon « mauvais temps », froid et pluvieux que les Révérends Pères Bénédictins nous arrivèrent, en ce matin du 10 février, ainsi que M. Zimmermann, vice-consul de France, représentant M. Outiey, nommé récemment consul général, mais qui n'avait pas encore pris possession de son nouveau poste. Mme Zimmermann et Mme Pazry accompagnaient M. le Vice-Consul.

L'Office solennel de Tierce précéda la grand'messe dont les chants furent alternés par nos Pères et notre petite schola. A la fin de la messe, le chant du « Domine salvam fac rempublicam » fit tressaillir nos cœurs... Toute la petite colonie française réunie dans notre chapelle et représentée par les RR. PP. Bénédictins, Assomptionnistes, Père Blanc... et nous!... ne faisions qu'une voix pour supplier le Bon Dieu de bénir notre chère Patrie!... Après la sainte messe, un petit déjeuner réunissait au parloir les

invités... et la gaieté française fut à l'honneur en cette réunion toute cordiale.

A l'issue du déjeuner, Notre Mère se rendit pour saluer nos très honorables invités... M. Zimmermann ainsi que sa femme se montrèrent très aimables et exprimèrent le très vif intérêt qu'ils portent à notre petit orphelinat qu'ils ont visité en décembre... Il promit d'en parler à Monsieur le Consul Général et de venir, sans tarder, avec lui, pour visiter l'établissement.

Puis ce furent les Révérends Pères qui s'approchèrent de la grille pour offrir leurs vœux à notre Mère... Elle-même se fit un devoir de les remercier d'avoir bien voulu monter pour fêter Sainte Scholastique par ce mauvais temps.

Une pluie glaciale continuait à tomber, puis ce fut une neige fine qui couvrit bientôt d'un manteau blanc notre Sainte Montagne. Il fallut renoncer à la solennité du soir. le Révérend Père Supérieur s'excusa.

Aussi pour l'office des Vêpres et le salut, notre tout-dévoué Père Aumônier, un religieux Belge de l'Abbaye de Maredsous, habitué aux frimas des pays du Nord, vint seul pour présider l'office du soir et clôturer notre fête patronale... Au moment du salut, le Révérend Père Custodial de Terre Sainte, notre ex-confesseur arriva aussi, malgré le mauvais temps, tout heureux de donner à la Communauté ce témoignage de paternel dévouement.

Nous passons par un hiver pluvieux et rigoureux. Notre Mère Sainte Scholastique ne s'est pas contentée de nous obtenir de la pluie au jour de sa fête et pendant l'octave... les mois de février et mars ont été très pluvieux. C'est une vraie bénédiction pour la Palestine. La terre a été abreuvée à satiété et les moissons déjà fort endommagées par la grande sécheresse des premiers mois l'hiver, donnent maintenant les plus consolantes espérances... nous en bénissons le Bon Dieu de tout cœur.

Après la neige de la fête de Sainte Scholastique, nous en avons eu encore le 28 février. La température était très froide et nos petits grillons de l'orphelinat... habitués au chaud soleil d'Orient, grelottaient bien un peu, tout en se réjouissant de voir la neige, si rare en Palestine. Les petites s'apitoyaient sur les pauvres oiseaux, assez malheureux en cette rigoureuse saison, ici comme ailleurs; Germaine me disait: « On a trouvé deux mourir... » c'était vraiment triste et cependant elles avaient

une certaine consolation car « Minou les a mangés » et l'on aime bien Minou.

19 Mars: En nous promenant nous allons souvent rendre visite aux pigeons, il y en a de beaux blancs. Quand c'est l'heure où Mariam leur distribue des graines c'est une fête pour les petites qui les invitent à la picorée avec force: « Pigeon, Pigeon ». Hier nous nous sommes garées d'une averse près de leur pigeonnier et un beau gros pigeon ne trouvait rien de mieux que de dérober force graines dans la boîte abandonnée. Entre temps, tout en travaillant, nous apprenons des fables; au « loup et l'agneau » ont succédé « le rat de ville et le rat des champs », puis « le Lion et le Rat », à force de patience et de temps les trois plus savantes les débitent assez bien.

Auparavant, j'avais dû, apitoyée par les lamentations de Kokab, raccommodez bras et jambes de la poupée « du Petit Jésus »: on ne pouvait laisser infirme un tel souvenir, et du reste ces pauvres poupées cassées me font souvenir que voilà bien des années Mlle Gennery nous rendait le même service et même pour avoir le plaisir de heurter à sa porte n'aurait-on pas quelque peu exagéré le désastre!

20 mars: Avant-hier, 18, c'était à se croire en Bretagne tant le ciel était sombre et les ondées fréquentes. Aujourd'hui il fait un soleil radieux et tout annonce le printemps.

Dans un instant la communauté offrira à Notre Mère ses vœux de fête. Mère Sainte Scholastique a dû glaner au champ quelques fleurs sauvages car notre jardin n'offre rien comme parure et les pauvres géraniums ont bien souffert du froid. Dieu merci, les arums sauvent au chœur la situation et composent presque à eux seuls la parure, sauf quelques cyclamens et violettes; c'est avec bonheur que s'offrent aux sacristines les jolies fleurs artificielles de Mère Marie-Joseph qui permettent de composer, avec un peu de verdure, des bouquets semi-naturels. Pendant l'heure méridienne nous avons orné la salle de communauté; les beaux travaux de Sœur Marie de Saint-Joseph et des enfants présentent un aspect ravissant: il y a des mouchoirs dont les jours sont arachnéens; quelle patience il a fallu! Il y a encore des tête-à-tête, serviettes de bébé agrémentées de poule-couveuse, poisson, chat, jardinier, un cosy, des serviettes pour s'essuyer les mains après le thé. Bref, avec des

robes d'enfants on ne peut vraiment rien désirer de mieux. Dieu veuille que notre comptoir ait du succès.

Aujourd'hui 23 mars, passage d'une escadrille de cigognes: c'était curieux: un immense nuage noir à trois étages. Les plus élevées, avec mes mauvais yeux me faisaient l'effet d'une immense masse mouvante; les plus basses, peu élevées, au-dessus de la toiture se distinguaient fort bien. Il y en avait des milliers. Elles ont survolé notre clôture puis la maison, pour prendre la direction de l'Ascension. Ce passage a mis nos petites en extrême ébullition.

Lettre des petites orphelines.

Mont des Oliviers, le 13 mars 1938.

Nos chères Révérendes Mères,

Avec tout l'amour de nos cœurs reconnaissants nous venons vous souhaiter la bonne fête de Pâques; nous sommes très heureuses de vous écrire car nous vous aimons beaucoup et nous prions bien pour vous le Bon Jésus qu'il récompense tout ce que vous nous donnez et pour toutes les bonnes marraines qui sont chez vous, et qui sont aussi très bonnes. Elles nous ont dit qu'elles vont au cinéma. Nous aussi dimanche nous avons été: c'est la 2^e fois; c'est joli, n'est-ce pas? nous aimons beaucoup à aller le voir à Sainte-Anne. C'est notre Père Henri qui nous fait le catéchisme lui qui nous a invitées. Nous avons vu la vie de Notre-Seigneur et puis des paraboles: la semence, le bon grain et l'ivraie, le grain de sénévé, la brebis égarée, les talents, le bon samaritain, le bon pasteur et l'enfant prodigue, la noce de Cana, la médaille miraculeuse et l'histoire de Catherine Labouré. Il y avait encore la cigogne et le loup, le corbeau et le renard, le corbeau avait tellement de chagrin d'avoir perdu le fromage qu'on voyait lui couler des grosses larmes; nous voulions le consoler mais nous pouvions pas. Nous avons vu Nazareth, Bethléem, Jérusalem, Sainte-Anne et le couvent de nos Mères, puis à la fin il y avait nos notes du catéchisme, c'était drôle, mais Germaine a été bien confusionnée. Nous, les grandes, avions des bonnes notes: 9 1/2, 9, 8 et 7, pas dessous, mais Germaine, oh! la pauvre, il y avait écrit pour elle: Germaine dort au catéchisme: 0. Oh! oui. Vous devinez si elle avait honte!

Sur un autre il y avait écrit: « Qui va être religieuse »;

toutes nous avons répondu: « personne », après un diacre qui était avec Père Henri, a dit pour nous: « ce n'est pas bien, il faut dire: comme le bon Dieu veut », alors nous avons toutes répondu: « nous serons toutes des bonnes sœurs ». Il y avait encore écrit: « qui aime le Bon Dieu », nous avons répondu: « toutes ». En dessous il y avait: « Priez bien pour le Père Constantin parce qu'il est malade, c'est notre confesseur, et pour l'ordination du Père Henri. Nous étions dans une salle toute noire et pour faire noir le Père il avait mis aux fenêtres du papier, alors Kaukab elle a demandé si les papiers c'était de la pâte d'abricot; oh! la gourmande, peut-être elle aurait mangé pendant le cinéma. Nous allons bien apprendre pour que le Père Henri dise encore pour nous de venir.

Avez-vous eu de la neige comme chez nous? Tous les sapins et les champs ils étaient jolis. Et notre chat qui a mangé le petit de la chatte des Mères, après il était gros et pouvait pas presque marcher et le chien il n'aime pas le chat, il court après il a tout cassé notre jardin méchant loulou si nous avions pas peur qu'il morde nous, nous l'aurions frappé.

Nous baisons vos mains avec amour et respect mes Révérendes Mères et nous saluons toutes nos marraines et nous disons encore pour vous merci et bonne fête.

Marie-Ange, Marie-Thérèse, Marie-Louise, Lisette, Marie, Mary, Marie-Alice, Jeannette, Renée, Faridée, Mathilde, Kaukab, Annick, Karimée, Emili, Germaine.



SOUVENIR D'E VIENNE



“ VALSE BLEUE ”

C'est assez curieux; mais je le remarquai pour la première fois ce jour-là seulement. Cet orgue de Barbarie attirait pourtant les regards drapé d'écarlate et manié par un petit musicien visiblement de race latine. L'instrument, en guise de blason, portait un « vervet rampant » dont les petits yeux scintillaient de malice et semblaient se moquer gaiement et silencieusement de l'humanité. Cependant il savait aussi s'attirer la bienveillance des passants gagnés par ses saluts gracieux vraiment irrésistibles.

Et, sans arrêt, s'égrenaient dans les airs les notes du Beau Danube-bleu, elles montaient jusqu'à moi m'obligeant à m'en occuper.

Je réalisai alors que le refrain était invariablement le même; lundi ou jeudi, toujours le Beau Danube bleu.

« Par pitié, criai-je, de ma fenêtre, m'entends-tu?... pourquoi toujours ce même air? N'en connais-tu pas... », mais ma voix se perdit dans une troisième reprise de la musique.

Résolue à pousser à fond mon enquête, je descendis d'un bond à la porte d'entrée pour la grande joie du singe babillant à sa façon, et me tendant sa patte malpropre dans l'espoir d'une piécette. Son maître, dont le large sourire découvrait des dents d'une blancheur éblouissante, continua cependant à tourner sa manivelle jusqu'à ce que la ritournelle s'achevât pour la troisième fois.

« Ton nom », lui demandai-je presque furieuse.

— Tonino, répondit-il, en souriant toujours.

— Et ton singe?... ajoutai-je pour gagner du temps.

— Beppi, Signorita.

— C'est bien, dis-je, d'un air distrait. Mais pourquoi restes-tu si longtemps à Vienne?

— Mais, Mademoiselle, parce qu'à Vienne il y a des gens riches et qu'ils aiment Beppi, alors j'y reste.

— Et pourquoi joues-tu sans cesse le Beau Danube bleu, Tonino? Ton orgue ne peut-il pas donner un autre air?

Tonino jeta un éclat de rire.

« Si, si, Mademoiselle; mais il y a des vieilles dames qui me donnent beaucoup de « soldi » pour leur jouer indéfiniment, 2 fois par semaine, le Beau Danube bleu. Ces dames sont très, très vieilles; mais elles dansent. Dio!.. comme elles dansent!!... »

— Elles dansent?.. Vous n'allez pas me dire que de vieilles dames dansent?..

— Parfaitement, Mademoiselle.

Et comme je le regardais d'un œil incrédule.

« Je vous le jure », ajouta-t-il simplement. Et Beppi m'assaillit d'un babillage solennel, comme s'il voulait confirmer le serment de son maître. Incapable d'endurer plus longtemps de telles révélations, je glissai une piécette brillante dans la patte de Beppi.

J'avais connu ces deux vieilles dames pour les avoir rencontrées plusieurs fois dans les escaliers qu'elles descendaient en laissant traîner le frou-frou soyeux de leurs robes de taffetas noir, et se chuchotant à l'oreille, à la manière de conspirateurs, en allant satisfaire à leurs obligations sociales. Mais la révélation de Tonino éclairait vraiment d'un jour nouveau mes suppositions à leur égard.

Est-ce possible?.. Oui! Tonino l'avait juré.

Tableau délicieux!... Deux fois par semaine, dans une angoisse peut-être trop forte pour elles, ces vieilles dames attendaient fièvreusement, et l'heure de midi et l'arrivée de Tonino, et Beppi, et le Beau Danube Bleu!!...

Puis elles valsaient autour de leur appartement, là-haut, au-dessus des rues de Vienne, leurs robes gonflées en ballons fantastiques, à la mode du siècle dernier, elles tournaient éperdument, riant et se trémoussant.

Quels souvenirs ont pu laisser une telle trace dans le cœur de ces vieilles dames?

Se croient-elles encore, jeunes femmes éblouissantes de l'Empire, au bal de l'Opéra?

Voient-elles encore les regards coulants et admiratifs de leurs cavaliers en les reconduisant à leur place, glis-

sant légèrement dans toute leur splendeur sur le parquet brillant?..

Il y a si longtemps, si longtemps!...

.....

Pourquoi dites-vous que le Danube n'est pas bleu? Il est bleu, bien sûr, d'un bleu transparent et romantique, d'un bleu splendide pour ceux qui ont aimé la vie et en ont joui.

Chères vieilles dames!.. grandes, courageuses vieilles dames, dansez, dansez encore!..

.....

Notre aimable correspondante d'Angleterre dont la plume a déjà charmé nos lectrices nous communique ce petit article dont le « Times » du 28 Mars dernier eut la primeur. Il a donc été publié quelques jours après l'acte odieux qui a rayé l'Autriche de la carte d'Europe et dont Sheila Collins a été le témoin nayré.

Pauvres chères vieilles dames!...

Tonino n'est certainement pas revenu avec son Beppi sous leurs fenêtres. Et le beau Danube bleu invite d'aujourd'hui aux larmes qu'à la valse.



Départ d'un Missionnaire

Le Calvaire a toujours pour les Missions et les Missionnaires un intérêt tout spécial et quand il s'agit d'un fils et d'un frère de nos associées il semble être vraiment de notre famille. C'est à ce titre que nous pensons vous intéresser, chères lectrices, en vous communiquant le récit du départ pour le Cameroun du R. P. Goustan Le Bayon, des prêtres du Sacré-Cœur. Avec nous, vous remercerez la famille de nous avoir permis de vous faire partager cette correspondance toute intime et si belle dans sa simplicité. La revue des prêtres du Sacré-Cœur: « Le règne du cœur de Jésus », présentait en ces termes le R. P. Goustan Le Bayon à ses lecteurs en annonçant son départ.

Le R. P. Goustan Le Bayon est un fils de la Bretagne. Né à Lorient en 1912, il a fait ses études classiques au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, puis ses premières études théologiques au grand séminaire de Vannes qu'il quitta pour entrer à notre noviciat d'Amiens en 1931. Ordonné prêtre en 1936, il couronne brillamment ses études par le diplôme de licencié en philosophie.

Ce succès ne lui fait pas perdre de vue le but de sa vie: « Les Missions ».

Au début d'octobre 1937 le zélé missionnaire faisait des adieux émus à sa nombreuse et si généreuse famille et même au Calvaire où sa grande tante Mère Marie de l'Assomption, ainsi que toutes les religieuses de la Communauté se font un devoir de l'aider de leurs prières.

MON JOURNAL

20 Octobre, Paris. — Je pars à 2 heures à la gare de Lyon en direction de Marseille, mais je m'arrête à Dijon où l'on m'attend pour me conduire à Domois qui est à 4 kilomètres de Dijon, nous arrivons vers 7 heures; le Père Ducamp, très aimable, m'invite à donner le salut dans la belle chapelle de l'Institut Saint-François-Xavier. (No-

tre œuvre comprend un orphelinat et une école de vocations tardives, dite Institut Saint-François-Xavier).

21 Octobre. — Je dis la messe de Communauté, tandis que mon compagnon, ancien élève de la maison, chante la grand'messe. Sermon du Père Ducamp, et à midi, au repas, discours d'un élève, auquel mon compagnon, le R. P. Delcroix, répond. L'après-midi, nous partons en auto visiter une église avoisinante, à Rouvres, ancienne capitale de la Bourgogne, supplantée depuis par Dijon. On y montre une croix reliquaire contenant une des plus grandes reliques de la vraie Croix (3 centimètres); c'est le plus beau reliquaire de la vraie Croix, il est orné de pierres précieuses dont certaines datent du III^e siècle. Le reliquaire a été rapporté par les croisés au XII^e siècle.

De là, nous filons en auto à la Bréténrière. L'église renferme le tombeau du vénérable Juste de Bréténrière, martyrisé en Corée; c'est un lieu de pèlerinage tout indiqué pour des missionnaires partants. Nous avons vu dans le parc le lieu où le petit Juste en creusant un trou dans la terre, entendit les petits Chinois qui l'appelaient à leur secours. Retour à Domois par l'immense camp d'aviation militaire de Longvy.

22 Octobre. — Nous partons en camionnette pour la gare de Dijon. Le R. P. Cariome, un jeune prêtre de ma classe, nous bourre les poches de chocolat, fromage, pain, bonbons, tabac, cigarettes, etc... Quel bon cœur!..

A la gare nous retrouvons le R. P. Jérusalem, notre Procureur qui vient nous conduire au bateau, et en route pour Marseille. La route est très jolie, surtout depuis Lyon, car le train suit le Rhône et nous aurons ainsi à droite les contre-forts des Cévennes et à gauche les Alpes. Les vignobles à cette saison ont des couleurs très variées du jaune d'or au rouge vif.

Nous arrivons à Marseille, vers 7 h. 1/4 et nous descendons à l'hôtel Saint-Louis. Un bon petit dîner et un tour sur la Cannebière nous préparent au sommeil. Le lendemain matin l'hôtelier nous apprend que le *Canada* ne partira pas, le *Banfora* est en instance de départ depuis le 9 octobre, l'équipage est en grève.

L'arbitrage officiel du Gouvernement a donné raison aux armateurs, mais la grève dure. La Compagnie désarme le navire et la grève s'étend aux autres navires, donc au *Canada*. A 9 heures, après avoir dit la messe à N.-D. de la Garde (où j'ai prié pour vous, ma messe était à vos intentions) nous filons aux renseignements, aux bureaux

de la Compagnie Fabre. Nous envisageons un retour à Dijon car le conflit ne semble pas être en voie de résolution. Nous retournons aux bureaux à 11 heures. on nous apprend que l'on attend une solution entre 11 heures et midi: à 2 heures nous revenons aux bureaux. Le *Canada* ne partira que le lundi soir au plus tôt. Les passagers du *Canada*, en direction de Douala, sont évacués d'office sur le *Banfora*, nous en sommes, on nous prie de revenir à 4 h. 30 aux renseignements, à 5 heures on nous annonce que le meeting des grévistes a décidé de reprendre le travail, mais certains marins ne voient pas la nécessité de reconstituer l'équipage pendant la nuit, enfin le dimanche 24, à 9 heures, nous apprenons que le *Banfora* quittera le port à 2 h. 30, nous avons été retardés près de deux jours.

24 Octobre. — A 1 heure nous sommes au port et nous embarquons nos 42 colis, ou plutôt nous les faisons embarquer. Vers 3 heures le bateau quitte le port et nous voilà en route pour Philippeville où nous allons prendre un détachement de 180 tirailleurs. Sur le même bateau voyagent 8 Pères des Missions Africaines de Lyon. La mer est agitée et je ne me sens guère à l'aise. Je dois lutter et rester sur le pont au grand vent; une bonne nuit me repose et le lendemain lundi 25 octobre je dis n'a messe dans ma cabine sur une caisse, je ne puis aller jusqu'au bout, le séjour en cabine ne me vaut rien. Je dois supprimer les prières après la Messe et je me précipite sur le pont où tout se remet si rapidement en place que 2 ou 3 minutes plus tard, je puis redescendre servir la Messe du Père Delcroix.

25 Octobre. — Après une journée assez dure nous arrivons à Philippeville vers 7 heures. Premier contact avec l'Afrique. Non, ce ne fut pas un contact, car nous n'eûmes ni le temps, ni le loisir de mettre le pied sur la terre d'Afrique, juste le temps d'embarquer les tirailleurs que nous étions venus prendre, et en route pour Alger.

26 Octobre. — En me réveillant à 6 h. moins le quart, je bondis au hublot de ma cabine et réveille mon compagnon: un lever de soleil splendide. L'Afrique toute mauve et rose comme je n'aurais jamais cru. La mer est plus calme, je dis ma Messe sans peine dans ma cabine. A Midi, nous arrivons à Alger. Ville en étage, ou mieux, en amphithéâtre, ville blanche, cubique, aux nombreux gratte-ciel sur la gauche. Les quais sont bordés de maisons plus anciennes, mais grandes tout de même et présentant une

façade en arcades. L'impression des arcades du Louvre. Bel effet d'ensemble. Quelques enjambées dans les principales artères, achat de cartes, et je reviens au bateau. Nous quittons Alger à 7 h. 1/4 car le ravitaillement s'est fait lentement, les Arabes avaient envahi notre bateau, demandant bacchisches, cadeaux, pourboires, les marchands proposent leur pacotille, ils sont peu intéressants.

27 Octobre. — Nous ne nous arrêterons plus avant Dakar, où nous serons le 1^{er} Novembre: la mer est très belle, nous longeons les côtes d'Afrique en direction de Gibraltar, beaucoup de cargos et paquebots. Nous sommes en vue des côtes d'Espagne, la Sierra Nevada, haute et complètement dénudée, est couronnée de nuages blancs qui imitent à s'y tromper des glaciers aux arêtes vives et éclatantes de blancheur. A la jumelle on aperçoit quelques rares maisons, le soleil couchant accentue le relief de ces monts craquelés et me rappelle les paysages lunaires que nous avons vus à Larmor.

28 Octobre. — Nous sommes à Gibraltar vers 1 h. 30 du matin. Délibérément je ne bouge pas, on m'a dit qu'un sous-marin nous avait inspecté à une centaine de mètres. L'océan est agité, mais j'ai repris mon calme et mon équilibre, bien que le tangage et le roulis soient assez forts, je suis en parfaite santé.

Je viens de lire « La spiritualité de la route », de Folliet, qu'un Père de Lyon m'a passé, je l'ai dévoré... C'est fort bien écrit, emballant, pratique et puis je connais un peu l'auteur pour l'avoir vu et entendu. Enfin, dernière raison et non des moins importantes, cela me permettra de rester en communion d'idéal avec mes sœurs guides ou cheftaines.

29 Octobre. — Rien à signaler si ce n'est l'apparition de quelques oiseaux volant et rasant l'eau pour disparaître sous les flots, puis un requin.

30 Octobre. — La monotonie continue. Toujours pas de terre. Le soir, séance de cinéma, et la chaleur commence.

Dimanche, 31 octobre. — Fête du Christ-Roi, conversation avec le R. P. G. des Pères de Lyon, sa sœur est Supérieure du Carmel de Lorient, et il a passé chez nous l'une ou l'autre fois, il connaît pas mal de monde et nous pouvons bavarder sur les choses du pays.

1^{er} Novembre. — Il y a 5 ans je prononçais mes premiers vœux à Amiens. Chaleur, chaleur... Je la supporte

très bien, quinimo et soutane blanche, c'est moins chaud.

Nous arrivons à Dakar à 10 heures. Un saut au bureau de la Compagnie pour voir s'il y a du courrier. Rien. Ce sera pour plus loin. L'impression est bien meilleure qu'à Alger quoique la ville soit moins belle. Je note ainsi la nuance: Alger est belle. Dakar est jolie et coquette. Et puis, j'aime mieux (ce n'est qu'une impression) la bonne figure des noirs que celle des arabes qui me font penser aux anamites et chinois et vous savez que j'ai toujours préféré la race noire à la race jaune. Nous venons d'assister à l'arrivée d'un gros hydravion à 6 moteurs.

Un des Pères de Lyon, un ancien — 39 ans d'Afrique — et moi faisons de la musique au salon de thé, il y avait du public!!! on n'a pas fait la quête! mais ça fait passer le temps, c'est déjà quelque chose.

Sur le bateau nous avons tout le confort: valet de chambre et femme de chambre, salle à manger très agréable aux sièges vissés et tournants pour éviter les chutes en temps de roulis. Menu à chaque repas et bons petits plats aux noms bizarres, salon de thé ou bar si vous aimez mieux, avec thé et biscuits à 4 heures, bref, Monsieur est bien servi. Je passe mes journées sur le pont qui est en partie couvert, mais je préfère les coins balayés par le vent.

2 et 3 Novembre. — Nous arrivons à Conakry, port de la Guinée, à 7 heures. Je ne suis pas descendu car il pleuvait, et cependant il paraît que la ville mérite d'être vue. La Cathédrale est, dit-on, plus belle que celle de Dakar et la ville plus verte et mieux percée. Nous repartons vers midi. A 5 heures du soir nous sommes à Freetown, port de la Sierra Leone, colonie anglaise. Là on n'accoste pas, ce sont des chaloupes qui viennent chercher passagers et bagages. Il y a aussi le débarquement d'une belle auto. La pauvre! quels chocs!!!

Je ne vous ai pas encore parlé du moyen de débarquement, cela s'est reproduit plusieurs fois. Donc imaginez une grande caisse en bois ou mieux les balançoires en forme de bateaux qui amusent les enfants dans les foires. Une grue du bateau attrape ce panier où se sont casés 4, 6 ou 8 personnes et en route par la voie des airs. On nous fait descendre avec plus ou moins de secousses dans une baleinière qui nous attend le long du bateau, le contact avec cette baleinière est souvent assez rude, étant donné l'état de la mer et puis aussi parce que celui qui fait manœuvrer le treuil ne voit pas arriver le panier dans la

baleinière; vous voyez les émotions et le mal de mer, surtout si un nœud s'est fait dans la corde et se défait subitement.

4 Novembre. — Voyage en mer toute la journée. Tous ces jour-ci nous avons des tornades pendant la nuit, orages, averses, grand vent, mer très peu agitée, car le vent vient de terre et nous longeons la côte.

5 Novembre. — Au lieu d'arriver à Sassandra, petit port de la côte d'Ivoire, à 2 heures du soir, nous n'arrivons qu'à 5 heures. Nous n'accostons pas et nous assistons à l'embarquement et au débarquement par le moyen du panier.

8 Novembre. — Nous arrivons de très bonne heure à Forné, port et capitale du Togo, pays sous mandat français; je dis port, c'est tout simplement une immense plage de plusieurs kilomètres de long avec un Wars et des grues, les tours de la cathédrale, l'église protestante, la poste, le palais du gouverneur, le tout moitié caché dans la verdure.

Le temps de faire descendre par le fameux panier des passagers et des colis et nous repartons à 8 h. 30 du matin pour Cotonou en longeant la côte, côte plate, plage immense se détachant nettement sur une bande verte et basse de cocotiers, amandiers et palmiers. Il fait plus chaud, la brise est moins forte que ces derniers jours, mais j'ai repris la soutane noire, la blanche était très salissante.

1 h. 05, nous arrivons à Cotonou; ici descendent 4 Pères de Lyon dont le Père Grando, frère de la Prieure du Carmel.

16 heures. En ce moment nous arrivons en vue du port de Bassam, après nous ne nous arrêterons plus. Nous filons vers Accra, port de la Côte d'or. Il fait très beau et la brise est fraîche, temps délicieux, mer splendide, on a tout de même hâte d'arriver.

Bonabéri, le 10 Novembre. — Arrivé sans encombre après un heureux voyage. Je suis nommé à Mbanga, premier poste du Sud, après Bonabéri. Dieu soit loué!

Mbanga, 23 Novembre 1937. — Et maintenant, parlons un peu de cette Mission de Mbanga. Vous avez dû regarder sur la carte et voir qu'elle se trouve tout à fait vers le Sud, la deuxième. C'est une des premières chronologiquement et matériellement. C'est la plus grande au point de vue construction et aussi au point de vue chrétienté.

Nous avons 7.000 chrétiens dont 6.000 sont pratiquants, et ici « pratiquant » veut dire qui pratique, qui communie le premier vendredi du mois, le dimanche et souvent même en semaine. Nous distribuons chaque jour, à l'unique messe, au moins 200 communions si ce n'est plus, et pas seulement des femmes et des enfants, mais même des hommes.

La Mission est sur la ligne du chemin de fer. Le train passe à 50 mètres de la Mission, mais nous sommes à deux kilomètres de la ville et de la gare, aussi nous avons deux autos: un vieux camion qui peut à peine se traîner et une camionnette Renault. Toute la Mission comprend un assez grand nombre de bâtiments que j'énumère et dont je vous enverrai les photos un jour ou l'autre. 1°) Case des Pères; 2°) Chapelle en tôle en attendant l'Eglise que l'on va commencer incessamment; 3°) L'école dont j'assume depuis ce matin la direction et qui comprend 500 inscrits; 4°) Le préséminaire dont je n'ai pas à m'occuper et qui compte une quarantaine d'élèves; 5°) Les bâtiments ouvriers: menuiserie, décorticage du café, séchage du cacao, cuisines; 6°) Le sixta où habitent les fiancées qui font un stage de 6 mois à la Mission pour apprendre le catéchisme. Enfin la plantation qui comprend une trentaine d'hectares et où l'on cultive le café, le cacao, le palmier, le macabe, le bananier et les arachides (cacahuètes). C'est tout un monde et aussi toute une organisation. Je ne puis mieux la comparer qu'à une Trappe où l'on fait un peu de tout.

Je vous ai déjà dit que c'était la Mission la plus chaude. Le terrain est à peu près plat. Nous sommes à proximité de la forêt équatoriale qui s'arrête à 1 kilomètre ou 2 de la Mission. La terre est très riche. Aussi est-ce le pays des plantations. Il fait cependant trop chaud pour que nous puissions avoir des légumes d'Europe dans notre jardin. Par contre nous avons des fruits en abondance. C'est par excellence le pays de la banane. On a ici un régime de bananes de 25 kilos pour 1 ou 2 francs. On les a même pour rien du tout, car les trains qui descendent vers Douala chargés de bananes pour l'expédition en Europe, rejettent sur les bords des dizaines, des centaines de régimes qui sont trop mûres pour être expédiées en Europe, car vous savez que l'on cueille les bananes destinées à l'Europe quand elles sont encore vertes. Nous avons aussi en quantité énorme la « papate », sorte de gros melon, moins fin cependant, mais très frais, très juteux et remplaçant avantageusement les grains de valse. Ajoutez les oranges déli-

cieuses, les ananas énormes, juteux et succulents, les citrons et d'autres fruits que je ne connais pas encore. Nous mangeons tous les jours de ces fruits, c'est très bon pour la santé. Donc, à part la chaleur, tout va bien et je ne suis pas à plaindre. Je vais rentrer au confessionnal dans 2 ou 3 jours. Je prie pour vous tous et vous embrasse affectueusement. »

Arrêtons un peu ici l'intéressante relation du R. P. Le Bayon. Cette Mission de Mbanga lui parut vite trop civilisée pour répondre au zèle brûlant d'apostolat missionnaire qui le dévore, et il expose à son Evêque son ardent désir et celui d'un de ses confrères de travailler dans une région plus délaissée. Son désir ne tarda pas à être largement exaucé, et les deux zélés missionnaires ont été chargés de la Mission de Kélo, située à 400 kilomètres de Mbanga où rien encore n'a été tenté au point de vue religieux. Laissons le R. P. Goustan nous introduire dans cette région abandonnée.

Mission Catholique de Kélo
par Yaoundé-Bangui-Moundou

Tchad. A. E. F.

Mon nouveau poste n'est pas sur le bord de la mer. Je suis en plein centre africain, au sud du Lac Tchad et non plus au Cameroun mais en Afrique équatoriale Française quoique dépendant toujours du Vicariat apostolique de Fombran au Cameroun.

Il m'a fallu faire un voyage de 2.000 km. en camion vers le nord du Cameroun pour arriver ici, le voyage a été pénible, le Père qui m'accompagnait et moi avons eu toutes sortes d'ennuis et d'accidents. Nous avons été dans le fossé avec le camion; nous avons été à deux doigts de tomber dans une rivière et nous avons dû réparer 14 fois les pneus du camion et cela loin de tout garage et de toute habitation. Enfin tout est bien qui finit bien et me voilà installé dans ce pays où il y a un chrétien seulement; il reste à convertir tout le reste, c'est-à-dire un minimum de 300 mille païens fétichistes et nous sommes à deux missionnaires pour ce travail!! La mission est toute nouvelle, mais il fallait d'après les lois sectaires être breveté ou bachelier pour ouvrir une école, première condition de tout apostolat.

Les Bananas sont encore sauvages, ils ne sont soumis à la France que depuis 4 ou 5 ans. Ils vivent à peu près complètement nus, ils sont très intéressants, et comme

notre école sera la seule sur un rayon de 100 kilomètres, elle aura je l'espère du succès avec la grâce de Dieu. Nous commençons à la bâtir et je compte l'ouvrir avec une centaine d'élèves. Je leur apprendrai avec le français les premiers éléments du catéchisme, et la grâce de Dieu fera le reste. Si nous avons les ressources et la santé nécessaires, nous pouvons gagner à l'Eglise, sans trop tarder les milliers de païens, car ils nous sont déjà favorables.

16 Février. — Voici plusieurs jours que je cherche à vous écrire, sans en trouver le temps. Il y a tant à faire quand on construit. Et cependant nous ne sommes pas au bout de nos peines, l'école, les cuisines, les écuries, les magasins n'ont pas encore de toits. Nous avons réintégré notre maison après un séjour de 3 semaines dans une case indigène, mais notre maison elle-même n'a pas encore son toit complet, ce qui importe peu puisque nous sommes en saison sèche, donc pas la moindre pluie. Pour couvrir tout cela il faut brûler, griller et passer ses journées entières en plein soleil sur un échafaudage ou en équilibre sur des bambous glissants qui composent la majeure partie de la charpente. Bois et bambous sont attachés avec des cordes de paille. Nous aurons une maison bien fraîche. Vous comprenez mon retard. Le soir, le Père Schouab et moi nous sommes éreintés, ce n'est pas le moment d'écrire, car ici le moindre travail manuel nous met à plat, heureusement que la température des nuits est très bonne et l'on dort très bien.

Le Gouverneur général vient de passer à Kéto. Il s'est aperçu qu'il y avait beaucoup d'enfants, et il a décidé l'ouverture d'une école. Quelqu'un de son entourage lui a soufflé que la Mission ouvrait une école. Ecoutez bien sa réponse: « Je m'en moque... Je veux une école de l'administration », or, l'école du chef-lieu ne fonctionne même pas, la colonie ne trouve pas d'instituteurs. Les noirs ont jugé et nous ont déjà donné leur confiance.

Quelques nouvelles générales de France nous feraient grand plaisir car nous sommes ici plus qu'en retard; les dernières nouvelles remontent au 2 décembre et nous sommes au 16 février. Nous recevons « La Croix », mais avec un retard de 2 mois et demi; comme vous voyez, Kéto, c'est la brousse.

Je suis en parfaite santé, nous avons pas mal de légumes. Nous n'avons plus de pommes de terre... on s'en passera.

2 Mars. — L'administration n'a pas encore répondu à notre demande d'ouverture d'école faite il y a deux mois,

d'ailleurs les bâtiments scolaires ne sont pas encore terminés, je les achève seul en ce moment; le père Schouab est parti pour une tournée apostolique bien nécessaire, je crois te l'avoir dit, nous n'avons aucun chrétien à Kéto, mais de florissantes missions à 100 kilomètres d'ici, aux environs de Moundou. (Voir carte sur le Kéto.) Il doit nous rester 300 mille païens fétichistes à convertir, pour deux c'est de la besogne en perspective.

Nous ne savons pas au juste quel est notre territoire de poste, mais avec la poste de Yagona (voir carte, nord de Kéto) qui comprend aussi deux pères, nous devons avoir près d'un million à convertir. Mettons 800.000 pour être certain de ne pas exagérer. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Kéto me plaît beaucoup plus que Mbanga. Là-bas tout était organisé, réglé, il n'y avait plus qu'à entretenir. Ici il faut créer et c'est beaucoup plus intéressant au point de vue du travail apostolique.

Dans la région de Moundou, presque pas de confessions, pas de sacrements, si ce n'est aux quelques étrangers qui circulent, les noirs voyageant très facilement. Souvent nous voyons des enfants venir de 100 ou 150 kilomètres à pied, faisant au moins 3 jours de marche pour saluer leur père et voir leurs frères (frères: types du même village).

De temps en temps je fais un peu de cheval pour m'entraîner et ne pas m'engourdir. J'ai tenté le galop et failli passer par dessus la tête de mon cheval, un bel étalon gris. J'ai pu m'accrocher à son cou et faire un atterrissage décent. L'animal s'était avisé de prendre un raccourci à travers la brousse pour gagner plus vite son écurie; j'ai craint qu'il ne butte (au galop) contre un arbuste ou un pied d'arbuste, j'ai voulu l'arrêter, ai perdu pied dans la descente. Tout à l'heure je dois aller chez un chef lui rappeler qu'il doit m'envoyer demain 100 hommes pour couvrir de paille la maison, l'école et la cuisine.

J'appréhende un peu les premiers temps d'école, je n'ai pas de moniteur et si j'ai, comme je l'espère, une centaine d'élèves des deux sexes (car notre école sera gémisée jusqu'à nouvel ordre, ici ça n'a pas d'inconvénient pour le moment), je ne sais pas trop comment je m'en tirerai.

Kéto, 16 Mars 1938. — Rien de nouveau sous le soleil de Kéto, si ce n'est que ce soleil devient de plus en plus cuisant. Il va donner son maximum jusqu'en mai, paraît-il, je l'attends de pied ferme.

Les constructions traînent faute de paille pour les couvrir. La maison sera achevée dans une huitaine de jours. J'ai hâte de voir le tout terminé. Nous n'avons encore rien reçu d'officiel concernant l'ouverture de notre école. Ils y mettent du temps, ces Messieurs, voilà 2 mois et demi que la demande est faite. Allons, patientons, j'ai tout de même commencé la classe de chant à la cinquantaine d'enfants qui nous aident aux travaux, ici encore il faut de la patience. Je leur apprends une messe grégorienne, c'est si différent de leur pauvre musique qu'ils sont déroutés, et cependant je pense que pour Pâques nous pourrions avoir une Grand'Messe, ce sera le début. Il y aura certainement des fausses notes, je renonce à les compter, on fera mieux plus tard.

Le Père Schouab a été interrompu dans sa tournée aux environs de Mirendon par une épidémie de fièvre cérébro-spinale qui a nécessité l'interruption des communications, il va repartir dans quelques jours pour commencer la construction d'une grande Eglise à Mirendon, et je serai de nouveau seul pour 15 jours ou 3 semaines; ça m'est d'ailleurs parfaitement égal maintenant que je suis au courant de tout ce qui regarde la marche ordinaire de la Mission.

Nous commençons un petit troupeau: 6 porcs, 6 chèvres, c'est un début; pour tout, nous sommes au début. Remerciez de ma part toutes les personnes qui vous ont donné des intentions de messes ou de l'argent pour moi, et tâchez d'éveiller la pitié publique pour la Mission de Kélo.

Devinez ce que nous avons mangé le 7 mars. 1938 à Kélo? Des crabes que nous avons reçus, vivants et pétillants. D'où venaient-ils? Je n'en sais rien, c'est la femme de l'administrateur qui nous les a fait porter; venaient-ils du lac Tchad, ou plus probablement d'une rivière, si les crabes d'eau douce existent (le Tchad est un lac salé).

Ici s'arrête le très intéressant compte rendu adressé à sa famille par le R. P. Le Bayon. L'article suivant de la revue des Pères du Sacré-Cœur complète notre invitation à son apostolat.

AU PAYS DES BANANAS IL FAUT UNE ECOLE

Au pays des Bananas! Où cela? Sur la carte, cherchez au Nord du Cameroun, le fameux « bec de canard » dont on parla tant de 1906 à 1914.

Sous le bec est une vaste région qui délimite à l'Est le fleuve Logone. C'est dans cette région que vous trouverez « Rélo », chef-lieu administratif de subdivision, poste

central de notre Mission au pays des Bananas. Jolie contrée, ma foi, désespérément plate, désespérément sèche, désespérément chaude.

C'est là que vous trouverez les Bananas.

Qui sont ces Bananas?

De braves gens, c'est certain, un peu sauvages, plus effarouchés que sauvages peut-être.

Le vêtement des hommes est d'une grande simplicité. Une peau de chevreau est suspendue à la ceinture dans le dos. Elle préserve ces Messieurs, non des ardeurs du soleil, mais de la chaleur du sable, quand ils sont assis.

Le trousseau des dames, une ceinture de perles de verre « made in Japon » (fabriquées au Japon).

Vous décrire leurs mœurs et coutumes ne m'est possible pour l'instant. Je suis nouvellement venu au Cameroun. Je suis dans la région de Rélo depuis 15 jours seulement. Je ne connais guère que leur menu quotidien, mil (millet) et riz; viande quand il y en a.

Le sel pour nous si commun est ici rare. C'est une marchandise d'importation, très appréciée ici des noirs qui la trouvent ici bien supérieure et je suis de leur avis au mélange de sel de soude et de potasse qu'ils préparent par le lessivage des cendres et l'évaporation des lessives.

Si nous faisons le recensement des chrétiens dans ce pays des Bananas, la tâche serait facile et rapidement faite.

Nous inscrivons: chrétiens bananas: 1. Et voilà!

Notre travail est d'ajouter à ce 1, cinq zéros, car nos Bananas sont plus de 100.000.

Mais comment les atteindre?

Prêcher sur les places publiques, entre les cases rondes où se cachent les habitants? C'est perdre son temps et sa peine. Il n'y a qu'un moyen, le bon moyen partout où l'apostolat se présente comme difficile, comme voué à l'insuccès: agir sur les enfants et par les enfants.

Nous aurons les enfants si nous avons une école.

L'école, parents et enfants sont unanimes à la demander.

Il nous faut donc une école.

Dès l'école ouverte, nous aurons au moins une centaine d'élèves.

Nous leur enseignerons le français, l'arithmétique, quelques notions d'histoire et de géographie, nous leur donnerons une instruction suffisante bien qu'élémentaire en attendant mieux.

Nous leur apprendrons les premiers éléments du catéchisme et... la grâce de Dieu fera le reste. Quand ces en-

fants connaîtront le vrai Dieu, le vrai Dieu pourra se révéler à eux. C'est notre ferme espérance.

Vous conclurez donc, comme moi, au pays des Bananas, il faut une école.

Cette école nous l'avons.

Cette école nous l'avons. Nous tentons la Providence. L'école est en construction. Mais ce n'est pas tout. Notre acte de foi dans la Providence va plus loin encore. Nous n'aurons pas, nous ne pouvons pas n'avoir que des externes, rentrant chez eux après la classe. Des élèves vont nous venir de 30 à 50 kilomètres, voir de 100 et plus, qu'il faudra loger, qu'il faudra nourrir, auxquels il faudra de temps à autre donner la cuillerée de sel, — c'est si bon le sel — récompense de l'assiduité et de l'application. Le logement, il faudra le construire. Le mil, le riz, la viande parfois, le sel, l'indispensable sel, il faudra tout acheter. Si mil et riz se trouvent assez facilement, si la viande n'est pas chose rare, le sel, le vrai, le bon sel est marchandise coûteuse.

Le bon Père Charles Schwab et moi nous nous demandons si notre acte de foi dans la Providence n'a pas été un peu, un petit peu téméraire.

Priez avec nous, priez pour nous, pour que le Sacré-Cœur bénisse l'école des Bananas, pour notre chrétienté naissante de Kélo dans une région où par centaines de mille — vous lisez bien — par centaines de mille, des hommes attendent que soient annoncées les miséricordes du Divin Cœur de Jésus. Nous comptons sur vous.

P. Le Bayon, S. C. J.

RETOUR SUR LE PASSÉ (1)

— o —

Les années qui ont suivi la mort de la Révérende Mère Saint-Paul, le Vicomte de la Houssaye, sont encore trop proches de nous pour permettre d'en donner un aperçu exact et impartial. Mais, dans les deux siècles qui ont précédé la fondation du Calvaire de Landerneau, les Annales de la Congrégation sont assez riches en événements intéressants pour alimenter notre chronique habituelle: « Retour sur le Passé. »

Nous donnerons dans ce bulletin la Relation de voyage, tout à fait originale, de la bonne Mère Saint-Maur, Religieuse du Calvaire de la Compassion à Paris. Elle l'écrivit sur l'ordre de la Supérieure Générale après sa visite de 1829 (2).

Voici d'abord quelques éclaircissements sur les deux personnes qui jouèrent le plus grand rôle auprès de la Sœur Saint-Maur durant son odyssée à travers l'Europe: le Révérendissime Père Abbé de la Trappe, Dom Augustin de Lestrange, et la Princesse de Condé, Louise-Adélaïde de Bourbon, fondatrice du Monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement du Temple à Paris. On trouvera enfin une attestation élogieuse de cette sainte Princesse sur Mère Saint-Maur qui avait d'ailleurs, pour elle, comme on le verra, une profonde et affectueuse vénération.

Dom Louis-Henry de Lestrange entra à l'Abbaye de la Trappe de « Maison Dieu » du Perche en 1780. Il y fut bientôt Maître des Novices, sa perspicacité et une intuition de l'avenir que Dieu donne à certaines âmes le poussèrent à chercher à l'étranger un asile pour ceux de ses frères qui voudraient sauvegarder leur vocation, dans les temps difficiles qu'il prévoyait et la tourmente qui se préparait.

(1) Voir les numéros de l'*Echo du Calvaire* des années précédentes.

(2) La Supérieure Générale était alors la Révérende Mère Jeanne-Françoise-Marie de Saint-Maur, élue le 16 mars 1829, après la mort de la Révérende Mère Saint Placide de Muzillac.

Son projet fut combattu, mais tout en se soumettant à l'obéissance, il persistait néanmoins dans son idée.

Lors du décret d'expulsion de l'Assemblée Nationale du 4 décembre 1790, il obtint l'autorisation tant désirée de fonder un monastère de la Trappe, en Suisse, dans le canton de Fribourg, sur la paroisse de Cerniat qui fut appelé la « Val Sainte » juin 1791. Dom Augustin en fut nommé Abbé en 1794 et, par ordre du Pape, l'Abbé de la Val Sainte eut la juridiction sur tous les Monastères de son ordre existant ou à fonder. La Val Sainte mérita bien son nom de Vallée des Saints.

L'invasion de l'armée française en Suisse en 1798 et, par suite, le soulèvement de la population contre les Français; obligea les Religieux à quitter leur saint asile. C'est alors que commencèrent, sous la direction de Dom Augustin, les pérégrinations des Trappistes à travers l'Allemagne, la Pologne et la Russie, de 1798 à 1802, dont nous verrons une partie dans la relation de Mère Saint-Maur.

Quand la Restauration ramena en France l'illustre famille de nos anciens rois, la brillante souche des Condé n'était plus représentée que par deux vieillards, le frère et la sœur, derniers rejetons du héros de Cérisoles, de Lens, de Rocroy; dernières et pâles effigies de cette longue lignée de princes, aussi spirituels que braves; tous deux sans postérité, les derniers de leur race, et qui, avant de descendre dans leur propre tombeau, avaient vu tomber sous des coups mortels tous ceux qui leur étaient chers. Le frère était le prince Louis de Condé, qui pleurait depuis douze ans la mort de son fils, assassiné dans les fossés de Vincennes; la sœur était la princesse Adélaïde-Charlotte-Louise de Condé (1757-1824), religieuse bénédictine, qui ne demanda au royaume de Henri IV et de Louis XIV qu'un asile, où elle pût prier et expier pour les pécheurs; cet asile lui fut donné, et l'on choisit pour elle la tour du Temple, que Louis XVI avait quitté pour l'échafaud et le ciel.

C'est à Chantilly, dans cette royale et charmante demeure dont Bossuet a loué les beautés, que naquit Louise de Condé (1); c'est là qu'elle passa les années de joie qui lui furent accordées sur la terre, auprès d'une mère aimable et pieuse, morte trop tôt, et d'un père qui avait l'esprit brillant et le caractère chevaleresque de sa famille. Elle-même avait une intelligence très ouverte, avide d'instruc-

(1) Elle était la fille de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé (1736-1818).

tion, et un caractère où la fermeté la plus stoïque (sa vie l'a prouvé) s'unissait à la plus grande douceur. Ses portraits nous la montrent très jolie: des traits aquitains, une bouche fine et bonne, des cheveux blonds, abondants et crépelés, des yeux expressifs et charmants; elle plaisait à tous et ne voulait plaire qu'à Dieu. Elle se prêtait aux fêtes du monde, mais ses fêtes à elle, c'étaient ses relations d'amitié avec Mme Clotilde, avec Mme Elisabeth; c'était la visite assidue des pauvres, c'étaient ses courts séjours au Chapitre de Remiremont (1), c'était surtout la présence de son père et de son frère, qu'elle aimait tous deux d'une affection inexprimable. On a trouvé dans ses papiers des prières pour le salut et le bonheur de ce frère chéri et de son neveu, le duc d'Enghien; supplications touchantes qui ne furent pas exaucées sur cette terre. L'orage qui allait frapper les Bourbons, les Condés et la France, s'allumait déjà; la Bastille était tombée sous les coups de la populace; le malheureux Louis XVI se voyait entraîné vers l'abîme par une force à laquelle il n'opposait pas d'énergie; par d'infénales intrigues qu'il ne savait pas déjouer: le prince de Condé pensa, et d'autres avec lui, que le trône des lys, l'antique monarchie, et même la paix future de l'Europe ne pouvaient être sauvés que par les armes; il quitta la France, suivi de ses enfants et d'un grand nombre de gentilshommes qui voulaient combattre comme des hommes, et non pas être menés à l'abattoir comme des moutons. Il fut, on le sait, chef de l'émigration militante. Pendant qu'il essayait d'organiser sa petite armée, Mme Louise se retira à Turin, auprès de Mme Clotilde, princesse de Piémont. Là, dans ce premier exode de son émigration, elle n'était occupée que des malheureux Français, émigrés comme elle, et sans ressources; elle se privait de tout pour les secourir, et elle mettait dans ses offrandes toute l'ingénieuse délicatesse de son âme. Si l'amour de Dieu avait été le grand moteur de ses actions et de ses pensées à Chantilly, dans la vie douce et brillante qu'elle y avait menée, combien, au sein de l'exil, à la vue des malheurs et des dangers de sa famille et de sa patrie, cet amour devint plus dominant, cette pensée divine plus incessante encore! Le goût de la vie religieuse s'éveilla en elle et, à mesure que les crimes se multipliaient en France, elle se sentait plus vivement pressée d'expier, par le sacrifice de sa liberté, de tout son être, les meurtres et les impiétés qui offensaient le Seigneur.

(1) Elle était abbesse de Remiremont.

Trois têtes royales étaient tombées sous le couteau : l'innocent rejeton des rois,

« Chère et dernière fleur d'une tige si belle »

était mort de misère au Temple. On était en 1795, quand la princesse écrivit à son père pour solliciter la permission de disposer d'elle-même.

« Mon père, écrit-elle, c'est du plus profond de mon cœur que je sollicite votre autorisation; j'en ai besoin. O vous qui, avec raison, n'hésitez pas à sacrifier vos deux fils à l'honneur, hésitez-vous à sacrifier votre fille à son Dieu, à votre Dieu, au Dieu qu'aimait et servait si bien ma respectable mère! C'est lui, c'est lui seul qui m'appelle à l'état saint que je suis résolue d'embrasser. Il n'y a que Dieu qui puisse avoir la préférence sur tout ce que j'ai de plus cher... Mon père, je me jette dans vos bras; je vous presse contre mon cœur; je ne puis vous en dire davantage; partout, partout votre fille vous aimera; mais c'est au pied des autels qu'elle brûle de vous prouver cette vérité, si profondément gravée dans mon cœur... »

Le consentement obtenu, Louise de Condé entra au monastère des Capucines de Turin; elle avait choisi l'ordre religieux le plus pauvre, le plus humble, le plus austère, et pendant toute l'année du noviciat, cette princesse qui avait alors plus de trente ans, fut la plus petite, la plus soumise des novices. Elle croyait faire ses vœux dans cette maison, mais les armées françaises menaçaient le Piémont et, chassée de son pays par la Révolution, elle fut chassée également de cette indigente Bethléem, de ce cloître franciscain où elle avait choisi un refuge. Elle espéra se réunir aux religieuses Trappistines qui commençaient à former un établissement dans le Valais et, pleine de courage, elle se mit en route. Les armées républicaines lui fermèrent le chemin; sur toutes les routes de l'Allemagne, les malheureux émigrés se voyaient traqués, renvoyés de ville en ville, de royaume en royaume, la princesse subit ces infortunes, et elle arriva ainsi à Vienne. Aussitôt elle entra au monastère de la Visitation, elle y passa une année, vivant en religieuse des plus ferventes, des plus austères, mais ne trouvant pas encore là le lieu de son repos; la Trappe, avec son inviolable silence, son travail, ses rudes pratiques, attirait sa volonté, cette partie supérieure de nous-mêmes, qui sait s'isoler des sens et du cœur pour n'écouter que le devoir, et le devoir, pour la princesse, c'était sa vocation religieuse. Elle voyait tous les inconvénients de la vie qu'elle allait embrasser; elle les décrit

dans ses lettres avec une justesse de coup d'œil extraordinaire; elle avoue que les longs jeûnes effrayent la nature, que la vie de labeur et de pénitence, sans trêve, sans relâche, toujours, jusqu'à la mort, épouvante les sens, mais elle ajoute:

« Le devoir, le vœu, le besoin de mon cœur sont d'être à Dieu sans réserve. »

Elle s'ensevelit donc dans cette Trappe redoutée; elle confesse qu'elle s'y trouvait « heureuse autant qu'on peut l'être ». Son noviciat, avec de semblables dispositions, ne fut qu'un long acte de ferveur; mais Dieu qui semblait vouloir éprouver sa patience et sa fidélité, permit que la guerre troublât encore cet asile de paix et de prière. Le Supérieur des Trappistines, Dom Augustin de Lestrangé, résolut de passer en Amérique avec les deux communautés qu'il dirigeait; Mme Louise trouva ce projet contraire à la prudence; le cœur déchiré, elle se dépouilla de l'habit de Saint-Bernard, qui lui était si cher, et elle se réfugia en Lithuanie. Toujours préoccupée d'une unique pensée, elle cherchait, s'informait et demandait à Dieu où elle « devait consumer sa vie pour lui, comme la lampe se consume devant l'autel », lorsqu'on lui parla d'un monastère de Bénédictines de l'adoration du Très Saint Sacrement, institué au dix-septième siècle, par la Mère Catherine de Bar, Française, et protégé à sa naissance, par Marie de Médicis et Anne d'Autriche. Tout ce qu'on dit à la princesse des pratiques et de l'esprit de cette Congrégation répondait singulièrement aux besoins de son âme, et le 21 septembre 1802, elle eut enfin le bonheur de faire les vœux solennels qui la liaient à son Dieu. Elle prit le nom de Marie-Joseph, et dorénavant elle n'en porta plus d'autre.

Elle était à peine entrée dans ce repos d'esprit et d'âme auquel elle aspirait depuis tant d'années, lorsqu'une affreuse nouvelle vint broyer son cœur. Traîtreusement enlevé, lâchement et juridiquement assassiné, le duc d'Enghien léguait à Napoléon une honte que les lauriers d'Iéna et d'Austerlitz n'ont pu cacher; il léguait à sa famille un deuil éternel. On apprit à Mme Louise ce tragique événement: elle se prosterna le front contre terre, en criant: — « Miséricorde! mon Dieu, miséricorde! Faites-lui miséricorde! » Depuis ce moment terrible jusqu'à la fin de sa vie, elle ne cessa de prier et de pleurer devant l'autel pour la victime et pour le meurtrier. Au comble de sa fortune, couronné par la victoire, triomphant, Bonaparte ne se doutait pas que dans un obscur couvent de Varsovie, la

dernière fille du grand Condé ne cessait de prier pour lui, parce qu'il avait frappé l'être qui lui était le plus cher: s'il a trouvé miséricorde à l'heure suprême, n'est-ce pas cette prière héroïque qui a fait violence au ciel?

Elle avait passé trois ans à Varsovie, lorsqu'elle apprit qu'une Française, Mme de Mirepoix, dirigeait en Angleterre une maison de Bénédictines du Saint-Sacrement, et qu'elle y avait rétabli la sévère et primitive observance; c'était là ce qu'elle avait toujours désiré, ce qu'elle n'avait pas trouvé en Pologne; et, avec la fermeté qu'elle mettait à ses résolutions, elle alla chercher en Angleterre ce royaume de Dieu qu'elle avait entrevu sans le rencontrer encore. Elle se réunit donc, après un long voyage, aux dignes religieuses Françaises qui, fidèles à leurs vœux, avaient fondé ce monastère; elle vécut de la vie la plus intérieure et la plus parfaite; elle n'avait de rapports avec le monde que lorsqu'elle recevait à la grille son père et son frère; dix années passèrent comme un jour, et elle touchait aux portes de la vieillesse lorsque la Restauration la ramena en France.

Louis XVIII voulut offrir à sa parente un asile digne d'elle; on hésita longtemps: le Val-de-Grâce, les anciennes abbayes qui avaient échappé à la bande noire furent tour à tour discutés; enfin, quelqu'un, dans le conseil du roi, nomma le Temple... Un silence de saisissement succéda à l'agitation qui avait tenu les esprits en suspens; on comprit les desseins de la Divine Providence, qui voulait que les crimes des régicides fussent expiés dans ces mêmes murs qui avaient vu captifs Louis XVI et sa famille, et d'où le roi, la reine et Mme Elisabeth étaient sortis pour l'échafaud...

Madame Louise embrassa avec ardeur cette pensée: elle entra au Temple. Le Temple qui avait retenti des fureurs des Jacobins, des affreux jurements de Simon et des pleurs du royal orphelin, n'entendit plus que les cantiques et ne fut témoin que des actes de charité et de douceur de la sainte princesse et de ses filles. Ce fut là qu'elle apprit la maladie et la mort de son père; elle le pleura avec consolation, car il était mort en héros et en chrétien; à ses derniers instants, sa pensée errait sur les champs de bataille où il avait combattu, et il dit tout à coup: « Ubi est bellum? (où est le combat?) ». Mais, se reprenant soudain, il s'écria avec ferveur: « Credo in unum Deum! » Il laissait après lui son fils, le dernier des Condés, celui qui mourut

d'une manière mystérieuse en 1830 (1) dans ce même Chantilly, témoin de la gloire de leur Maison. Ce frère chéri était l'objet incessant des prières de sa sœur: elle mourut heureusement avant lui; Dieu lui épargna cette suprême amertume.

La mort tragique du duc de Berry, la douleur de la famille royale portèrent un coup mortel à la princesse Louise; depuis ce moment, elle déclina et s'usa dans de continuelles souffrances. Le 10 mars 1824, le sacrifice fut consommé: Mme Louise expira au milieu des larmes de ses Filles; elle repose, selon sa demande, dans la chapelle du Monastère.

« *Loué soit le Très Saint Sacrement.* »

Je certifie et j'affirme que j'ai connu parmi les religieuses émigrées venues aux Trappistes, sans y être engagées, la Sœur de Saint-Maur, religieuse professe, depuis 14 ans, des Bénédictines du petit Calvaire de Paris, que sa conduite y a été constamment irréprochable, et a bien démontré l'amour qu'elle a pour son saint état, auquel elle a tout sacrifié. De plus, que les circonstances et le peu de stabilité qu'ont pu avoir les Trappistes dans les différents pays, ayant placé la Sœur Saint-Maur dans la Pologne prussienne, elle a demandé l'hospitalité aux Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement à Varsovie, où elle a demeuré plus d'un an avec moi. Je certifie encore que sa conduite y a été des plus édifiantes et que j'ai reconnu en elle toutes les vertus chrétiennes et religieuses jointes à un très bon caractère.

Je dois encore ajouter que l'inconstance n'a nulle part à son changement de domicile actuel.

En foi de quoi, je lui délivre le présent certificat. Fait à Varsovie, au couvent des Religieuses Bénédictines du Très Saint Sacrement, ce dix-neuf avril mil huit cent trois.

S. Marie-Joseph de la Miséricorde,
Religieuse Bénédictine du T. S. Sacrement.
(nommée au monde)

Louise-Adélaïde de Bourbon. »

(Copié exactement sur l'original conservé au Calvaire de Lacapelle-Marival.)

(1) On le trouva pendu à l'espagnolette de la fenêtre. On ne put jamais découvrir s'il y eut suicide ou assassinat.

**Relation des voyages
d'une Religieuse du Calvaire de Paris
pendant son émigration**

*Ecrité par l'ordre de la Supérieure
Générale, en sa visite 1829. —
Où l'on peut remarquer les soins
que prend la Divine Providen-
ce de ceux qui s'y confient.*

Les malheurs de la Révolution Française m'ayant obligée de sortir de mon cloître, je formai le dessein d'aller à la Trappe et en demandai la permission à Notre Digne Visiteur, M. l'Abbé d'Hosier (1). Peu de temps après qu'il eût été envoyé à Rochefort, je vins à Paris accompagnée d'une Religieuse Bénédictine de l'Abbaye d'Arcis, et munie de passe-ports pour aller jusqu'à Strasbourg seulement, en qualité d'ouvrières. Etant arrivées à Paris, nous allâmes chez un apothicaire, auquel on nous avait adressées, qui avait aidé plusieurs prêtres à passer en Allemagne, par le moyen d'un ami protestant qu'il avait à Strasbourg, qui était pharmacien de l'armée, en cette ville, où il a rendu de grands services aux émigrés.

Munies d'une lettre de notre apothicaire, nous partîmes de Paris dans le Carême de l'année 1797 et nous prîmes la diligence de Strasbourg, j'avais alors 28 ans. Nous avions avec nous dans la voiture, quatre messieurs républicains, mais ils n'étaient pas méchants, — leur manière de voir à part, — et quoique nous fussions déguisées le plus possible, ils se doutèrent que nous étions des Religieuses, et nous le dirent plusieurs fois, enfin je leur dis que nous l'étions effectivement et qu'étant obligées de dire notre Bréviaire en cachette, nous aurions maintenant plus de facilité puisqu'ils savaient qui nous étions. Ils firent quelques plaisanteries et nous dirent: « Vous allez à Strasbourg, c'est bien près du Rhin, et vous avez sans doute le dessein de le passer. » Nous leur répondîmes que nos passe-ports n'étaient que jusqu'à Strasbourg, et ils nous laissèrent tranquilles, quoiqu'ils crussent bien que nous ne resterions pas en cette ville.

Sur le soir, nous arrivâmes à Strasbourg, et nous de-

(1) M. l'Abbé d'Hosier, Vicaire général de Chartres, Abbé de Clairfontaine, fut le dernier Visiteur de notre Congrégation, avant la Révolution.

mandâmes à l'aubergiste une chambre seule, un lit et à souper, car nous faisons collation dans la journée. Nous fûmes très bien reçues, l'aubergiste nous donna tout ce que nous demandions, et même, comme il faisait froid, il nous fit bon feu.

Pendant le souper, ces quatre messieurs qui étaient venus avec nous s'entretenirent de nous avec l'aubergiste, celui-ci, quoique protestant, fut fort touché de nos malheurs, et le lendemain, quand nous voulûmes le payer, il nous fit des signes que nous ne pouvions comprendre, car il ne parlait pas français; nous laissâmes nos valises, et nous allâmes porter la lettre dont nous étions chargées à celui qui devait nous faire passer en Allemagne, le priant de venir parler à l'aubergiste et le payer pour nous, mais celui-ci lui répondit qu'il ne voulait rien, que nous étions assez malheureuses et qu'il se trouvait trop heureux de nous obliger.

Le voiturier qui, d'accord avec le pharmacien protestant, avait passé plusieurs prêtres, était parti et il fallut l'attendre 4 ou 5 jours. Alors ce Monsieur, sachant que nous ne connaissions personne dans la ville, nous offrit de demeurer chez deux demoiselles, qu'il nous dit être de notre Religion; nous ajoutant que nous serions très bien, que nous n'aurions que notre nourriture à payer parce qu'elles n'étaient pas riches, mais que nous n'y serions pas gênées comme à l'hôtellerie, joint que ce serait bien moins dispendieux. Nous acceptâmes cette offre obligeante, et nous fûmes en effet fort bien reçues; nous y trouvâmes de plus tous les secours de la Religion, car étant amies des Religieuses de la Visitation, dont plusieurs étaient réunies en cette ville, et avaient un prêtre caché qui leur disait la Messe tous les jours, nous participâmes à ce bonheur.

Enfin le jour du départ arriva; ce Monsieur ayant parlé au voiturier, mais n'ayant pu faire échanger nos passe-ports, dit qu'il fallait risquer le tout pour le tout, ne voyant pas moyen de faire autrement; que tout ce qu'on pouvait faire, était de faire plomber nos valises, afin qu'on ne les visitât pas au passage du Rhin. Il y avait bien une demi-lieue de la ville au premier bureau, et ensuite deux ou trois avant d'avoir traversé le pont, mais le premier décidait presque tout. Ce bon Monsieur eut encore la complaisance de faire partir un jeune homme avec nous, dont il était sûr, afin de nous ramener, si nous ne pouvions passer. Arrivées au premier bureau, on nous demande nos passe-ports; aussitôt qu'on les eut vi-

sités, on nous dit: « Mesdames, vous ne pouvez pas passer, car il vous faut d'autres passe-ports. » Nous nous attendions bien à ce début, aussi nous n'en fûmes pas surprises, mais comme ce commis avait l'air d'un brave homme, nous employâmes les prières sans pouvoir pourtant rien gagner pendant deux ou trois heures. Ce n'est pas qu'il ne fut fort touché de notre triste situation, mais disait-il, il y va de ma tête, je suis père de famille, et je dois me conserver pour elle; et d'ailleurs, quand je vous laisserais passer, vous seriez certainement arrêtées aux autres bureaux. Enfin, il trouva un expédient: il connaissait un colonel assez facile, il lui écrivit, le jeune homme qui nous avait accompagnées lui porta la lettre, et nous apporta de nouveaux passe-ports; alors nous passâmes sans difficulté, et notre conducteur nous ayant dit que nous n'avions plus rien à craindre, nous dîmes le « Te Deum » en action de grâces de notre délivrance.

Notre protecteur de Strasbourg nous avait donné une lettre pour un ecclésiastique à qui il venait de rendre le même service qu'à nous, et celui-ci nous envoya à un autre qui était dans la maison du Duc de Bavière (1), mais Son Altesse venait de mourir, ce qui donna beaucoup de chagrin à ce bon prêtre, parce que le Prince qui devait lui succéder était protestant. Cependant il nous reçut très bien, et nous restâmes quelques jours chez lui pour attendre celui du départ pour Augsbourg, le Père Abbé de la Trappe nous ayant écrit que les Français étaient en Suisse, qu'il était obligé de s'enfuir avec tous ses enfants et qu'ils se rendaient à Augsbourg, où ils nous attendraient.

Je ne puis exprimer combien grande fut notre joie, lorsque nous fûmes entrées en Bavière, de rencontrer sur notre passage des Croix, des statues de Saints et des églises ouvertes dans toutes les villes.

Je reviens à notre séjour chez notre ecclésiastique. Il nous donna une chambre séparée où nous étions seules et entièrement libres. Le lendemain de notre arrivée, à notre réveil, sa vieille gouvernante entra avec une casquette en ses mains, elle y mit du feu et de l'encens, et se mit à parfumer toute la chambre. Nous ne savions que penser de cet encensement, elle n'entendait pas no-

tre langue, ni nous la sienne, mais en ayant demandé la raison à son maître, il nous dit que c'était l'usage du pays, pour chasser le mauvais air; et ainsi chaque matin, on ne manquait pas de faire la même cérémonie.

Il y avait dans la ville deux demoiselles protestantes qui parlaient français, et que ce vertueux ecclésiastique tâchait de gagner à la religion catholique, il nous engagea à les voir, et nous leur rendîmes plusieurs visites. Lorsque nous fûmes prêtes à partir, elles firent faire deux gros biscuits de Savoie et des pots de confitures, qu'elles nous donnèrent pour notre voyage, nous disant obligeamment qu'elles craignaient que ne sachant pas la langue du pays, nous ne manquassions des choses nécessaires.

Enfin nous nous mîmes en route pour Augsbourg. C'était en 1797, et nous fûmes bien deux ou trois jours sans nous arrêter, mais le dimanche des Rameaux, nous rencontrâmes un village appelé Long, à quelques lieues d'Augsbourg, et nous y descendîmes pour déjeuner. Dans le même moment on sonnait la grand-messe, nouveau sujet de joie; nous vîmes tout le monde s'y rendre avec dévotion, chacun avait son chapelet à la main, et le disait en marchant. Tous étaient bien parés, mais surtout les femmes qui avaient des bonnets d'étoffe de soie brodée en or et en argent, et presque tous firent leurs Pâques ce jour-là. La voiture s'étant arrêtée près de l'église, pendant une bonne heure, au lieu d'aller déjeuner nous allâmes à la Sainte Messe. Nous passâmes par le cimetière pour nous y rendre, où nos yeux furent réjouis en voyant sur les tombes des croix, des Christs, des chapelles, et il y avait partout tant de dévotion, que nous en étions ravies de joie et d'admiration. Nous allâmes enfin rejoindre la voiture, les voyageurs qui avaient fini leur déjeuner commençaient à s'ennuyer de notre absence, et à murmurer, mais aussitôt qu'ils nous virent tout fut apaisé et nous partîmes pour Augsbourg. En chemin nous rencontrâmes une dame qui s'y rendait aussi, et qui demanda une place dans la voiture; on la fit monter et, comme elle parlait un peu français, elle fut ravie de nous y trouver et nous eûmes bientôt lié conversation. Elle s'informa de notre dessein, nous lui dîmes que nous nous rendions Trappistes, et que nous espérions les trouver en cette ville, nous lui demandâmes si elle ne pourrait pas nous indiquer leur demeure, ce qu'elle ne put faire, mais elle nous conseilla d'aller d'abord demander l'hospitalité chez les Dames Anglaises établies à

(1) Ce doit être le duc Charles-Théodore, qui mourut en effet vers cette date. Le duc Maximilien-Joseph IV lui succéda. Il devait recevoir en 1806 le titre de Roi sous le nom de Maximilien-Joseph I^{er}.

Augsbourg, où, nous dit-elle, il y a même une novice qui est sortie de la Trappe, et par elle vous saurez où ils sont.

En approchant de la ville, nous vîmes avec plus de joie et d'admiration que je ne saurais dire, le tableau de la Sainte Trinité au-dessus des portes de la ville, d'un côté, et de l'autre le baptême de Notre-Seigneur, et lorsque nous fûmes entrées dans la ville, nos yeux ne rencontraient que des objets de dévotion. A la porte de chaque maison, il y avait un bénitier et, au-dessus, des Christs, des peintures de Saints, des mystères de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, chacun selon sa dévotion; le tout en grands personnages. Nous nous croyons dans le Paradis, et nous étions comme hors de nous, sortant de cette malheureuse Babylone où tous ces pieux objets étaient prohibés, brûlés, brisés et foulés aux pieds; mais nous fûmes bien surprises et affligées de ce qu'au milieu de tant de démonstrations de piété et de religion, étant dans la Semaine-Sainte, on ne voyait pourtant que du gras sur toutes les tables.

Etant descendues à l'auberge, on voulut nous servir aussi en gras, nous obtînmes cependant un potage au lait et des œufs à la coque, pour être sûres de faire maigre; cette dame dont j'ai parlé, nous apprit qu'il était permis de faire gras tout le Carême en ce diocèse, et que les Dames Anglaises, et tous les Religieux et Religieuses en usaient ainsi.

Après cela nous allâmes chez les Dames Anglaises, et nous demandâmes la novice française, et après lui avoir expliqué le sujet de notre voyage, nous la priâmes de nous dire s'il serait possible d'obtenir l'hospitalité pour deux jours afin d'avoir le temps de chercher la demeure des Trappistes. Elle nous répondit que rien n'était plus facile, que Madame sa Supérieure se ferait un plaisir de nous rendre service... En effet, elle nous reçut fort bien et nous traita avec toutes sortes de bonté et de charité jusqu'au mercredi de la Semaine Sainte, où l'on nous conduisit à la maison du Père Abbé, qui nous reçut avec beaucoup de bonté, mais il parla peu; il nous demanda seulement si nous étions bien résolues d'être fidèles à tous les usages de son Ordre. Il s'informa comment nous avions pu passer le Rhin, et si nous avions de la pécune. Nous lui racontâmes notre voyage, et nous lui dîmes qu'il nous restait très peu de chose, car je n'avais plus que 80 francs et ma compagne 300. Il nous dit de remettre

cela à la Mère Prieure, à laquelle il nous fit conduire aussitôt.

Nous la trouvâmes dans une brasserie hors de la ville, avec deux novices seulement, parce que toutes les Religieuses n'avaient pu venir ensemble, mais par petits pelotons, dans la crainte d'être reconnues des Français qui occupaient toute la Suisse.

Elle nous reçut avec beaucoup d'affection, et nous fit dîner à midi, contre la coutume de la Trappe, où l'on ne mange en Carême qu'à 4 heures un quart, et le lendemain, elle me fit prendre quelques petites choses, à ce que je crois pour attendre le dîner.

Les Trappistes étaient les seuls qui gardassent l'abstinence de viande dans tout ce pays, et nous fûmes bien contentes de les y avoir rejoints.

Sachant que nous étions religieuses, elle se mit aussitôt à tailler deux habits que nous ne fîmes que bâtir, n'ayant pas le temps de les faire; elle nous donna aussi un voile brun, car c'est de cette couleur qu'on les porte à la Trappe; ensuite elle me donna les charges de Célérière et de Réfectorière, ce qui n'était pas bien surchargeant car nous n'étions que cinq. Je n'avais rien à acheter, j'étais seulement chargée de peser le pain, et de donner ce qu'il fallait à la cuisinière qui était une novice. Mon second emploi était de mettre le réfectoire et d'y servir.

Après quelques jours je demandai à la Supérieure s'il était vrai, comme je l'avais entendu dire, que Mme la Princesse de Condé s'était rendue à la Trappe; elle m'assura qu'il était vrai, et que même elle viendrait sous peu de jours avec plusieurs Religieuses. Je lui témoignai un grand désir de la connaître, qu'elle me promit de satisfaire; en effet, le jour qu'elles arrivèrent, elle me prévint le matin, me disant aussi de faire préparer un plus grand dîner, non en qualité, mais en quantité, car c'était toujours de la soupe à l'eau et la même portion.

L'heure du dîner étant venue, je le servis et j'oubliais la Princesse; mais la Mère Prieure qui s'en aperçut, se leva de table, et vint me faire apercevoir de mon étourderie, mais à dire vrai, je n'en fus pas trop fâchée, car cela me donna occasion de la connaître; en lui portant sa portion, je ne fus pas si modeste, ni si mortifiée que de ne l'avoir pas regardé, ensuite il fallut me prosterner devant elle, et en me relevant, je vis encore mieux son visage parce qu'elle était debout, car l'usage en cet Ordre est d'avoir le voile abaissé en tous temps, même à

table et au travail, mais je la regardai si bien ce jour-là que depuis je ne m'y suis jamais trompée.

Nous restâmes dans cette maison environ quinze jours, il y avait une fort belle chapelle et une tribune au-dessus, où nous entendions la Messe, et où nous disions l'Office; deux ou trois Pères Trappistes qui logeaient près de nous, venaient nous dire la Messe, et chanter l'Office avec nous, jour et nuit.

Quand tous les Religieux et Religieuses de la Trappe se furent réunis, nous partîmes dans des voitures, au nombre de deux cents pour le moins, sans savoir où nous allions, avec tous nos bagages; et quand nous eûmes fait plusieurs journées de chemin, on nous mit dans sept ou huit bateaux. Je ne me souviens pas du nom de la rivière sur laquelle nous étions, mais il me semble que c'était le Danube. Nous chantions l'Office sur nos bateaux, excepté Matines que nous disions à voix basse. Pour les repas, on rapprochait les bateaux les uns des autres, et du bord de l'eau on nous passait nos pitances dans des baquets. Lorsqu'on pouvait arriver le soir en quelque ville, on allait passer la nuit dans quelques maisons religieuses, s'il y en avait, sinon en quelques maisons séculières ou à l'auberge. Malgré notre grand nombre, nous ne faisons pas grand embarras, car nous couchions à plat terre; nous portions avec nous notre couverture, et notre sac à ouvrage nous servait de chevet, nous mettions la moitié de notre couverture sous nous, pour ne pas salir nos habits qui étaient blancs, et nous dormions parfaitement bien. Mme la Princesse Louise était toujours la plus active et la plus vigilante. Le lendemain le Père Abbé nous disait la Messe en quelque église, pendant laquelle on chantait les litanies du Sacré-Cœur, et le *Salve Regina* à la fin de la Messe.

Lorsque nous arrivions en quelque village, nous couchions dans les granges; souvent il arrivait que l'heure des repas était passée, nous ne trouvions rien, et il fallait que les bons Pères lassent par tout le village acheter de quoi faire le dîner pour tout ce que nous étions de monde, ce qui n'était pas une petite affaire, car ils avaient peine à le trouver dans beaucoup de petits villages par où nous passâmes. Ensuite il le fallait cuire et préparer, ce qui nous retardait quatre à cinq heures: aussi le Père Abbé nous envoyait faire la méridienne. J'ai oublié de dire, qu'il nous confessait souvent même dans les bateaux.

Après avoir voyagé sur l'eau plusieurs jours, nous reprîmes les voitures, et nous arrivâmes à Vienne en Autriche. On nous avertit que nous allions voir Madame Première, fille de Louis XVI (1), en effet, elle vint prendre visite à Madame la Princesse de Condé et elle voulut voir les Trappistes. L'étonnement, la joie et la douleur partagèrent mon cœur en la revoyant et en pensant à ses malheurs et à ceux de la France; je n'avais pu me persuader qu'elle eût échappé des mains impies qui avaient répandu le sang de son père, de sa mère et de sa tante, et j'avais toujours pris ce que l'on m'avait dit de l'échange qui en fut fait, comme une fausseté, pour mieux couvrir leur perversité.

Nous allâmes au Monastère de la Visitation de cette ville, qui est très grand et très beau, et où les Princeses d'Autriche sont élevées; les religieuses de la Trappe y furent logées et nourries environ six semaines. Déjà la Supérieure de cette maison avait reçu 14 Visitandines émigrées dans sa Communauté, et nous fûmes aussi traitées avec toute la charité possible. On nous mit dans un corps de logis séparé de la Communauté, mais nous allions dans leur église pour entendre la Sainte Messe; du reste, nous étions parfaitement libres pour faire les lessives et tout ce que nous voulions.

Le Père Abbé ayant dit à Madame la Supérieure que nous faisons abstinence de viande et de poisson, et que notre nourriture était accommodée à l'eau et au sel seulement, elle lui répondit qu'elle ne nous donnerait donc ni viande, ni poisson, mais que du reste nous mangerions comme les Apôtres, tout ce qu'on nous présenterait; de sorte que tout le temps que nous y restâmes, nous ne menâmes point la vie des Trappistes, car nos portions étaient faites avec du beurre et du lait, et nous avions deux fois la semaine de la pâtisserie.

Le Père Abbé nous ayant dit que si quelqu'un voulait écrire en France, il avait l'occasion de faire passer les lettres, je lui demandai d'où il fallait dater, ne sachant pas où nous étions, et croyant être au bout du monde.

Dans ce même temps, l'Empereur de Russie, Paul 1^{er}, touché des malheurs de notre illustre Princesse, alors Sœur Marie-Joseph, lui envoya un ambassadeur pour lui offrir un Monastère à Orseha dans la Pologne russe, où elle devait faire sa résidence et d'autres dans la Russie-Blanche et ailleurs pour d'autres Trappistes, pour elle et

(1) Madame Royale, qui devint duchesse d'Angoulême en épousant son cousin germain, fils de Charles X.

quinze religieuses à son choix, et qu'il ferait à chacune une pension de 900 livres; elle accepta, mais elle demanda et obtint qu'il y eut aussi quinze religieux pour l'accompagner et desservir l'église. Cependant on ne voulut pas donner de pension aux religieux et il fut arrêté qu'ils seraient nourris et entretenus aux frais et dépens des religieuses... Le Père Abbé ayant consenti à ces propositions, forma aussitôt le projet d'envoyer des colonies de religieux et religieuses en Bohême et en Hongrie, mais ils n'ont pu s'y établir.

Lorsque nous nous préparions au départ, Madame la Supérieure nous offrit de nous faire voir toute sa maison, mais le Père Abbé ne nous le permit pas, dans la crainte que quelques-unes de ses filles n'y voulussent demeurer.

Nous partîmes enfin, et je ne sais si ce fut par terre ou par eau que nous voyageâmes. Après avoir fait quelques lieues, nous nous arrêtâmes dans une ville; là, le Père Abbé nomma trois Prieures, une pour la Russie, une pour la Bohême et l'autre pour la Hongrie; il nomma aussi les religieuses qui les devaient accompagner; je fus alors destinée pour aller en Russie, avec Madame la Princesse; et la compagne de tous mes voyages jusqu'à la suite d'une autre Prieure, mais j'appris peu après qu'elle avait quitté la Trappe et les Trapistes.

Cela fait, nous nous divisâmes en trois bandes et chacune d'elle prit sa route, pour se rendre à sa destination; la nôtre voyagea vers la Russie, tantôt par eau et tantôt par terre, descendant à toutes les villes que nous rencontrions. Toutes les fois que nous descendions de bateau, une grande foule de monde venait au bord de l'eau, pour nous voir débarquer, nous suivait et nous conduisait partout où nous allions, parce qu'ayant notre costume religieux cela leur semblait fort drôle, et piquait leur curiosité. Il n'y avait que dans les couvents, lorsque nous avions le bonheur d'en rencontrer, que nous étions tranquilles, mais hors de là, nous étions assaillies de peuple dans tout le voyage.

Enfin nous entrâmes en Pologne, et nous descendîmes à Cracovie, capitale du royaume. Comme c'était le matin, nous allâmes entendre la Messe dans l'église des Dominicains de cette ville, et quoiqu'elle fut fort grande, elle fut aussitôt remplie d'une infinité de personnes qui, ayant appris notre arrivée et nos malheurs, venaient

nous apporter des aumônes, comme à des pauvres, que nous étions véritablement. Madame la Princesse y participa, sans qu'on la connût, et elle avait tant de joie d'avoir reçu l'aumône, quelle ne s'en pouvait taire.

Nous allâmes ensuite à Varsovie, où une Princesse polonaise avait instamment prié la nôtre de séjourner quelques jours chez elle avec tout son monde. De là nous prîmes la route de la Lithuanie, pour nous rendre en Russie, où nous avions grande hâte d'arriver.

Après avoir fait encore plusieurs jours de marche, nous arrivâmes aux frontières de ce grand empire, où nous trouvâmes un Archidiacre, qui, de la part de l'Empereur, nous attendait, muni de pouvoirs pour conduire et installer la Princesse dans la maison qu'il lui avait destinée, dans la ville d'Orscha, dans le fond de la Russie Blanche, mais nous avions encore 120 lieues à faire pour y arriver. Après avoir demeuré quelques jours chez les Récollettes, nous reprîmes notre voyage accompagnées de Monsieur l'Archidiacre, qui donnait ordre à tout. Un courrier allait devant nous, pour faire préparer le dîner et le coucher dans tous les lieux où nous devions passer, et nous fûmes défrayés de tout le reste de la route. Nous trouvions des relais toujours tout prêts, de chevaux, ou de bœufs, car on en fait usage en ce pays.

Il nous arriva une fois d'être attardés sur la route, je ne sais pourquoi; nous arrivâmes enfin dans un couvent de Bénédictines, auxquelles on avait commandé, de la part de l'Empereur, de nous préparer à dîner. Il y avait plus de trois heures que le couvert était mis, et qu'on nous attendait; mais ce n'est pas tout, ces bonnes religieuses avaient dressé le repas dans une très grande salle de leur clôture même, croyant que les religieux et religieuses mangeraient ensemble à la même table; mais le Père Abbé leur ayant dit que cela ne se pouvait ainsi, elles furent obligées de dresser une autre table au dehors pour les Pères, et nous restâmes au dedans.

Ce retard du dîner, amena celui du coucher, nous arrivâmes environ à dix heures du soir dans un couvent de Chartreux, qui avaient eu ordre de nous attendre, et qui ne nous attendaient plus. Cependant il fallut nous préparer à souper; deux frères nous servirent au dehors. A minuit, lorsqu'ils sonnèrent leurs Matines, nous étions encore à table, et après avoir pris un peu de repos, nous poursuivîmes notre route le lendemain.

La première ville que j'avais vue en Russie ne m'avait

point effrayée ni paru trop extraordinaire; il y avait beaucoup de militaires, comme cela est toujours dans les villes frontières; mais en avançant dans le pays nous trouvâmes bien de la misère et de la barbarie. Les maisons sont pires que nos écuries, elles sont faites d'arbres posés l'un sur l'autre, maçonnées seulement un peu au dedans, avec de petites fenêtres, où l'on peut à peine passer la tête. Les églises sont bâties de planches, avec des fenêtres de même grandeur, à peu près, que celles des maisons.

Les gens du pays n'ont pas grande intelligence, ont l'air rude et sauvage, et ce sont les Juifs, dont il y a un grand nombre, qui y font tout le commerce. Les hommes et les femmes sont couverts de peaux de bêtes dont le poil est tourné en dedans, ils ne les lavent jamais, leurs bonnets sont de même étoffe, et leur cachent une partie du visage.

Les pauvres ne se nourrissent que de blé noir, extrêmement mauvais, leur manière de faire le pain, le rend encore pire, car ils ne savent pas en ôter le son, et même j'ai goûté de celui des militaires, où il y avait des pailles longues comme des épingles pétries avec le pain; ensuite, pour le cuire, ils le mettent sur de grandes feuilles qui croissent en ce pays, parce que leurs fours ne sont pas carrelés; mais ces feuilles en se grillant ajoutent encore un très mauvais goût à leur pain: leur ragoût est d'y mettre beaucoup d'anis. Il y en a pour les riches d'un peu meilleur, mais il est toujours cuit de la même façon.

Ce pays n'est pas peuplé comme en France: il y a beaucoup de terres incultes et de bois. On fait souvent bien du chemin, avant de trouver un village, et même les maisons sont très éloignées les unes des autres. Ils ne coupent pas les bois par le pied, mais ils coupent les gros arbres à trois ou quatre pieds de terre, ensuite ils mettent le feu aux broussailles puis ils labourent et sèment du blé noir ou autre chose parmi ces troncs d'arbres. Je crois qu'après quelques cultures, ils replantent des bois dans le même lieu, mais cela est bien laid, et encore plus incommode à labourer et à ensemençer. Ce travail est donné aux esclaves naturels du pays, dont il y a un grand nombre; car lorsque les pères et mères ont trop d'enfants et qu'ils ne peuvent pas les nourrir, ils les mettent entre les mains d'un bourgeois, ou seulement à sa porte, et dès lors ils lui appartiennent; il

les vend, il les échange, et en dispose à son gré. Ces pauvres esclaves sont très malheureux, mal nourris, mal vêtus; dans les plus grands froids ils ont les jambes enveloppées de chiffons, car on ne connaît pas les bas, surtout parmi le peuple; pour chaussures ils ont des espèces de sandales faites d'écorces d'arbres de l'épaisseur d'un doigt, qu'ils entrelacent sur le pied avec une corde. On ne les mène qu'à coups de bâton, et on dit qu'on n'en pourrait rien tirer sans cela; cependant j'ai passé par une Communauté de Bénédictins où il y en avait beaucoup, tant hommes que femmes, qui n'étaient point battus. L'Abbesse, après avoir examiné ceux qui avaient un peu d'intelligence, leur faisait apprendre des métiers pour le service de sa maison, de sorte que tout s'y faisait par eux. Elle les faisait marier ensemble, gardait leurs enfants et en prenait grand soin.

Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs petites villes, qui n'étaient point pavées; ce n'étaient pas des militaires qui les gardaient, c'étaient des citoyens, armés de grandes lances, mais ils avaient l'air si barbares, et j'en fus tellement effrayée la première fois que je les vis, surtout n'entendant point leur langage, que je crois qu j'aurais rebroussé chemin si ce n'eût été l'ardent désir que j'avais de mieux remplir les devoirs du saint état Religieux dans l'asile que la Divine Providence nous offrait: car j'eusse pu demeurer dans quelque une des maisons religieuses que j'avais rencontrées. Mais c'est grande pitié que l'ignorance qui règne dans tous les Monastères des pays étrangers, sur les devoirs religieux, et même sur ceux de chrétiens, qu'on y connaît bien peu.

Nous trouvâmes une forêt de 90 lieues, où nous ne trouvâmes ni villes, ni villages; mais seulement quelques maisons où il y avait des chevaux de relais et quelques esclaves pour en avoir soin; c'étaient eux qui les attelaient à nos voitures, et comme ils le faisaient très mal ne le sachant pas, quand nous avions fait quelques pas, tout se défaisait, alors on leur donnait des coups de bâtons, et ils poussaient des cris affreux, tout cela nous était bien nouveau et encore plus pénible.

Après plusieurs jours de marche dans cette forêt, nous arrivâmes enfin sur les 8 heures du soir, au lieu de notre destination, vers le 7 ou 8 septembre, selon le calendrier du pays, car leur année retarde de 12 jours sur la nôtre, et nous avons déjà commencé les jeûnes de

l'Exaltation de la Sainte Croix, que nous laissâmes pendant 8 jours, le Père Abbé ayant voulu que nous nous conformassions en ce point à l'usage du pays.

Le couvent qui nous était donné, appartenait à des Religieux Trinitaires, qui n'étaient que 5 ou 6. On leur avait signifié de la part de l'Empereur d'ensemencer le jardin de légumes, et d'évacuer la maison laissant toutefois tous les meubles, les ornements et vases sacrés; cet ordre parut bien dur à ces pauvres Religieux, et ils ne purent se résoudre à l'exécuter avant notre arrivée, qu'ils espéraient devoir être plus tard. Cependant ils ensemencèrent et enlevèrent ce qu'ils avaient de meilleur, ne laissant que le moins qu'ils purent, et nous attendirent ainsi de pied ferme; mais lorsque nous arrivâmes, et que M. l'Archidiacre eut fait entrer nos voitures dans la cour, il alla faire un train épouvantable à ces pauvres Pères de ce qu'ils étaient demeurés; ce fut bien pis, quand il vit qu'ils n'avaient presque rien laissé, il criait si haut, que nous l'entendions dans les voitures où nous étions restées, bien désolées d'une pareille aventure.

Enfin il les mit à la porte, mais il voulut qu'ils nous fissent à souper avant de partir, ainsi il était près de 10 heures du soir quand ils s'en allèrent.

Lorsqu'ils furent dehors, M. l'Archidiacre mit Madame la Princesse en possession de toute la maison, et quoi qu'elle ne fût pas très grande, c'était un palais, auprès de tout ce que nous avions vu jusque là. Elle était bâtie toute en briques, avec tous les lieux et officines nécessaires à une maison religieuse. Il y avait aussi un très grand jardin, une prairie capable de nourrir 3 ou 4 vaches, une maison pour le jardinier, des granges et tout ce qui est nécessaire pour une basse-cour. Il y avait un fort beau puits, avec une grande roue pour tirer l'eau, à peu près comme celle d'un moulin; il fallait monter dedans d'échelon en échelon pour la faire tourner.

Nous nous accoutumâmes parfaitement à tout, Madame Louise était toujours la première aux travaux les plus pénibles, parce que, disait-elle, elle était la plus forte, mais elle n'était pas la plus adroite, surtout à laver la lessive, où il y avait des chemises, des coules, des bas et des chaussons de très grosse étoffe; souvent elle était bien grondée de ce qu'elle n'apprenait pas facilement à le faire, mais elle recevait la correction avec une humilité admirable, s'accusant toujours la première.

Il y avait, au bout du jardin, un petit enclos où nos Pères semèrent du blé, qui y vint très bien, mais à mesure

qu'il mûrissait, les oiseaux le mangeaient; et malgré que les enfants allassent tous les jours les effaroucher, ils ne nous laissèrent que la paille.

Les Pères Trinitaires avaient semé du chanvre dans le jardin, il était temps de le cueillir, aussi 2 ou 3 jours après notre arrivée, le Père Abbé nous dit de le faire, et nous nous mîmes aussitôt à l'arracher, mais une heure après il revint, et nous dit que nous nous étions trop pressées, et qu'il fallait le replanter brin à brin, cela ne nous arrangeait qu'à demi, cependant nous fîmes taire le raisonnement et nous nous mîmes en devoir d'obéir, mais nous avions beau faire, il nous était impossible de le replanter aussi près qu'auparavant; après nous avoir laissées plus d'une heure dans ce travail, il revint ensuite nous le faire cesser: mais, hélas! je crois que notre simplicité était encore bien éloignée de celle des premiers Pères du désert.

Pour nos Pères Trappistes, dont je n'ai encore rien dit, on les conduisit, à leur arrivée, dans un vieux couvent abandonné, qui s'en allait en ruines, situé sur une petite colline à quelque espace de nous, de sorte que nous pouvions nous voir mutuellement, eux dans leur jardin et nous dans le nôtre. Ils rétablirent leur maison du mieux qu'ils purent; pour nous, nous restâmes fort tranquilles et les pauvres Pères Trinitaires qui étaient errants dans la ville, depuis leur départ, ne nous inquiétèrent point, ils demandèrent seulement une collection, qu'ils avaient laissée, de forts beaux tableaux de Saints de leur Ordre, et on la leur donna. Cependant chaque nuit on entraînait dans la maison, et on emportait toujours quelque chose qui leur avait appartenu, mais nous n'avons jamais vu ni entendu les voleurs, ni pu deviner par où ils entraient, nous nous apercevions seulement parce que les choses nous manquaient d'un jour à l'autre.

Nous achetâmes trois vaches, afin d'avoir du lait lorsqu'il n'est pas jeûne, et aussi pour la nourriture des enfants et des Sœurs du Tiers-Ordre, qui sont préposées pour l'instruction et le soin des enfants, et ne sont obligées qu'au petit Office de la Providence; et les uns et les autres couchent sur une paille, peuvent faire quatre repas, et ne sont obligés qu'aux jeûnes de l'Eglise et à l'abstinence en tous temps.

C'étaient nos Pères qui faisaient toutes nos provisions; ils achetèrent d'abord une grande quantité de blé, lorsqu'ils disaient que c'était pour la Princesse ils avaient tout ce qu'ils voulaient, mais sans cela on

ne voulait rien donner. Nous avions aussi une domestique pour faire nos petites provisions; enfin nous nous trouvions heureuses, à cela près des voleurs qui nous donnaient quelque inquiétude.

Le premier hiver que nous y passâmes fut très rigoureux, les gens du pays disaient même, qu'il y avait 60 ans qu'ils n'en avaient vu un pareil. Nous souffrîmes grandement du froid, surtout n'ayant pas de fichus sur le col. Le Père Abbé n'ayant pas eu le temps de régler la forme de l'habillement des femmes, excepté le voile, notre habit était fait comme celui des Religieux et assez décolleté, mais ne pouvant pas comme eux porter de capuchons, à cause du voile et de la guimpe, on représenta au Père Abbé qu'il serait absolument nécessaire d'y suppléer par quelque chose qui pût couvrir le col dans les grands froids de ce pays; il ordonna que l'on ferait des espèces de petits fichus de même drap que les habits pour l'hiver suivant.

Les Règlements ordonnaient que l'on n'eût du feu, pour la Communauté, que dans un seul endroit et qu'on ne s'y chauffât qu'un quart d'heure, mais le froid était si grand, qu'il nous fut impossible de les suivre en ce point; le Père Abbé permit que toute la Communauté se tint et travaillât dans une grande salle, où il y avait un poêle entretenu jour et nuit, et qu'on s'y rendit après Matines pour apprendre ou lire, car on ne se recouche pas à la Trappe. Il ordonna même que nous couchions dans cette salle, à cause de l'extraordinaire rigueur du froid, mais cela nous réussit fort mal, car la chaleur du poêle nous occasionnait des sueurs, avec lesquelles nous allions à Matines, où nous restions deux ou trois heures, ce qui nous donna des rhumes affreux. Nous aimâmes mieux faire notre dortoir d'une grande chambre, dont les murs ainsi que tous ceux de la maison n'étaient que glace, et quoiqu'il y fit grand froid, nous n'eûmes pas d'aussi gros rhumes. Le Père Abbé fit présent à chacune de nous, de deux peaux de renards bien fourrées, car les animaux de ce pays ont des fourrures bien plus épaisses que ceux des nôtres; l'une de ces peaux enveloppait nos pieds et l'autre nos mains, afin de pouvoir dormir; mais le second hiver, les Pères clouèrent des planches et un morceau de drap sur des bois de lits que les Religieux Trinitaires avaient laissés, ce qui nous servit bien, et fut moins froid que de coucher à plat terre.

Après Pâques, après que les neiges et les glaces furent

passées, nous suivîmes le règlement d'été; nous allions travailler au jardin à 5 heures du matin jusqu'à 10 heures que nous revenions pour entendre la Sainte Messe et dire Tierce et Sexte s'il n'était pas jeûne; ensuite nous dînions à midi, on nous donnait 8 onces de pain (1) la soupe et une portion très copieuse. Le soir à 5 heures: la soupe, 4 onces de pain avec du laitage ou de la salade. Lorsqu'il était jeûne de règle, on dînait à 2 heures, alors on nous donnait une livre de pain entière et la soupe. En Carême, on dînait à quatre heures un quart; les trois premiers vendredis, on donnait une livre et demie de pain, et la soupe, et les trois derniers, deux livres de pain seulement. Le mercredi des Cendres, on disait le Psautier pieds nus, et le vendredi on demeurait aussi nu-pieds jusqu'après l'Office du matin.

Le Père Abbé avait résolu que Madame la Princesse ne ferait Profession qu'après avoir passé un an dans notre nouveau Monastère, mais lorsque le temps en approchait l'Empereur écrivit au Père, que sa volonté était qu' aussitôt que Madame de Condé aurait fait les Vœux, elle fût nommée Abbesse et tout à fait indépendante des Pères Trappistes.

Rien ne pouvait davantage ruiner cette belle union qui avait régné jusqu'alors entre les Religieux et les Religieuses de la Trappe, aussi Madame Louise à qui le Père en communiqua, ne voulut jamais y consentir; elle écrivit à sa Majesté qu'elle ne pouvait remplir ses vœux, et que s'il n'y avait pas moyen d'y revenir, elle aimait mieux se retirer; mais qu'elle la suppliait, ne se retirant qu'avec regret et par principe de conscience; de vouloir bien conserver ses bonnes grâces aux religieux et religieuses qu'elle avait amenés dans ses Etats. L'Empereur le lui promit, mais il ne tint pas longtemps parole. Elle se retira en Lithuanie, avec une religieuse qui n'était point encore engagée à la Trappe et qui était Maîtresse des Novices, Mlle du Rouget, qui était fort jeune, et une autre petite Française. Elle se mit en pension dans une Abbaye de Bénédictines, où elle demeura plus d'un an sans prendre aucun parti, parce qu'elle ne voulait se fixer dans aucune Maison mitigée. Elle apprit enfin qu'il y avait à Varsovie des Religieuses Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, qui gardaient la grande Règle, et après plusieurs informations, elle partit pour la Pologne.

(1) Une once valait alors 30 gr. 59.

Revenons aux Religieuses de la Trappe, bien affligées de l'absence d'une si bonne et vertueuse Princesse. Nous fûmes quelques mois assez tranquilles et le Père Abbé s'occupa à préparer celles qui devaient faire Profession et j'étais du nombre. J'étais fort assurée sur les promesses que l'Empereur avait faites de nous maintenir dans notre maison où j'espérais faire mes vœux de bon cœur, croyant que Dieu m'appelait dans cet Ordre, m'y trouvant très contente, et comptant que le Seigneur me donnerait la grâce d'y persévérer jusqu'à la mort.

Quelques jours avant de nous mettre en retraite, le Père Abbé nous fit une touchante exhortation sur l'amour de prédilection que Dieu nous témoignait, en nous appelant dans un si saint Ordre, préférablement à tant d'autres qui n'avaient pas le même bonheur... Il s'arrêta un instant, et se reprit ainsi: « Soit que Dieu y appelle les âmes pour toute leur vie, ou seulement pour quelque temps, c'est toujours une grande grâce; car j'ai ferme confiance, que les âmes qui auront été bien fidèles à remplir les devoirs de la Trappe, auront bien peu de chose à expier en purgatoire ». Ensuite il continua son exhortation.

Mais, hélas! que ces paroles qui devaient animer et encourager tout le monde me causèrent de troubles et d'inquiétudes! « Soit que Dieu y appelle pour toujours ou pour quelque temps ». Si Dieu, me disais-je, m'y appelle pour toujours, je ne crains rien, il me donnera la force d'y persévérer jusqu'à la mort; mais s'Il ne m'y appelle pas ainsi, Il n'est pas obligé de me donner la persévérance, et que deviendrai-je s'Il ne m'aide puissamment dans un genre de vie si pénible et crucifiant pour la nature? J'aurai du dégoût de mon état, des regrets inutiles et criminels de m'être engagée, je serai une mauvaise religieuse et peut-être le scandale de toute la Communauté.

Occupée nuit et jour de ces affligeantes pensées, je les communiquai à la Mère Prieure, qui me dit que c'était des tentations de l'ennemi, et qu'il le fallait mépriser; je fis tout ce que je pus pour les éloigner de mon esprit, mais en vain; elles y avaient fait une trop forte impression.

Cependant le Père Abbé nous vint commander de commencer la retraite de 8 ou 10 jours pour la Profession, je n'étais nullement pressée, mais je ne voulus rien lui dire, et je la commençai avec les autres, mais plus elle avançait, plus j'étais tourmentée et indécise.

Je ne sais si la Mère Prieure lui avait dit combien j'étais chancelante, mais il vint le soir du 4^e jour de la retraite, nous dire que nous ferions Profession le lendemain et qu'ensuite nous finirions notre retraite. Cela m'arrangeait fort peu, et je n'y étais point disposée, mais je ne voulus rien dire. Cependant après Matines chacune écrivit la formule de ses Vœux, on me fit signe d'en faire autant, mais au lieu d'écrire mes Vœux, j'écrivis ce billet au Père Abbé. « Mon Révérend Père, je ne « me sens pas assez affermie dans ma vocation pour « faire Profession aujourd'hui, c'est pourquoi je vous « prie de la retarder, afin que j'aie le temps de mieux « consulter la volonté de Dieu; les troubles de conscience que j'éprouve depuis quelques jours, m'obligent « à vous supplier de m'accorder cette grâce. »

Sitôt qu'il en eut pris lecture, il me fit demander au parloir, me questionna beaucoup, et enfin m'accorda ma demande, ajoutant: « Dans six semaines je dois amener plusieurs de vos Sœurs, qui sont aux frontières, pour leur faire faire profession ici, et je ne serai pas fâché que vous fussiez du nombre. » Mes compagnes prononcèrent leurs Vœux ce même jour au nombre de 8 ou 9.

Il s'en alla aussitôt après chercher ses enfants qui l'attendaient aux frontières; pour moi, je m'appliquai à connaître la volonté de Dieu sur moi, surtout par la prière; je le conjurais que, s'il ne voulait pas que je m'engageasse à la Trappe, Il me le fit connaître par quelques marques sensibles, et il ne tarda pas à m'exaucer.

Les six semaines étaient passées, et le Père Abbé n'arrivait point avec son monde, parce que la terre étant couverte de neige, ils ne pouvaient venir qu'en traîneaux; pour nous, nous restâmes fort tranquilles tout l'hiver, et dans une profonde nuit sur les menées des Pères Trinitaires, qui depuis le départ de Mme Louise de Condé, employèrent le pouvoir de l'Evêque et de tous leurs amis auprès de sa Majesté pour rentrer dans leur maison; ce désir était juste et très naturel, cependant ils obtinrent difficilement leur demande à cause de la parole que l'Empereur nous avait donnée; cependant ils firent jouer tant de ressorts et poursuivirent leurs droits de si près, que le mardi de Pâques, on nous déclara de la part de Sa Majesté que nous eussions à évacuer la maison sous huit jours et le Royaume sous quinze, tant hommes que femmes.

Le Père Abbé qui n'était guère éloigné des frontières reçut aussi ces tristes nouvelles et sortit aussitôt de

l'Empire avec ceux qui l'accompagnaient; mais il nous était bien difficile d'en être dehors en moins de 15 jours. Il fallut d'abord vendre ou donner notre blé et nos provisions, ne pouvant les emporter, et ne sachant d'ailleurs où nous nous fixerions; on nous avait dit seulement que le Père Abbé voulait faire passer tout son monde en Amérique. Alors je déclarai à la Mère Prieure que je voyais bien que le Seigneur ne m'appelait point à la Trappe, que d'ailleurs j'avais toujours les mêmes répugnances à m'engager; que je prenais enfin le parti de me retirer, la suppliant seulement de me permettre de demeurer dans sa compagnie jusqu'aux frontières, où de là je tâcherais d'entrer dans un Couvent de Bénédictines en Pologne, mais que du reste je me comporterais toujours dans la Communauté, comme si je ne devais jamais la quitter.

Nous avions tout disposé pour partir au jour et à l'heure qui nous avaient été signifiés, mais la nuit qui précédait, on entra dans notre réfectoire, et on emporta toutes les tasses et les cuillères de bois que les Pères Trappistes nous avaient faites, et à huit heures du matin les Religieux vinrent nous mettre à la porte, c'est-à-dire dans la cour, où nous restâmes tout le temps qu'on chargeait 10 ou 12 voitures, et ainsi ils nous rendirent la pareille de ce que nous leur avions fait en arrivant.

Nous n'avions plus que 8 à 9 jours pour faire 120 lieues, et assurément nous n'avions pas de temps à perdre. Sitôt que Mme Louise eut appris cet étrange accident, elle en fut sensiblement affligée, et comme elle savait la route que nous devions tenir, elle vint au devant de nous, et s'arrêta un jour trop tôt dans un lieu où nous devions nécessairement passer, et où après avoir passé la nuit dans sa voiture sous une remise, et ne nous voyant point arriver, elle crut que nous étions déjà passés et s'en retourna bien désolée, et nous aussi, lorsqu'arrivant sur le soir, nous apprîmes sa venue et son départ; aussitôt on envoya deux Pères après elle, pour lui donner de nos nouvelles et la tranquilliser.

Nous continuâmes notre route, et nous nous arrêtâmes dans les mêmes couvents où nous avions passé en allant, mais d'une manière bien différente. Ces bonnes Religieuses nous plaignaient beaucoup, et nous assistaient du mieux qu'elles pouvaient. Comme elles crurent que je n'avais pas fait de vœux, ayant le voile blanc que j'avais demandé expressément au Père Abbé avant de savoir

que nous serions chassées, parce qu'ayant déjà le dessein de sortir de l'Empire, je ne voulais pas qu'on puisse croire qu'une Trappiste avait abandonné son état; me croyant donc novice, elles me sollicitèrent beaucoup de me fixer chez elles, mais cette pensée était bien loin de mon esprit.

Enfin nous arrivâmes aux frontières de la Russie où se trouve une rivière fort large, (1) qui sépare cet Empire des autres royaumes d'Europe, il y avait un grand et beau pont, et une petite île assez élevée et entourée d'arbrisseaux.

Nous arrivâmes sur ce pont la veille de l'Ascension sur le soir, et comme ceux de l'autre côté du pont ne voulaient point nous livrer passage, les conducteurs s'arrêtèrent sur le pont et se mirent à décharger les voitures, nous faisant signe d'en descendre, mais nous ne comprenions rien à ce langage; tant nous étions persuadées que rien ne s'opposait à notre départ. Enfin on nous le fit entendre, et on nous mit à terre sur le pont, dans la plus étrange de toutes les situations. Dans cette extrême détresse, nous nous abandonnâmes à la Divine Providence, qui voyait notre affliction et qui pouvait seule nous en tirer. Il s'assembla beaucoup de monde autour de nous, qui avait l'air de nous plaindre, — car nous ne comprenions pas ce qu'ils disaient, — mais personne n'osait nous offrir un asile pour la nuit. Il se trouva dans la foule un Français qui, nous plaignant beaucoup, nous dit, les larmes aux yeux: « Mesdames, qu'allez-vous devenir, il se fait tard, où allez-vous coucher? »

Enfin on avertit un général français, qui était au service de l'Empereur de Russie, et qui avait son régiment campé près de là, de l'extrême embarras où nous nous trouvions; il accourut promptement à notre secours, prit beaucoup de part à notre peine, et essaya, mais inutilement, de fléchir les préposés à la garde du pont, qui lui répondirent qu'ils en avaient défense expresse. Lui, de son côté, avait la même défense sous peine de la vie de nous laisser rentrer dans la ville; mais il imagina un expédient unique et le seul qui nous restait. Il fit venir un grand bateau, nous fit mettre dedans, et lorsque nous eûmes abordé à l'île dont j'ai parlé plus haut, il mit les Pères dedans sous des tentes qu'il avait fait apporter exprès, et nous restâmes dans le bateau qu'il avait fait apporter, le fit attacher au bord de l'île, fit

(1) Le Bug.

mettre une grande échelle pour descendre jusqu'au bateau afin de nous apporter toutes les choses dont nous avions besoin, que nous payâmes tout ce qu'on voulut; mais nous passâmes pour gagner le bord de la rivière, entre deux haies de soldats que le même général avait fait venir, plutôt pour la forme et pour notre sûreté, que par défiance, car il savait bien qu'aucun de nous n'avait envie de s'échapper.

Nous restâmes ainsi 12 jours dans notre Monastère flottant, et chaque jour une foule de curieux se portaient sur le pont, attirés par la nouveauté du spectacle. Cependant notre peine était d'être privés de la Sainte Messe, mais les Pères résolurent de la chanter le jour de la Pentecôte, après avoir tendu les voiles du bateau. Le mardi de l'Octave nous livra passage de l'autre côté du pont, pour nous rendre en Pologne, nous fûmes obligés de séjourner deux jours dans la ville parce que deux de nos Pères y moururent, et nous logeâmes chez les Dominicains; mais lorsque nous sortîmes de cet Etat ou principauté, nous fûmes conduits jusque hors les frontières, par une compagnie de soldats qu'on avait commandée à cet effet.

Peu de jours après, nous entrâmes dans la Pologne, nous nous mîmes sur la Vistule, nous passâmes par Varovie, sans nous y arrêter, et ayant continué notre route jusqu'à Thorn, nous descendîmes dans cette ville chez les Religieuses Bénédictines pour y entendre la Sainte Messe. Elles nous reçurent avec beaucoup de charité, et n'étaient point étonnées de voir des Trappistes, puisque 15 jours auparavant elles en avaient reçu une quarantaine qui avaient subi le même sort que nous, et pis que nous, ayant été obligés de demeurer 15 jours sur le pont, en attendant qu'on les laissât passer. Il en était même resté trois qui étaient fort malades et qui n'avaient pu partir avec les autres.

Elles étaient fort pauvres depuis que la ville de Thorn appartenait au roi de Prusse, et qu'il s'était emparé de tous les biens des monastères; il leur faisait une pension, mais si modique qu'elle n'était pas suffisante pour les nourrir et entretenir, de sorte qu'une grande partie, dont les parents étaient nobles et riches, en recevaient des pensions pour subsister, et les autres du travail: ainsi les unes avaient tout et les autres rien, et la Communauté était entièrement abolie.

Lorsque le Père Abbé passa avec les quarante religieuses dont j'ai parlé, ces bonnes âmes voulurent les réga-

ler de café, chacune se priva du sien, et elles se cotisèrent toutes ensemble pour leur préparer un bon déjeuner au sortir de la messe; mais le Père Abbé ne le voulut pas, il partit avec sa troupe sans avoir rien pris, leur laissant trois malades qu'il leur recommanda, et laissa ces pauvres religieuses bien désolées du refus, et fort embarrassées de leur café. Quand nous arrivâmes chez elles, elles nous reçurent avec la même charité qu'elles avaient fait pour nos Sœurs, à l'exception du café; mais nous ne pûmes refuser à leurs vives instances de rester au dîner.

D'abord que nous entrâmes dans leur église, elles nous délivrèrent de la foule qui nous suivait depuis le bateau, en nous faisant entrer dans la chapelle grillée et peu apparente où elles allaient recevoir la Sainte Communion; là on nous dit la Sainte Messe, à laquelle j'eus plus d'une distraction, et qui me parut bien longue, car, ayant jeté les yeux sur les trois autels qui y étaient, et sur les tableaux qui les décoraient, ils piquèrent fort ma curiosité. Le premier tableau était de la Sainte Vierge, le deuxième de saint Benoît, le troisième de sainte Scolastique, le quatrième de saint Benoît dans sa grotte, le cinquième représentait saint Maur retirant saint Placide des eaux et le sixième l'entretien de saint Benoît et de sainte Scolastique.

Au sortir de la messe, je pris à part la Mère Prieure, et lui demandai si je n'étais point dans une maison de Bénédictines, — car je l'ignorais, — lui ajoutant aussitôt que si elle voulait me recevoir, j'y resterais volontiers. Elle me répondit qu'il nous serait assez difficile de leur en faire la proposition, ne sachant point leur langue, mais nous convinmes ensuite qu'elle en parlerait au Père Visiteur qui nous accompagnait, qu'il le dirait en latin au confesseur de la maison, et celui-ci à Mme l'Abbesse.

Cependant, avant d'en venir là, je voulus consulter moi-même le Père Visiteur, pour m'assurer si je serais en sûreté de conscience dans une maison mitigée, et il me répondit que j'y serais plus en sûreté que dans le monde, en suivant les bons usages; alors, je ne pensais plus qu'à m'y fixer.

Pendant ce temps, l'heure du dîner arriva et ces bonnes religieuses me dirent depuis qu'elles m'avaient remarquée par ma grande activité à aller et venir afin que rien ne manquât à table, et que, dès lors, ayant le voile blanc, elles avaient fort désiré que je restasse chez elles. En effet, lorsque nous eûmes diné, elles me menèrent par toute

la maison, me firent voir leurs beaux livres de chant, et m'engageaient par signes à ne pas les quitter.

M. le Confesseur ayant fait ma demande à Mme l'Abbesse, elle me l'accorda avec une grande satisfaction et me reçut avec beaucoup d'affabilité, surtout quand elle sut que j'étais Bénédictine; mais tandis que nous nous félicitions les unes les autres, il survint un contre-temps bien fâcheux. Le commandant de la ville, qui était luthérien, et qui se trouvait là, ayant vu que je voulais rester, dit aussitôt à Mme l'Abbesse qu'elle ne pouvait me garder, à moins que je n'eusse la permission du roi de Prusse (1); que si j'eusse été malade, j'eusse pu demeurer jusqu'à mon entier rétablissement, mais que me portant bien, il fallait absolument que j'allasse chercher une permission à Dantzick.

Il fallut donc me rembarquer avec les Trappistes, et faire les soixante lieues sur la Vistule, où ayant le vent contraire, nous fûmes près de quinze jours avant d'arriver à cette ville où nous nous arrêtâmes pour coucher; il y avait dans cette ville des Pères Lazaristes, et un hospice servi par les Filles de la Charité qui nous reçurent fort bien, et nous couchâmes dans leur hospice. Le lendemain matin, les bons Pères Lazaristes nous envoyèrent des provisions capables de nous nourrir pendant trois mois. Leur Supérieur avait l'air d'un autre Vincent de Paul.

Nous fîmes encore trois ou quatre lieues sur l'eau, et on nous avertit d'en faire provision car elle allait devenir salée jusqu'à Dantzick où nous nous rendions. En approchant de cette ville, nous trouvâmes beaucoup de vaisseaux qui se promenaient sur l'eau, et que l'on essayait, y ayant près de là un chantier de construction. Le raideur dont ils allaient pensa briser et renverser notre pauvre bateau; nous criâmes miséricorde, mais nous n'eûmes que la peur.

Arrivés à Dantzick, on nous conduisit chez les Brigittines de cette ville, où déjà un grand nombre de religieuses Trappistes nous avaient précédées et nous attendaient. Je priai la Mère Prieure d'engager le Père Abbé à me faire parler à quelque personne de la ville qui sut la langue française, afin de tâcher d'obtenir la permission que j'étais venue chercher, mais soit qu'il l'oubliait, ou qu'il ne le voulût, je fus trois semaines sans voir personne. Nous étions dans un corps de logis sé-

paré des religieuses Brigittines; d'ailleurs, elles n'entendaient pas le français, et ne pouvaient nullement m'aider. Je commençai à m'ennuyer beaucoup de ne voir point jour à retourner où j'avais le cœur et l'esprit, c'est-à-dire chez les religieuses Bénédictines de Thorn, de sorte que, prenant subitement mon parti, j'annonçais à la Mère Prieure ma résolution de sortir de la Trappe dès le jour même pour faire moi-même les démarches nécessaires pour obtenir ma permission, puisque personne ne s'en occupait. On ne pouvait me rendre les hardes et effets que j'avais apportés, à cause de l'embarras des voyages, ainsi je sortis de la Trappe avec l'habit qui me couvrait, un petit paquet qu'on pouvait mettre dans un sac à ouvrage et pas un sou. Je pensais que les Brigittines me retiendraient lorsqu'elles vinrent m'ouvrir la porte, mais elles me laissèrent aller sans aucune difficulté. Lorsque je fus dans la rue, je la suivis sans savoir où j'allais, espérant trouver quelqu'un qui entendit le français, mais inutilement.

Après m'être bien fatiguée à marcher et commençant à être fort inquiète, j'entrai chez un marchand qui, ne pouvant me comprendre, ouvrit son tiroir de comptoir et me donna un rouleau de petites pièces, qui pouvaient faire environ 5 livres de notre monnaie. Ce n'était pas là ce que je lui demandais, et malgré que je sentisse de grands besoins, je ne pensais pas à demander de quoi manger, mais la Divine Providence y pensa pour moi. Revenue de ma surprise, je me remis en marche, bénissant Dieu de ce petit secours, et espérant que sa bonté ne m'abandonnerait pas, Lui qui prend soin des petits passereaux.

J'arrivai dans une place où il y avait plusieurs marchands de pain, j'en achetai un petit, et lui donnant une de mes petites pièces, il me rendit le reste, ce qui me fit juger que chacune valait à peu près trois sols. Je mangeai dans la rue, n'ayant point d'autre lieu et je me résolus de retourner à Thorn à pied en demandant l'aumône, mais il m'était bien difficile, ne sachant pas les chemins et ne me souvenant pas bien de cette ville. Je demandais Tours au lieu de Thorn, on ne savait ce que je voulais dire, et on ne pouvait me l'enseigner. On me conduisit chez les Dominicains, mais les Pères Trappistes y étant, je ne voulus pas leur parler; alors les Dominicains me firent conduire chez les Brigittines, d'où je sortais. Dès que je vis l'église, je renvoyai mon guide, et comme les Mères Trappistes étaient à la messe, je me

(1) Frédéric-Guillaume III (1797-1840).

cachai derrière un pilier pour l'entendre, ne voulant pas leur parler, malgré l'extrémité où j'étais réduite. Après la Sainte Messe, je sortis et, prenant une autre rue, je commençai à demander la route de Thorn ou quelqu'un qui parlât français, et je ne trouvais ni l'un ni l'autre. Je fus au moins quatre heures dans ce tourment, me promenant ainsi de rue en rue, et m'arrêtant à chaque porte, essayant de me faire entendre, mais inutilement.

Enfin, j'arrivai, sans le savoir, à la porte de la maison de l'un des directeurs de l'hôpital de cette ville. Il était alors dans une chambre haute où il aperçut de sa fenêtre que je demandais quelque chose à sa domestique et qu'elle ne me comprenait pas; il descend aussitôt, et s'informa d'elle ce que je voulais, et qui j'étais; elle lui répondit qu'elle me croyait Française et qu'elle ne m'avait pu comprendre. Aussitôt il court après moi, me prend par la main et me ramène chez lui. M'ayant fait asseoir, il me fit donner un petit pain dans lequel on mit du beurre frais, et un verre de bon vin. Ensuite, il me demande qui j'étais et si je savais quelqu'une des langues qu'il me nomma. Je lui fis signe que non, car il n'entendait pas le français, mais lui ayant nommé les Trappistes, il comprit que j'étais de ces religieuses nouvellement arrivées dans la ville et me fit comprendre à son tour qu'il connaissait un ministre protestant, — pour lui il était bon catholique, — qui était fort obligeant et qui savait la langue française, qu'il allait m'y conduire, et qu'il ne doutait pas qu'il ne se fit un très grand plaisir de me rendre service.

Nous y fûmes tous deux à l'instant et après avoir raconté succinctement qu'étant religieuse française, les malheurs de la Révolution m'avaient obligée de m'expatrier et à me rendre à la Trappe, pour pouvoir remplir les devoirs de mon état. Que j'étais venue à Dantzick avec les Trappistes, non dans le dessein de m'engager dans leur Ordre, mais pour solliciter une permission du roi de Prusse pour me fixer dans l'abbaye de Bénédictines de la ville de Thorn, où il ne tenait qu'à cela que je fusse reçue, et qu'enfin depuis trois semaines je cherchais inutilement quelqu'un qui entendit ma langue.

Le ministre protestant ou luthérien écoutait attentivement mon discours, et l'expliquait au directeur son ami qui était un bon vieillard. Il nous invita tous deux à dîner chez lui; on ne parla que de mes aventures. Ensuite, le ministre me dit de n'avoir aucune inquiétude, qu'il

se chargeait de me faire avoir ma permission promptement, que le gouverneur de la ville était son ami; qu'il lui parlerait en ma faveur et qu'il ne doutait point que je n'obtinse ma demande par ce moyen. Ensuite, il dit au directeur: « Il faut trouver un asile à madame jusqu'à ce que ses affaires soient terminées. » — « Je m'en chargerai » répondit le vieillard; madame viendra prendre ses repas chez moi, et comme je suis seul et qu'ainsi je ne puis la loger chez moi, j'ai de mes amis qui ont une chambre libre et je suis persuadé qu'ils ne la lui refuseront pas. »

En effet, on me mena dans une maison où je trouvais le mari et la femme qui me reçurent parfaitement bien, et j'y couchai deux ou trois jours, ne voulant pas me laisser sortir que je n'eusse pris le café. Il n'y avait qu'une chose qui me faisait peine, c'est qu'ils n'entendaient pas le français et le pauvre luthérien était mon seul recours.

Le mari me promena dans la ville, et m'en montra toutes les raretés; enfin, je fus comblée d'honnêtetés et de bons traitements dans cette maison, et j'y serais restée pendant tout le temps qu'il me fallut attendre ma permission, qui fut environ de deux mois, à cause que le roi de Prusse était à Berlin, si Madame l'Abbesse, ayant appris que j'avais été chez le ministre, où on lui avait même dit que je demeurais, ne m'avait fait offrir un asile chez elle.

Elle fit parler aux Trappistes afin qu'on me tirât promptement de là, craignant le reproche qu'on aurait pu lui faire de m'avoir abandonnée lorsque je quittai les Trappistes, et m'envoya aussitôt leur Père Prieur et son sacristain. Ils allèrent d'abord chez le luthérien, comme on les en avait assurés. Je leur répondis que j'étais chez de bons catholiques, qu'ils pouvaient voir que, de toutes parts, il n'y avait que des objets de sainteté et de dévotion, mais qu'il était vrai que j'avais été chez un luthérien, et même que j'y avais diné, parce qu'étant le seul qui entendit ma langue et qui put et voulut se charger de mes affaires, j'avais été obligée d'avoir recours à lui, et c'était là toute ma communication avec un ministre protestant. Ils ajoutèrent que Mme l'Abbesse des Brigittines en avait été fort peignée et qu'elle me faisait offrir un asile chez elle jusqu'à ce que j'eusse terminé mes affaires. A quoi je répartis que j'avais été fort surprise qu'elle m'eût ainsi laissée dans une conjoncture si difficile, où ne connaissant personne dans la ville, je ne pouvais coucher dans la rue, si la Divine Providence n'était venue à mon

secours, mais qu'enfin puisqu'elle m'offrait un asile, je les suivrais volontiers, n'ayant pas de plus cher désir que d'être dans un cloître.

Je fis dire à mon luthérien que Mme l'Abbesse des Brigittines m'offrant un asile chez elles, j'y volais avec joie, parce qu'une religieuse n'est heureuse que dans son cloître, que je ne pouvais avoir l'honneur de le voir tant il me tardait d'y être arrivée, mais que je le priais de poursuivre mes affaires. Il faut, avec des protestants et autres, prendre bien des précautions en parlant ou en agissant pour ne pas faire mépriser la religion catholique, car ils épient les moindres choses pour en prendre avantage sur nous.

Je suivis ensuite le Père Prieur et je fus fort bien reçue des religieuses Brigittines qui eurent grand soin de moi, mais elles ne m'introduisirent pas dans l'intérieur de leur maison, et même les Mères Trappistes n'entraient point, car elles les mirent dans des bâtiments séparés qui servaient d'infirmerie. Pour les religieuses Brigittines, on ne les voyait pas plus que si il n'y en avait pas eu, excepté la portière.

Elles avaient donné une grande tribune qui donnait dans l'église aux Mères Trappistes, et c'est là qu'elles entendaient la messe et disaient l'office. Pour moi, ne voulant pas voir les Trappistes, on me mit dans un petit parloir intérieur, dont la grille, haute de quatre pieds, donnait dans l'église, et garnie de volets que j'avais la liberté d'ouvrir quand je voudrais; de sorte que je pouvais entendre tous les offices et toutes les messes et voir les enterrements et tout ce qui se faisait dans l'église qui, étant aussi paroisse, était fort fréquentée et, de plus, le couvent était double: les Brigittins d'un côté et les Brigittines de l'autre disaient Matines tour à tour, les religieux commençaient à trois heures du matin, pendant que les religieuses faisaient oraison, et ensuite elles disaient leurs Matines; et ainsi de tous leurs offices.

L'église est belle et fort grande. Leur chœur est au premier, et il y a un grand escalier dans l'Eglise par où on monte pour leur porter la Sainte Communion, avec une balustrade en haut de l'escalier pour cet effet.

Elles couchent sur la paille ainsi que nous, sont habillées de gros drap noir, sans scapulaire, et comme coiffure un capot, comme celui que nous avons la nuit, mais ferme, et sur lequel il y a une couronne de ruban blanc de fil ou de laine, avec cinq rosettes rouges en l'honneur

des cinq plaies de Notre Seigneur, étant instituées pour honorer particulièrement la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Leur chant n'est point beau, et elles le défigurent encore en chantant de la gorge et du nez d'une manière insupportable.

Le lendemain de mon arrivée chez ces bonnes religieuses, la femme de mon luthérien m'envoya par sa domestique un jupon de molleton tout neuf qu'elle m'avait fait faire et de quoi me tricoter une paire de bas, avec des aiguilles. Mme l'Abbesse me donna aussi une camisole de grosses futaine bien chaude. Tout cela me fit grand plaisir, parce que, me trouvant avec une petite robe de toile et un jupon fort mince, après avoir porté l'habit de la Trappe, j'éprouvais beaucoup de froid; car, quoique nous fussions dans les chaleurs de l'été, il ne faisait pas chaud à Dantzick, soit à cause du voisinage de la mer, soit que l'été fut très modéré.

Cette dame envoya encore avec sa fille une cordonnière pour me prendre la mesure d'une paire de souliers, car j'avais encore ceux de la Trappe, et me fit dire que son mari viendrait me voir le lendemain. Il vint effectivement et s'informa d'abord si ces dames m'avaient fait bon accueil et si j'étais bien. Je lui répondis que j'étais fort bien, qu'elles m'avaient reçue on ne peut mieux, et qu'elles avaient mille bontés pour moi. Je m'étendis le plus qu'il me fut possible sur leurs louanges, qui leur étaient bien dues, mais quand je n'y aurais pas été heureuse, je ne le lui aurais pas dit. Il en fut si ravi qu'il me dit: « Puisqu'elles agissent bien, je leur donnerai du café. » Et, en effet, il leur en apporta.

Cependant, il aurait bien désiré me mener de temps en temps dîner chez ses amis, qui étaient du grand monde, parce que, disait-il, il y en a qui savent parler français et qui seraient flattés de converser avec vous. Dès que j'eus vent de cela, je fis prier Mme l'Abbesse que je sortisse, et de lui faire dire, lorsqu'il le demanderait, qu'étant dans sa maison et sous son autorité, elle ne pouvait me laisser sortir que pour des choses inévitables et pour peu de temps.

Il prit cela fort bien, et ne me demanda plus; cependant, je fus obligée d'aller une fois ou deux chez lui, et un jour il me proposa de venir voir la mer, mais je le remerciai, lui disant que si je n'étais pas religieuse j'accepterais volontiers son offre, mais que je ne devais pas

me donner cette satisfaction, quoique j'eusse le malheur d'être dans le monde, puisque je ne me la serais pas donnée dans le cloître. Et il prit mon refus en bonne part, sans jamais s'en fâcher.

Les Trappistes s'embarquèrent peu après sur mer pour aller à Hambourg, mais il en resta plusieurs qui étaient fort malades, et la Mère Sous-Prieure, qui savait l'allemand, était restée pour les soigner, mais elle était elle-même fort souffrante de la poitrine. J'allai la voir et m'offrit de passer les nuits avec elle près de ses malades; je lui proposai de veiller jusqu'à Matines et qu'elle achèverait le reste de la nuit et que, du reste, elle ne craignait rien, puisque je connaissais le silence de la Trappe, qui ne permet de parler aux malades que dans une grande nécessité. Elle accepta mon offre avec plaisir, et nous passâmes ainsi plus de quinze nuits, mais je prenais mes repas dans ma chambre où les Brigittines me faisaient appeler.

Il y a apparence que les Trappistes avaient pensé que je reviendrais, car ils laissèrent la couverture dont je me servais chez eux, mais on ne me l'avait pas encore rendue et un jour que je me plaignais à la Mère Sous-Prieure que je ne pouvais dormir, à cause que je n'étais couverte qu'avec des lits de plumes, elle me la rendit.

Lorsque je revins chez les Brigittines avec le Père Prieur dont j'ai parlé plus haut, je lui dis que j'étais sortie de la Trappe sans un sol; sur quoi, m'ayant demandé si j'y avais apporté quelque chose, et ayant su que j'avais apporté 80 francs, il m'assura qu'on me les rendrait parce que le Père le faisait à tous ceux et celles qui en sortaient. En effet, on me les remit de suite en entrant chez les Brigittines; ce qui me fit un double plaisir, car ayant été obligée de dire à mon luthérien, qui s'en était informé, que les Trappistes ne m'avaient rien donné, dont il était fort mécontent, je m'empressais de lui dire qu'ils m'avaient rendu les 80 francs que j'avais apportés et qu'ils avaient même ajouté un rouble, qui fait près de 6 francs de notre monnaie, et il en fut fort satisfait.

Les religieuses malades étant rétablies partirent par terre pour aller rejoindre leurs Sœurs à Hambourg. Alors on me donna tout leur logement, où j'avais de quoi me promener, et la grande tribune à moi toute seule, pour y faire toutes mes dévotions. Je m'ennuyai beaucoup pendant plusieurs jours, n'ayant pas d'ouvrage, mais la tou-

rière m'ayant prise avec elle, je n'en manquai plus jusqu'à mon départ.

J'eus l'honneur de dîner plusieurs fois avec Mme l'Abbesse des Brigittines, mais nous gardâmes un profond silence, car nous ne nous entendions que par signes. Ces bonnes religieuses auraient bien désiré que je me fisse Brigittine, mais elles en sentaient la difficulté, et moi encore davantage. Il aurait fallu changer d'Ordre. A la vérité le leur était austère, institué, comme je l'ai dit, pour honorer la Passion de Notre Seigneur et en tout cela il me plaisait; mais leur bréviaire ne me convenait pas, il était trop court, n'ayant que trois psaumes et trois leçons; ce n'était pas non plus celui de la Sainte Vierge.

Le monastère des Bénédictines de Thorn avait trop d'appâts pour moi pour l'oublier. C'était mon Ordre, et j'espérais être plus libre de retourner en France si j'apprenais par la suite que les troubles avaient cessé.

Cependant, les religieuses Brigittines ne m'introduisirent point dans l'intérieur de leur maison, et je ne vis jamais que la cuisine. Il y avait une porte entre l'appartement de Mme l'Abbesse et la cuisine qui conduisait à un escalier par où elles entraient chez elles; cette porte était toujours fermée et ne s'ouvrait que très rarement; on ne voyait nulle part aucune autre issue. C'étaient des domestiques qui faisaient la cuisine; et le réfectoire étant au-dessous, on montait les portions par une trappe dans un pitancier, au moyen d'une poulie. On me fit voir un jour toute la communauté qui était de 18 à 20 religieuses, qui vinrent toutes ensemble. Le Père Prieur des Brigittines vint aussi une fois me voir, et me dit quelques mots latins auxquels je répondis ce que je pus, à ce que je comprenais, qui n'était pas grand chose.

Dans la suite, on fit coucher la Mère Tourière dans le lieu où j'étais; on apporta sa couchette, sa paillasse, des oreillers et une couverture; lorsque je vis cela, je ne voulus aussi avoir qu'une paillasse, leur faisant comprendre que c'était aussi ma Règle; elles me le permirent. Souvent pendant mon dîner, lorsque je ne dinais pas avec Mme l'Abbesse, plusieurs religieuses venaient me faire la récréation, toujours par signes et elles me témoignaient toutes beaucoup d'affection.

Lorsque j'eus fini l'ouvrage en couture que m'avait donné la tourière, je fis signe qu'on m'en donnât d'autres. Ces bonnes Mères m'apportèrent des reprises à faire, et Mme l'Abbesse me donna six chemises à faire, ce qui leur

fit grand plaisir; et moi de mon côté je leur témoignais que j'en avais beaucoup de pouvoir les obliger par si peu de chose.

Enfin mon luthérien vint avec la plus grande satisfaction m'apporter ma permission et, de plus, un passe-port qu'il avait obtenu du gouverneur qui m'accordait la poste franche jusqu'à Thorn, avec recommandation de m'assister en tout le voyage de tout ce que je pourrais avoir besoin. Il me remit en même temps la somme de 30 francs provenant d'une quête qu'il avait faite pour moi, car il n'était pas bien riche et avait de la famille. Il avertit aussi le bon Directeur qui vint me féliciter de la bonne réussite de mes affaires, dont il était, après Dieu, le premier auteur, et me donna aussi un peu d'argent.

Avant que je reçusse toutes ces choses, une dame, c'était l'épouse d'un général, me vint trouver avec deux grandes demoiselles de 15 à 16 ans, toutes trois protestantes, et me proposa d'aller m'établir chez elle pour apprendre à ses filles la langue française, dont elles avaient déjà une bonne idée, le père et la mère la sachant assez bien parler. Elle me pressa beaucoup de consentir à sa proposition, m'assurant qu'elle tâcherait de me rendre heureuse, qu'elle ne me gênerait point sur les devoirs de ma religion et me fit enfin toutes les offres les plus obligeantes. Je la remerciai beaucoup et lui dis qu'étant Religieuse, ma seule place et mon seul bonheur était de vivre et de mourir dans un cloître. Elle insista encore, et me dit que, puisque par les malheurs des temps, je n'avais plus de maison, et que j'étais obligée de chercher un asile chez l'étranger, il était bien permis de prendre le bien où on le trouvait; que pour elle, elle serait fort malheureuse, s'il lui fallait être toujours ainsi renfermée. Je ne trouve pas étonnant, lui répartis-je, qu'étant née pour vivre dans le monde, vous ne soyez pas heureuse dans un cloître, mais une Religieuse qui est vraiment appelée de Dieu à cet état, et qui l'a embrassé volontairement est au moins aussi malheureuse dans le monde que vous le seriez dans la religion, malgré tous les avantages qu'on lui peut proposer, parce qu'elle est hors de son centre, et comme le poisson hors de l'eau.

Enfin, voyant qu'elle ne gagnait rien, elle s'en retourna, mais le général vint faire de nouvelles tentatives qui furent inutiles.

Ayant reçu ma permission, ainsi que j'ai dit plus haut, on arrêta la voiture, et le jour du départ étant arrivé, les

Religieuses Brigittines me donnèrent des provisions pour tout le voyage, en pain et en limandes salées et frites. Comme nous étions dans des jours maigres et que le luthérien pensa bien que je voudrais les observer, il ne put me donner un poulet rôti, comme il l'avait résolu, et il me donna en place un morceau d'excellent fromage de trois à quatre livres; je ne pouvais pas mourir de faim. Son épouse m'envoya un très joli coffre pour en faire présent à Madame l'Abbesse, afin qu'elle me reçût favorablement. Le moment du départ étant arrivé, mes deux bienfaiteurs me vinrent prendre pour me conduire à la diligence; ils remercièrent beaucoup les Religieuses de tous les bons offices qu'elles m'avaient rendus, je le fis aussi par signes autant que je pus. Ensuite elles envoyèrent du monde, tant pour m'accompagner que pour porter les paquets et les provisions à la voiture.

C'est ainsi que je sortis de la ville de Dantzick, d'une manière bien différente de celle dont j'y étais entrée par la seule grâce et miséricorde de Dieu et les soins admirables de sa Providence.

Je n'étais accompagnée dans la voiture que de luthériens et luthériennes et tous parlaient allemand; ainsi je gardai le plus profond silence pendant toute la route. Nous arrivâmes le troisième jour, qui était le premier dimanche d'octobre, dans une ville à quatre milles de Thorn, qui font environ huit lieues, et on descendit pour déjeuner. Entendant sonner les cloches, je pensai bien qu'il y avait une Eglise assez proche, mais je ne la voyais pas, alors je pris un petit papier où la Mère Prieure des Trappistes avait mis quelques mots allemands, comme je l'en avais prié, pour demander les choses dont j'avais besoin, et je demandai à un de ces Messieurs luthériens: « Katholische Kirsch », car c'est ainsi qu'on appelle nos Eglises en allemand; il eut la complaisance de m'en indiquer le chemin. Je me défiais un peu de lui, mais il ne me trompa pas car, à peine eus-je fait quelques pas que, traversant une grande place, je vis des Filles de la Charité, je les suivis, pensant bien qu'elles allaient à la Messe.

Le premier objet qui frappa mes yeux en entrant dans cette Eglise, fut un tableau de Notre-Dame de la Compassion; ayant entendu une Messe qui se dit aussitôt à cet autel, je m'informai à qui était cette Eglise, et j'appris qu'elle appartenait aux Dames Bénédictines de cette ville, qui se nommait Kulm, mais je n'osai m'arrêter pour

les voir, dans la crainte que la voiture ne partit sans moi. Je remerciai la Divine Providence de m'avoir procuré le bonheur d'entendre la Sainte Messe et je m'en retournai, bien contente, rejoindre ma compagne.

Nous partîmes aussitôt, et nous arrivâmes sur la fin du jour dans la ville de Thorn; on me conduisit aussitôt à l'Abbaye, où je fus très bien reçue de toutes les Religieuses. Ensuite j'allai voir mes très anciennes compagnes Trappistes, et je leur contai toutes mes aventures depuis que je les avais quittées, ce qui les amusa beaucoup.

Une de ces trois Trappistes, qui était noble et fort délicate, avait été Religieuse Bernardine de Paris, et lorsque la Révolution l'eut chassée comme nous de son cloître, elle s'expatria pour se rendre à la Trappe, mais elle ne put en supporter longtemps les rigueurs, elle tomba fort malade, et il lui vint des ulcères en plusieurs endroits que l'on guérît, mais ils se fixèrent au pied, où il se fit une grande plaie qu'on ne put guérir. Madame l'Abbesse fit venir un chirurgien pour sonder la plaie, afin de voir s'il y avait espoir de la guérir; mais en la sondant il connut que tous les os du pied étaient cariés et dit qu'il n'y avait pas de guérison. Cette pauvre Religieuse souffrait et gémissait sur son lit sans pouvoir mettre seulement pied à terre. Madame l'Abbesse et toute sa Communauté la visitait souvent, et comme la clôture n'est pas stricte dans les pays étrangers, plusieurs dames catholiques et protestantes la venaient voir, et lui apportaient quelques petits secours, entr'autres, la femme du Commandant de la ville. Madame l'Abbesse lui faisait toujours servir des mets de sa table; et on peut dire que toutes lui témoignèrent toute l'affection et la charité possibles, dans l'extrême pauvreté où elles étaient réduites.

Nous nous mîmes à la suite de l'observance, mes deux compagnes et moi sitôt mon arrivée; une d'elles était Religieuse Capucine et chantait beaucoup de la gorge et du nez ce qui ne plaisait guère; l'autre n'était point Religieuse et toutes deux étaient des Pays-Bas, et parlaient fort mal français. Leur maladie n'étant pas dangereuse et provenant en grande partie d'ennui de la vie de la Trappe, elles furent bientôt rétablies à Thorn, cependant elles passèrent l'hiver avec nous. Mais le plus difficile était de nous trouver un Confesseur. Enfin on trouva un bon Père Récollet, — car ils ont un Couvent dans la ville, — qui entendait un peu le français, mais il ne pouvait

guère le parler, de sorte qu'il nous écoutait et ne nous disait presque rien, il nous donnait l'absolution, puis : « Vous pouvez aller au Bon Dieu ». Cela ne nous plaisait qu'à demi, car le peu qu'il disait, à peine le pouvions-nous comprendre, mais il fallait bien prendre patience et agir de foi, puisque nous n'en trouvions pas d'autre.

Lorsque Pâques fut venu, nos deux Sœurs qui s'ennuyaient de n'avoir, disaient-elles, que la moitié d'un Confesseur, voulurent s'en aller en leur pays, et comme elles n'avaient rien pour faire leur voyage, elles dirent qu'elles demanderaient l'aumône par le chemin, et que lorsqu'elles trouveraient des Couvents, elles y demanderaient l'hospitalité quelques jours pour s'y délasser. Mais la ville leur fit quelques aumônes, et leur accorda un bon passe-port jusqu'aux frontières avec la poste franche et la permission de séjourner quelques jours dans les couvents par où elles passeraient, et de reprendre la poste, où elles se trouveraient. Ce furent les protestants et luthériens qui leur firent, ou leur obtinrent tous ces avantages; et c'est une chose admirable, comme la Divine Providence s'est servie d'eux particulièrement pour venir au secours des pauvres émigrés, surtout les prêtres et les Religieuses; comme si cela eût pu leur profiter pour leur salut, nous aurions double action de grâces à rendre au Seigneur; mais, hélas! ils ne nous faisaient du bien que par bonté naturelle et par une espèce de vanité, voulant nous prouver qu'il y avait autant, ou plus de charité dans leur secte, que dans notre religion, comme me le dit fort bien le luthérien de Dantzick en me quittant. Mais Dieu nous prouvait encore mieux, par là, le soin paternel qu'Il prend de ceux qui se sont donnés à Lui.

Nos deux voyageuses étant parties, on retira le bon Père Récollet pour l'envoyer Gardien dans un autre couvent, et nous restâmes sans Confesseur, la pauvre malade et moi, pendant 8 à 10 mois, et nous avions pour tout secours, chacune un livre, l'une le *Nouveau Testament*, et l'autre *l'Ame Religieuse*. A quelque temps de là, il passa à Thorn des Filles de la Charité de la ville de Kulm, qui s'arrêtèrent chez nous, l'une d'elle était Française et Madame l'Abbesse leur ayant dit que nous étions de cette nation, elles vinrent nous voir et nous racontèrent que les Mères Trappistes leur avaient laissé une malade qui était presque mourante, en passant à leur hospice, qu'elles en avaient eu grand soin et auraient bien désiré la rétablir, et qu'elle les avait beaucoup édifiées pendant

quelques jours qu'elle avait vécu. Ensuite ma compagne leur conta notre extrême pauvreté pour les secours spirituels et leur demanda si elles ne pourraient pas au moins nous procurer quelques livres français, lorsqu'elles seraient de retour chez elles; elles nous le promirent et elles tinrent parole, ce qui nous fit grand plaisir. Avant qu'elles partissent, une partie des Religieuses Polonaises se firent saigner, car Madame l'Abbesse ne payait ni médecins, ni chirurgiens, et c'est leur coutume dans ce pays de se faire saigner tous les ans; pour nous nous n'en avions nulle envie.

Madame l'Abbesse me mit ensuite avec une de ses Religieuses afin qu'étant toujours ensemble, je pusse apprendre la langue du pays plus facilement, elle me faisait lire tous les jours, et le Bon Dieu permit qu'au bout de six mois je pusse demander toutes les choses nécessaires et même faire ma semaine de lecture, au réfectoire; il y avait cependant bien des mots que je ne pouvais pas prononcer comme il faut, et elles en riaient de tout leur cœur et moi aussi.

On m'apprit aussi à faire des scapulaires, dont il se fait un grand débit dans le pays, à cause que la confrérie est établie dans leur Eglise, et chez l'étranger par la Vistule, qui est une rivière fort commerçante. J'en faisais de brodés sur du drap, en soie, en or et en argent, au passé, au métier, d'autres en tissu de soie, de laine, d'or et d'argent sur un métier fait exprès. La tourière était chargée de vendre nos ouvrages, et je pus m'entretenir de ce que la maison ne donnait pas.

Ces Religieuses disaient le Bréviaire Romain et avaient un supplément pour tous les Saints de notre Ordre; elles disaient aussi le petit Office de la Sainte Vierge, mais en particulier. Elles se levaient à 11 heures pour Matines; le matin on faisait une heure d'oraison, puis les Offices, et ensuite la Sainte Messe. Elles faisaient usage de viande quatre jours par semaine, selon la mitigation reçue en beaucoup de maisons de Saint-Benoît, surtout chez l'étranger.

Cependant nos deux Sœurs voyageuses ayant appris dans leur route, que Madame la Princesse Louise de Bourbon avait pris le voile chez les Bénédictines de Varsovie, et sachant bien que je la connaissais, me le mandèrent aussitôt, afin que nous pussions l'aller rejoindre, si elle le trouvait bon. Je ne perdais pas un moment, j'écrivis à notre bonne Princesse que nous étions res-

tées deux chez les Bénédictines de la ville de Thorn, qui nous avaient reçues avec bien de la charité, mais que depuis 8 à 9 mois, nous étions privées de tout secours spirituel, n'y ayant pas de prêtres dans la ville, ni aux alentours qui parlasse français, ni aucune des Religieuses avec lesquelles nous étions. Que ma compagne était sortie de la Trappe fort malade, et qu'elle avait présentement un fâcheux ulcère au pied, et qu'elle soupirait ardemment, ainsi que moi, après les secours spirituels. Je la priais avec instance d'avoir pitié de nous, et de nous obtenir la grâce d'être reçues dans sa Communauté, que je prendrais les moyens les plus faciles pour transporter ma pauvre malade et que je croyais avoir assez de fonds pour faire le voyage.

Notre chère Princesse me répondit aussitôt que sa Communauté était disposée à nous recevoir, et que nous pouvions venir de suite. Nous avions 60 lieues à faire, et nous étions au mois de février, mais ma pauvre malade voulut partir malgré le froid.

Il fallait annoncer cette nouvelle à Madame l'Abbesse, et c'était le plus difficile, après nous avoir reçues avec tant de bonté et nous en avoir donné tant de marques depuis que nous y étions, auxquelles nous n'étions pas insensibles, mais le manque de secours spirituels nous excusait. Elle le comprit bien lorsque nous lui en parlâmes, mais cela n'empêcha pas qu'elle n'en fût fort affligée ainsi que toute la Communauté, et plaignait surtout la pauvre malade d'être obligée de faire un si long voyage. Elles nous pleurèrent, comme si nous eussions été leurs sœurs.

Nous fûmes obligées de prendre une voiture pour nous seules, que nous payâmes beaucoup plus cher, d'autant que nous ne pûmes emporter aucune provision. Les voitures de ces pays sont faites en osier, longues et très légères; on mit dans la nôtre une paille, des lits de plumes et des oreillers, et on nous prêta des fourrures pour nous bien envelopper et nous partîmes ainsi le 11 février, lendemain de Sainte Scolastique.

Nous fûmes cinq jours en route, car la voiture ne pouvait pas aller vite à cause de la malade. Quant on était obligé de descendre pour coucher, il fallait que le voiturier la prit dans ses bras pour la porter où nous nous arrêtions.

Enfin nous arrivâmes à Varsovie; sitôt que la voiture fut entrée dans la cour des Bénédictines, la Communauté

vint nous recevoir et Madame Louise s'empara de nos paquets et les emporta; le voiturier ayant pris notre pauvre malade entre ses bras, la porta à l'infirmierie, et s'en retourna, remportant avec soi tout ce qu'on nous avait prêté à Thorn. Pendant ce temps, Madame la Princesse balaya et orna la cellule qui m'était destinée, elle y mit de petits tableaux qu'elle avait et eut grand soin que rien ne manquât.

Nous allâmes ensuite voir notre malade, qui pria en grâce qu'on lui donna un Confesseur dans la journée, parce qu'elle en avait grand besoin y ayant si longtemps qu'elle ne s'était confessée, ainsi que moi. On nous donna sur les 4 heures, le Confesseur de Madame Louise. C'était un prêtre français qui, n'étant que Diacre à la Révolution, émigra et vint dans cette ville où, s'étant retiré chez les Benonistes qui suivent la Règle des Jésuites, il embrassa leur institut, et fut fait Prêtre dans cette maison, dont le mur était mitoyen avec celui des Religieuses. Deux autres ecclésiastiques avaient pris le même parti, mais ils furent envoyés en mission et celui-ci ne resta qu'à cause de sa mauvaise santé. Ces Religieux étaient en fort petit nombre, et néanmoins, en Carême, ils faisaient plusieurs fois la semaine trois sermons par jour: un en polonais, un en allemand et le troisième en français, car il y en avait beaucoup dans cette ville, depuis que Louis XVIII et le Duc d'Angoulême y étaient.

J'eus plusieurs fois l'honneur et l'extrême satisfaction de voir le Roi, lorsque sa Majesté venait voir sa cousine, Madame la Princesse de Condé.

La maison où était la Princesse était fort belle et avait été fondée par une Reine polonaise, mais de sang français, qui l'avait fait bâtir pour y mettre des Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle du Très Saint Sacrement, à l'instar de celles de Paris, et avait même fait venir quelques Religieuses du premier Couvent de la rue Cassette. Le but et les intentions de la Reine de Pologne, étaient que la langue française y fut enseignée et maintenue, car on ne devait y recevoir aucune personne, qu'elle n'eût appris cette langue, ni lire aucun livre au réfectoire, s'il n'était écrit en français; et les Exercices devaient se faire entièrement comme en France; et de plus il devait toujours y avoir 9 Religieuses françaises de la maison de Paris, pour y maintenir l'Institut dans sa pureté primitive; ce qui s'est observé jusqu'à la Révo-

lution, autant que possible, car lorsqu'elles ne pouvaient compléter ce nombre, elles en avaient toujours quelques-unes jusqu'à cette époque; mais lorsque nous arrivâmes, il n'y en avait plus, et les religieuses nous dirent qu'elles n'en avaient vu que deux, et qu'elles étaient mortes sans qu'on ait pu en avoir depuis.

Il y avait six mois que Madame la Princesse avait pris le Saint Habit lors de notre arrivée, on lui avait laissé la Maitresse des Novices qu'elle avait eue à la Trappe: c'était une religieuse française Bénédictine de l'exacte Règle de Saint Benoît, nommée la Mère de Sainte Rose, actuellement Prieure de la Maison du Temple à Paris, fondée par cette Princesse; on lui donna donc cette excellente religieuse pour sa conduite intérieure, et une autre très âgée, mais infiniment respectable qui était Maitresse des Novices et des jeunes Professes de cette maison, et qui nous témoignait beaucoup d'affection; elle nous appelait, Madame la Princesse et moi, l'une son cœur et l'autre son trésor, nous faisait faire tous les exercices du Noviciat, et nous instruisait des devoirs de l'Institut. C'était une sainte religieuse, et je crois qu'elle avait été princesse de ce pays.

Je fis mon année au Noviciat sous cette excellente Mère, mais avec le voile noir, et dès l'abord on me mit au pensionnat pour apprendre la langue française aux pensionnaires. Je me rendais cependant à toutes les observances, jour et nuit, aussi bien qu'aux récréations, et tout allait fort bien. J'étais encore plus libre au Noviciat, étant toutes Françaises avec notre bonne Mère Maitresse qui, après les Exercices, nous laissait parler comme nous voulions de toutes nos aventures.

On eut tous les soins possibles de ma pauvre compagne, le chirurgien venait souvent deux fois par jour pour la panser, au bout de deux mois sa plaie se guérit, mais elle mourut en deux jours et n'eut que le temps de recevoir les derniers Sacraments, nous témoignant beaucoup de contentement de mourir en cette maison, et de reconnaissance de la charité qu'on avait eue pour elle.

L'année de Probation de Madame la Princesse étant révolue, on pensa à la cérémonie de sa Profession. Sa Majesté Louis XVIII y assista, ainsi que Monseigneur le Duc d'Angoulême et plusieurs Dames, mais je ne me rappelle pas si la Duchesse y était. On les plaça dans le chœur, où ils restèrent jusqu'à la fin. On dit d'abord la Messe, ensuite un Evêque fit le sermon, mais il ne satisfait ni la cour, ni la Princesse, car il ne parla presque que des

malheurs de la France, et très peu du bonheur de l'état religieux, de plus, il parlait assez mauvais français. Enfin après qu'il eut fini, on commença la cérémonie.

La Princesse avait amené de Russie une petite esclave, noble et française, et l'avait mise pensionnaire dans cette maison, cette jeune demoiselle eut l'honneur de porter le cierge de la Princesse et de la suivre partout; et moi celui de tenir un des coins du drap mortuaire, car dans cet Institut on se prosterne dessous et non dessus le drap mortuaire. Elle prononça ses vœux d'une voix à être entendue de tout le monde; ensuite elle fit présent à la Communauté de beaucoup de linge neuf pour le réfectoire, en nappes, serviettes et tabliers, donna des habits à celles qui en avaient besoin, comme aussi des chemises et des mouchoirs pour les infirmeries, sans parler de la dot et pension.

Sitôt après la Profession, on mit Madame la Princesse au pensionnat où elle eut beaucoup à souffrir de la part des pensionnaires qui n'étaient pas faciles à conduire, et semblaient avoir partagé avec la France l'esprit de vertige et l'indépendance qui la désolaient.

Lorsque j'eus fini mon année de Noviciat, on me proposa de faire ma Profession en public, comme avait fait Madame Louise six mois auparavant; je fus très étonnée de cette proposition, ne pensant pas qu'il fut nécessaire de faire de nouveaux vœux, puisque je ne changeais pas de Règle, et je pensais qu'on n'en exigerait pas d'autre que celui de l'Adoration perpétuelle, qui est particulier à cet Institut.

Cependant je répondis que j'y penserais, voulant consulter Madame Louise et Mère Sainte Rose, qui me confirmèrent dans ma pensée, et de plus me firent observer que, les choses se tranquillisant en France, je voudrais y retourner et, qu'ainsi, je ne devais même pas faire le vœu de l'adoration perpétuelle que pour le temps que je resterais dans la maison. J'étais fort aise d'avoir leur sentiment, afin de ne pas me mettre dans l'embarras par quelque imprudence. Je rendis aussitôt réponse aux Polonaises, et leur dis: que je ne voulais pas m'engager pour la vie, parce que je désirais retourner en France, si jamais la tranquillité y revenait; mais que si elles voulaient avoir la charité de me garder, je ferais le vœu de l'adoration perpétuelle, seulement pour le temps que je demeurerais avec elles. Elles me répondirent qu'elles ne pouvaient me garder à ces conditions, et dès lors je pensai à en sortir.

J'allai trouver Madame Louise et lui rendis compte de tout; elle me dit que j'avais bien fait, et qu'elle aimait mieux que je m'en allasse que de m'engager et me rendre malheureuse par rapport à elle, et j'avoue que ce m'était une rude peine de m'en séparer encore une fois.

Ensuite elle me dit: « Il s'agit maintenant de trouver un Couvent où vous soyez heureuse, il n'y en a point ici, vous ne pouvez pas encore retourner en France, et je ne connais pas les Couvents d'alentour, d'ailleurs vous risqueriez toujours de manquer de secours spirituels ».

Je lui répondis que maintenant que je savais un peu la langue polonaise, j'aimerais mieux retourner à Thorn, que je connaissais cette maison et que ces bonnes religieuses m'avaient témoigné tant d'affection que j'avais confiance qu'elles me recevraient de nouveau, si nous les en priions. Elle me dit: votre pensée est bonne, faisons une tentative de ce côté-là, si elle ne réussit pas nous verrons ailleurs. Je lui dis encore: je vais faire un examen de toutes les fautes que l'on peut commettre et je prierai une de nos Mères Polonaises de les mettre dans sa langue à côté. Elle m'approuva et fit mettre de suite son Confesseur à écrire en latin à celui de l'Abbaye de Thorn, que ne pouvant rester à Varsovie à cause des difficultés qu'on me faisait, je la suppliais de vouloir bien me recevoir de nouveau avec la même bonté que la première fois et plusieurs autres choses qui pouvaient la flatter.

Elle répondit aussitôt qu'elle le voulait bien, mais qu'elle désirait aussi que je fisse chez elle vœu de clôture, — ce qu'elle disait sans dessein de m'y obliger, — que je pouvais venir quand je voudrais, qu'elle et sa Communauté étaient prêtes à me recevoir. Il y eut même des anciennes qui allèrent dire le « Te Deum » au chœur.

Nous fûmes fort satisfaites de sa réponse, et je ne pensai plus qu'à mon départ, qui fut cependant retardé de deux mois. Quoique j'eusse résolu de ne pas m'engager en cette maison, je ne laissai pas d'en suivre toutes les observances jusqu'à la fin, mais les jeunes religieuses qui éveillaient pour Matines, ne voulurent plus m'éveiller disant qu'il ne fallait pas me fatiguer, puisque je n'embrassais pas leur Institut. J'avais beau leur dire que j'étais aussi obligée à dire Matines, elles n'en firent rien. Alors je priai Madame Louise de m'éveiller, et elle le fit quelques fois, mais il lui survint un mal au genou qui nous en priva toutes deux, mais lorsque je pouvais entendre la cloche

ou éveiller les autres religieuses, je me levais promptement et j'allais au chœur à tâtons quoiqu'il y eut deux grands dortoirs à passer et un escalier à descendre, et jamais il ne m'est arrivé aucun mal, car mon bon Ange me conduisait. Souvent j'arrivais lorsque les Matines étaient commencées, mais cela m'était égal pourvu que j'y fusse.

Je fixai mon départ après Pâques, et je voulus faire une retraite dans la Semaine-Sainte, j'en avais déjà fait une au mois de juillet, mais ayant des secours abondants, je voulus faire mes provisions, pensant bien que je n'aurais pas grande facilité à Thorn, quoique les Religieuses la fissent tous les ans.

Avant que j'entrasse en retraite, Madame Louise était fort en peine de ne pouvoir me rien donner pour mon voyage, puisqu'ayant fait vœu de Pauvreté, elle n'avait plus rien à elle, mais elle trouva un expédiant, Sa Majesté Louis XVIII voulait que ce fussent son médecin et son chirurgien qui la soignassent quand elle était malade, or il arriva pendant que j'étais en retraite, que l'on fut obligé de faire l'opération à son genou et le chirurgien du Roi venait la panser tous les jours. Alors, il lui vint en pensée d'écrire à sa Majesté sa position et la mienne et de la supplier de vouloir bien suppléer au désir qu'elle avait de m'assister, dans l'impossibilité où elle se trouvait de le faire par elle-même. Elle donna cette lettre au chirurgien pour la remettre au Roi, qui, aussitôt qu'il eut pris lecture, fit remettre 600 francs à Madame Louise par le même chirurgien.

Lorsqu'elle eut cette somme, elle en fut si joyeuse qu'elle eut bien de la peine d'attendre la fin de ma retraite pour m'en faire part, elle attendit cependant, mais la Mère Sainte Rose n'en eut pas la patience, car le dernier jour elle me conta la chose en peu de mots. Le lendemain j'allai voir Madame Louise pour savoir de ses nouvelles, mais sans avoir l'air de rien savoir, parce que je voulais lui laisser la satisfaction de me l'annoncer elle-même. Sitôt qu'elle me vit elle m'embrassa de tout son cœur, et me dit le sujet de sa joie, me remettant le tout en très bon or français, car il vaut mieux que celui des pays étrangers. Je le vendis et je gagnai plus de 30 francs au-dessus.

J'obtins aussi de la Mère Prieure plusieurs choses que j'avais là à mon usage, comme habits, draps de laine, chemises de laine et autres petites choses qu'elle me permit d'emporter, pour me faciliter de reprendre à Thorn l'austérité de ma Règle, si Madame l'Abbesse me le permettait.

Cette bonne Mère Prieure me voyait partir avec peine,

mais sa Communauté ne voulant pas me recevoir, il fallut qu'elle en passât par là. Elle me fit encore quelques petits présents de dévotion. Il y eut aussi quelques anciennes qui furent bien fâchées de ma sortie.

Enfin la semaine de Pâques étant arrivée, il fallut partir. Madame Louise connaissait M. l'Abbé de Balivière, qui suivait le Roi partout, et qui la venait voir souvent, elle le pria de vouloir bien se charger de me faire arrêter une voiture et de me venir chercher dans la sienne, pour m'y conduire quand elle partirait. Elle me promit aussi que si par malheur, comme il pouvait arriver dans ce temps de persécution, j'étais obligée de sortir de Thorn, elle me prendrait avec elle, s'il lui était possible. Il fallut enfin se quitter, malgré les regrets de part et d'autre, mais je voulus partir à 5 heures du matin afin de ne voir personne, et avec les habits de la maison que je changeai dans le parloir du dehors; mais comme la voiture ne devait partir qu'à midi, je l'attendis chez les Bénédictines où je dinai. On vint me chercher à l'heure marquée et j'arrivai à Thorn où, étant descendue à l'Abbaye, Madame l'Abbesse et toute la Communauté me témoigna autant d'affection, que si jamais je ne les avais quittées, et jamais aucune ne m'en a fait le plus petit reproche même en plaisantant; il n'y eut que le Confesseur qui voulut me faire quelques petites plaisanteries, mais Madame l'Abbesse le pria de désister. Ensuite elle me fit promettre de ne jamais les quitter pour aller en d'autres Couvents du pays; sa demande était bien juste et je le lui promis, mais en même temps je lui dis, que si les Maisons religieuses se rétablissaient en France, je ne promettais pas d'y tenir. Elle me répondit que dans ce cas, elle ne s'opposerait point à mon départ, qu'elle sentait bien par elle-même que si elle se trouvait dans la même situation que moi, elle désirerait fort de retourner dans sa maison, sitôt qu'elle le pourrait.

(A suivre.)



IN MEMORIAM

MADemoiselle MARIE LE MOIGNE

26 NOVEMBRE 1937. — Au matin de ce jour, nous fûmes douloureusement émuës en apprenant le décès de Mlle Marie Le Moigne, notre dévouée collaboratrice aux jours néfastes de 1905. Celles, qui ont vécu ces jours d'épreuve où l'avenir insondable ne présentait à l'horizon que des taches sombres, se rappellent avec gratitude la spontanéité toute sympathique du don de Mlle Le Moigne à notre œuvre. Don total et complet: elle nous offrait avec l'ardeur qui fut toujours sa caractéristique, ses forces physiques, son activité intellectuelle, ses qualités morales; elle nous donnait tout: son temps, sa personne, sa vie. Aussi convient-il que soit à l'honneur, dans ce *memento*, celle qui fut près de nous, pendant de longues années, à la peine.

Ame de haute envergure, éprise de perfection et d'idéal, comprenant le sacrifice au service du devoir, Mlle Le Moigne était bien la personne de « l'heure »; sous ses vêtements laïques, elle était une vraie religieuse.

Le Révérend Père du Reau, qui la connaissait de longue date, l'avait de suite désignée à nos Mères en quête d'un nom n'appartenant pas à la Congrégation, pour figurer comme Directrice dans les nouvelles statistiques officielles qu'il faudrait établir. Mgr Dubillard, alors évêque de Quimper, avait jugé cette mesure de prudence nécessaire; une transition s'imposait, et, s'imposait aussi l'obligation de se mettre à l'abri de tout soupçon, à cette époque des persécutions mesquines. Nos Mères firent part de ce gros souci au Révérend Père du Reau en visite au Calvaire.

« J'ai ce qu'il vous faut », leur répondit-il immédiatement, et il nomma Mlle Le Moigne.

Elle tenait alors, à Landerneau, une petite école libre. Ce champ d'action restreint ne répondait pas pleinement à son zèle et lui apportait bien des difficultés. D'un coup d'œil rapide, à la proposition du Révérend Père, elle entrevit, et la joie d'étendre son activité sur un terrain plus

vaste répondant mieux à ses aspirations, et les sacrifices qui résulteraient pour elle de ce changement de vie à un âge où la maturité, les habitudes prises, une certaine personnalité acquise, rendent plus difficile toute adaptation à un milieu nouveau, et cet inconnu lui faisait peur... Puis, elle avait sa mère, déjà âgée de 70 ans. Sa mère accepterait-elle cette transplantation? Pourrait-elle supporter physiquement et moralement ce nouvel état de vie qui la menait dans un cloître?... Or, elle le disait en riant mais en le pensant sincèrement, elle avait toujours eu les cloîtres en harreur.

Quoi qu'il en soit du pour et du contre qui furent pesés par la mère et la fille, combat un peu à la façon des héros de Corneille, le Révérend Père du Reau apporta à nos Mères une réponse affirmative et l'on prit jour pour une entrevue. Le temps pressait; deux mois à peine nous séparaient du terme fatal: l'exil pour les unes, un inconnu affreux pour les autres avec le sacrifice complet de ce qui était leur joie et fait partie, semble-t-il, de la réalisation de l'idéal de toute jeune fille quittant tout pour trouver Dieu. Mais Dieu, dans ses desseins adorables, obligeait alors ses religieux, ses religieuses, à monter d'un pas dans les idées surnaturelles. Dans les circonstances tragiques, les grandes notions chrétiennes de l'abnégation, du renoncement, de l'immolation de soi au bien des autres, prennent les reflets des grands sommets, là où tout s'apaise et grandit, resplendit et rayonne, se transfigure. Et c'est bien là qu'il nous fallait établir notre cœur apeuré et meurtri, là qu'il nous fallait vivre, croire en l'avenir d'une invincible foi et lutter sans souci des souffrances qui, de part et d'autre, allaient être notre lot.

C'est dans cette atmosphère, à la fois de désarroi humain et de confiance surnaturelle que Mlle Le Moigne prit contact avec le Calvaire.

Dès la première entrevue, nos Mères furent conquises par sa simplicité, sa loyauté, et, il faut le dire, sa grande distinction. Elles comprirent que la mission qu'elles désiraient lui confier était acceptée avec esprit de foi et désintéressement, et c'est ce qu'elles cherchaient avant tout. La façon dont Mlle Le Moigne s'en acquitta justifia leurs espérances et durant les huit années qu'elle exerça ses fonctions, nous n'eûmes qu'à nous louer de sa discrétion exquise et de sa constante charité.

Placée dans une situation délicate, assez sage pour observer les traditions, assez éclairée pour présenter les initiatives qu'elle jugeait nécessaires aux temps nou-

veaux, elle sut s'acquérir l'estime de tous par son abnégation autant que par son zèle. Les élèves la trouvaient toujours pour les encourager et les guider, et combien lui sont restées attachées pour la vie! Dans le petit appartement de Landerneau où elle a fini ses jours, elle recevait (et avec quelle joie!) lettres et visites des enfants qui l'avaient connue au Pensionnat et avaient bénéficié de son enseignement et de son dévouement. Sa bonté et sa sollicitude s'étendaient à chacune mais, au besoin, elle savait sévir avec une fermeté de justicier.

Un de ses grands plaisirs était d'orner l'arbre de Noël dont elle se réservait l'achat des bibelots, voulant que chaque enfant emportât d'elle, au tirage, un souvenir aimant et parlant. Les adjointes n'étaient pas oubliées et chacune accourait dès l'aube à la crèche de la classe de Mlle Le Moigne où elle trouvait à son nom le petit cadeau délicat répondant à ses besoins ou à ses désirs.

La joie de notre chère Directrice n'était pas moins grande lorsqu'il s'agissait de préparer les solennités dramatiques pour lesquelles elle était particulièrement sévère, tant pour la diction qu'elle voulait impeccable et distinguée que pour l'ornementation de la scène où son goût fier et sûr la servait à merveille. Douée d'un véritable talent d'artiste pour le dessin et la peinture, d'un coup de crayon elle édifiait murs de prisons ou... de palais, balustrades de jardins, façades de tous genres, sur d'immenses feuilles de papier qui se transfiguraient en un tour de main. Ses qualités d'initiative et de goût se déployaient également dans la confection des reposoirs lors de nos grandes cérémonies religieuses. Les Mères réclamaient ses services. Elle s'y prêtait avec cette impétuosité qui ne la quittait jamais, cette ardeur d'activité propre à sa nature et qui lui faisait dire même à 70 ans: « Je me sens toujours jeune! »

Chère Mlle Le Moigne, que de souvenirs inoubliables, empreints d'estime, d'affection, de regrets, elle a laissés parmi nous!...

Son nom reste attaché (et pour nous en première ligne), à cette levée d'âmes généreuses qui durent, en ces années pénibles, remplacer partout les religieuses exilées. A toutes celles qui nous aidèrent alors et nous aident depuis, nous adressons ici l'expression de nos remerciements émus. Grâce à elles et à leurs émules, l'Enseignement libre a tenu bon. Il y a des obstacles à vaincre, des luttes à soutenir, des blessures à recevoir, mais si la route a parfois paru longue, la victoire est belle et la récompense si sûre!

Notre chère Mlle Le Moigne en jouit aujourd'hui; c'est Dieu Lui-même qui la couronne mais elle ne s'est placée à ces hauteurs que parce qu'elle a su se donner aux autres, se dépenser pour le bien...

Dieu ne nous défend pas de pleurer ceux que nous aimions et qui partent. Quand on a rempli sa tâche ici-bas et qu'on laisse après soi de tels souvenirs, l'existence n'a pas été perdue. Pour le croyant, la mort n'est pas une séparation définitive, et jamais « le poète » ne fut plus chrétiennement inspiré que lorsqu'il écrivait:

*Je dis que le tombeau qui, sur les morts, se ferme
Ouvre le firmament
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement...*



MADemoiselle BONVALET

Le 14 janvier 1938 s'éteignait doucement au Calvaire. Mlle Bonvalet qu'un si grand nombre d'entre vous, chères associées, ont connue.

C'est en 1908 qu'elle devint notre collaboratrice et, sans interruption, elle a apporté à notre œuvre un concours apprécié. D'une excellente famille, belge d'origine, elle perdit sa mère de très bonne heure et son frère quelques années plus tard. Sa sœur s'étant mariée en Bretagne, elle y vint assez fréquemment et s'y fixa volontiers quand le Calvaire dut avoir recours à des aides séculières.

Des surveillances d'études et de dortoir lui furent confiées tout d'abord; puis elle ne tarda pas à remplir les fonctions de Sacristine pour la chapelle extérieure et de tourière. C'est ainsi que pendant trente ans elle fut associée à notre apostolat près des enfants.

Avant la guerre, et encore depuis, elle faisait presque chaque année un petit séjour en Belgique près de parents et d'amis dévoués. C'était pour elle un vrai bonheur. La longue séparation imposée par la guerre lui fut un dur sacrifice et sa joie fut bien grande quand, en 1919, elle put revoir patrie, parents et amis.

Restée jeune d'apparence on ne se doutait pas qu'elle avait 77 ans. Hélas le 8 juin 1937, pendant qu'elle surveillait les confessions des enfants à la chapelle extérieure elle s'affaissa sur sa chaise. Deux petites élèves d'une dizaine d'année à peine se rendirent compte du danger, et

l'une d'elle soutint Mlle Bonvalet pendant que l'autre allait chercher de l'aide. Portée aussitôt sur son lit, elle fut examinée par le Docteur qui reconnut une attaque de paralysie du côté gauche et ne cacha pas la gravité du mal.

Le 9 juin, Monsieur l'Aumônier lui donna l'Extrême-Onction.

Un traitement énergique rendit à Mlle Bonvalet quelques mouvements et dégagea un peu la parole qui n'était plus compréhensible. Pendant six mois cet apaisement relatif se maintint; mais, en décembre, une congestion pulmonaire mit de nouveau sa vie en danger. Elle semblait se remettre au début de janvier quand une pénible rechute vint de nouveau nous attrister. Le R. P. Bruno, de Kerbénéat, qui suppléait le service de M. l'Aumônier souffrant lui aussi, renouvela les derniers sacrements. Le 14 janvier, vers 5 h., la trouvant plus fatiguée, la Communauté récita près de son lit les prières des Agonisants. La chère mourante restait parfaitement à elle et s'unissait pieusement à toutes les prières faites à son intention. Vers 8 heures du soir, elle s'éteignait doucement après avoir offert bien des fois au Bon Dieu le sacrifice de sa vie.

Selon son désir, elle a été inhumée dans notre pieux cimetière, le lundi 17 janvier.

A Mlle Bonvalet comme à Mlle Le Moigne, nous pouvons ici rendre un témoignage de respectueuse reconnaissance pour la part qu'elle a prise au soutien de notre Pensionnat aux heures douloureuses de la dispersion et depuis.



Mère MARIE BERNARD

Emilie Crozon (1874-1938)

Toutes nos associées s'uniront au deuil qui vient de nous atteindre; car elles lisaient chaque année dans *l'Echo* le si vivant article « Visions lointaines » que Mère Marie Bernard avait la bonté de rédiger.

C'est à la Profession de notre regrettée Mère Marie de Jésus, 15 janvier 1879, qu'Emilie Crozon, sa petite cousine, âgée de 5 ans, arrivait au Pensionnat où elle passa 13 ans et demi. Délicate de santé, elle reçut les soins maternels et dévoués de toutes les Mères et Sœurs. Très intelligente, elle parcourut avec succès toutes les classes qu'elle termina par le Brevet élémentaire en 1890 et le Brevet Supérieur en 1892.

Toutes les élèves du Calvaire de 1879 à 1892 gardent le

souvenir de la compagne si vivante qu'était Mimi Crozon. Fidèle dans ses affections, elle fut particulièrement dévouée à quelques-unes d'entre elles qui lui conservent une vraie reconnaissance. Sa voix fut grandement appréciée, tant à la chapelle que sur le théâtre. Ses contemporaines n'ont jamais oublié le cantique « Merci, Seigneur », qui, sur ses lèvres, semblait d'une double éloquence; et le rôle de prêtresse de l'Île de Sein qu'elle interpréta avec un art incontesté. Après quelques années vécues dans sa famille, elle entra au Calvaire d'Angers où elle fit Profession en juin 1899. Quand, en 1904, le pensionnat d'Angers fut fermé par les lois contre les Congrégations Religieuses; Mère Marie Bernard vint collaborer à notre œuvre et nous donna, pendant trois ans, une aide bien appréciée. Sa santé réclamait des ménagements que nos monastères de La Capelle et de Poitiers purent lui assurer. Elle profita de ce repos pour étudier plus profondément les archives de la Congrégation et écrivit d'abord la Vie de N. T. R. Mère Saint-Jean de la Croix et, ensuite, celle de Mme Antoinette d'Orléans; cette dernière a été couronnée par l'Académie, preuve évidente de sa valeur littéraire.

Elle se promettait, la chère Mère, de consacrer désormais tout son travail à la Vie de Notre Bon Père Fondateur.

En août dernier, une de nos associées, qui avait été sa petite compagne, profitant d'une amie qui se rendait à Poitiers, pria la voyageuse de voir en son nom M. Marie Bernard et de lui remettre un petit témoignage de son souvenir et de son affection, avec prière instante de continuer sa collaboration si appréciée à notre *Echo*.

Le 26 août, elle remerciait par les lignes suivantes qui semblent s'adresser à toutes celles de nos chères lectrices qui furent ses compagnes pendant les 13 années qu'elle fut au Pensionnat.

« Chère Marie (Mimi). Vous n'avez donc pas oublié votre grande amie d'autrefois qui vous a si souvent taquinée, justement parce qu'elle vous aimait beaucoup!

« Je ne saurais vous dire combien la visite de Mme X... m'a donné de joie, parce qu'elle m'a prouvé, par paroles et par dons la fidélité de votre souvenir. Moi, non plus, je ne vous ai pas oubliée et, tenue au courant de vos joies et de vos peines, j'ai pris grande part aux unes et aux autres.

« Les appréciations si élogieuses sur mes articles de *l'Echo* m'ont fait vraiment plaisir et m'encouragent à ne pas encore déposer la plume, comme j'en avais ce-

« pendant grande envie; mais si je puis intéresser des « anciennes compagnes qui me sont demeurées très chères, je suis amplement récompensée de la peine que me « donne ce travail de composition. »

Hélas! la chère et dévouée bonne Mère ne devait plus collaborer à notre *Echo*: sa correspondante nous traduit ses regrets qui seront certainement vôtres:

« J'étais tellement reconnaissance du plaisir que Mère Marie Bernard nous donne chaque année par son évocation de nos bons vieux souvenirs, que j'ai saisi avec joie l'occasion de le lui dire. C'était notre premier contact depuis quarante-cinq ans, au moins. Je pensais bien souvent à elle et ne le lui avais jamais dit. Je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt et plus souvent; mais suis heureuse que cette occasion providentielle lui ait témoigné l'intérêt et le plaisir que nous prenons à revivre avec elle dans le Calvaire du siècle passé.

« Sa mort sera une vraie peine pour toutes les anciennes qui l'ont connue et aux prières desquelles elle a un droit tout particulier.

Mais laissons Mère Marie Bernard nous initier elle-même à son cheminement vers le Ciel, c'est du reste sa dernière lettre.

30 DÉCEMBRE. — « Je passe un mauvais hiver. Voilà un mois et demi que je suis au lit. Les premiers 20 jours étaient des jours de repos prescrits par le Docteur pour consolider le cœur...; ils touchaient à leur fin et toutes mes dispositions étaient prises pour descendre le 8 décembre quand, le 5, je fus prise d'un mal de reins que je n'avais jamais éprouvé. Le lendemain, le thermomètre montait à 39° 7 et 2 jours après allait à 40. J'ai demandé au Docteur s'il n'était pas temps que je reçoive l'Extrême-Onction. Il a dit que bien que le cas fut très grave, ce n'était pas urgent parce que, quelle que fut l'issue de la crise, ce serait très long. C'était une infection grave du rein et, par suite, de tout l'organisme. Des injections ont combattu l'infection avec succès et me voilà en bonne voie de guérison relative, craignant toujours une récurrence que le Docteur dit fréquente en ce cas; mais, après tout, bien abandonnée, il me semble, à la volonté du Bon Dieu. Je devrais désormais mener une existence de malade; heureusement que la tête étant libre et les mains agiles, je pourrai, j'espère encore, travailler tant que Dieu me prêterait vie... Je n'oublie pas l'*Echo*, j'y pense même beaucoup.

« Monsieur l'Aumônier me porte la Sainte Communion trois fois la semaine, bien que j'use du privilège accordé aux malades de prendre du liquide après minuit.

« Le jour de Noël, le petit Jésus m'a visitée dans ma « cellule » (cellule) après la messe de minuit. En l'attendant, j'ai chanté, en dedans, les cantiques d'autrefois, ceux entendus en 1904-1905 puis les grands oratorios en latin: « Pastores erant, etc., etc... »

Le 16 janvier, on nous écrivait de Poitiers: « Mère Marie Bernard est très malade; il devient absolument impossible de l'alimenter et, hier, anniversaire de Profession de sa Vénérée Tante, le 59^e anniversaire de son entrée à Landerneau, se sentant épuisée, elle a demandé et reçu l'Extrême-Onction. Elle conserve, malgré son extrême faiblesse, non seulement toute sa lucidité, mais la pleine possession de sa belle intelligence. »

10 MARS. — « Mère Marie Bernard reste admirable d'abandon dans une confiance très grande en Notre Mère Fondatrice qui pense-t-elle, tout en la tenant clouée sur son lit, lui rendra « sa tête pour écrire la Vie de notre Père Fondateur. En attendant ce vrai miracle, la chère malade dérouta médecin et infirmières par son étonnante résistance. »

20 AVRIL. — « Mère Marie Bernard a subi ces jours derniers une affreuse crise intestinale que le Docteur ne pouvait même pas soulager avec des piqûres de morphine. Elle est un peu calmée mais ne peut faire le moindre mouvement. Le Cœur tient bon. C'est extraordinaire. Les médecins n'ont pas d'autre mot. La bonne Mère pense beaucoup à Landerneau qu'elle aime toujours à plein cœur. C'est dans cet état d'accalmies relatives et de crises aiguës que notre chère Mère Marie Bernard a passé tout le mois de Mai.

« Le vendredi, 3 juin, à 5 h. 30 du soir, la chère Mère se'st envolée après avoir été comblée de grâces. Le matin, à 6 h. 30, Communion; à 1 h., Confession, renouvellement de l'Extrême-Onction et de l'indulgence « In articulo mortis ». La chère Mère s'unissait à tout avec sa lucidité d'esprit et sa foi de Bretonne! C'était touchant! Munie de son passe-port, il ne lui restait plus qu'à nous dire ses derniers mots, ce qu'elle fit avec la délicatesse et la religion qui convenaient. Puis elle s'envola doucement vers les régions éternelles. »

Nos Associées Défuntes

- 1937 19 juillet: M. L. Laullier.
3 octobre: Céline Pilven, Mme Wencker.
26 novembre: Mlle Le Moigne.
- 1938 14 janvier: Mlle Bonvalet.
7 juin: Jeanne Lorit (Mme Damian).

Une messe solennelle de *Requiem* sera chantée le Samedi 23 juillet pour ces chères disparues. Que les adhérentes qui ne pourront y assister veuillent bien s'associer de loin à ce pieux Memento.



CARNET DE FAMILLE

Rappels à Dieu.

- 1937 21 mars: Mme Feunteun, mère de Mme Saliou-Feunteun Anna.
16 août: M. Courant, père d'Yvonne et Renée Courant.
5 septembre: M. Jean Pouliquen, fils de M. et Mme Pouliquen-Queinnec Aline.
22 septembre: M. Jean Roudaut, époux de Joséphine Briand.
24 octobre: Mme Boucher, mère de Mme Queinnec-Boucher Yvonne, de Mme Geffroy, et grand'mère d'Yvonne et Odile Geffroy.
- 1938 15 février: M. René Feunteun, frère d'Anna Feunteun.
23 mars: Odile Cadudal, fille de M. et Mme Cadudal-Le Bras Thérèse.
27 avril: M. Cavalloc'h, grand-père de Jeanne Cavalloc'h.
22 mai: M. Auguste Gautier, frère de Mlle Berthe Gautier et père de Mlles Hélène et Lucienne Gautier.
29 mai: Marie-Louise Le Minoux, fille de M. et Mme Le Minoux-Bouillonnet Marie-Louise.
juin: M. Kernéis, frère de Mme Morvan-Kernéis Annie.
15 juin: M. Morvan, père de Marie-Thérèse et Jeannine.
17 juin: M. Jaouen, père d'Anne et Marie (Mme Cheminant).
22 juin: M. Héry, père d'Yvonne (Mme Henry Mével).

Naissances.

- 1937 31 mars: Marie-Louise Le Minoux, fille de M. et Mme Le Minoux-Bouillonnet Marie-Louise.
27 avril: Joseph Le Goff, fils de M. et Mme Le Goff-Lucas Joséphine.
23 mai: Armel Bodeau, fils de M. et Mme Bodeau-Chardonnet Louise.

- 12 juin: Didier David, petit-fils de Mme David-Chapalain Lucie.
- 11 juillet: Suzanne Damian, fille de M. et Mme Damian-Kerveillant Suzanne.
- 18 juillet: Yves Larvor, fils de M. et Mme Larvor-Chaussy Thérèse.
- 5 août: Marie-Noëlle Grison, fille de M. et Mme Grison-Chabay Jeanne.
- 7 août: Angèle Le Bras, fille de M. et Mme Le Bras-Léon Thérèse.
- 12 août: Marie-Claire Burel, petite-fille de M. et Mme Grall-David Marguerite.
- 25 août: Marie-Elisabeth Normand, petite-fille de Mme Normand-Auzou Marie.
- 5 septembre: Yvon Morvan, fils de M. et Mme Morvan-Kernéis Annie.
- 5 septembre: Jacques Roudaut, petit-fils de M. et Mme Roudaut-Kervenno Marie.
- 15 septembre: Jean-René Lucas, petit-fils de M. et Mme Lucas-Bergot Marie.
- 23 septembre: Monique Jaffrès, fille de M. et Mme Jaffrès-Le Bras Gabrielle.
- 19 octobre: Madeleine Gonnot, fille de M. et Mme Gonnot-Masseron Amélie.
- 5 novembre: Louis Mével, fils de M. et Mme Mével-Herry Yvonne.
- 23 décembre: Elisabeth Beaudouin, fille de M. et Mme Beaudouin-de Dieuleveult Marguerite.
- 1938 2 janvier: Jean-Noël Velly, fils de M. et Mme Velly-Nicolas Marie.
- 2 janvier: François Xavier Beaudouin, fils de M. et Mme Beaudouin-de Dieuleveult Yolande.
- 5 janvier: Odile Schneider, fille de M. et Mme Schneider-Le Gall Léontine.
- 5 janvier: Jacques Mention, fils de M. et Mme Mention-Escoffier Jacqueline.
- 6 janvier: Jacques Bescond, fils de M. et Mme Bescond-Le Gall Francine.
- 8 janvier: Philippe-Romain Ernou, petit-fils de M. et Mme Ernou-Bonot Marie.

- 22 janvier: Anne-Marie Galès, petite-fille de Mme Galès-Bergot Marie.
- 28 février: Jean Tirilly, fils de M. et Mme Tirilly-Le Nest Isabelle.
- 28 février: Philippe Le Bihan, fils de M. et Mme Le Bihan-Saluden Louise-Anne.
- avril: Patricia Mary Bussy, petite-fille de Mme Bussy-Bounevialle Mary.
- 5 mai: Guy Saliou, fils de M. et Mme Saliou-Feunteun Anna.
- 11 mai: Honorine Raphalen, fille de M. et Mme Raphalen-Guellec Anna.
- 23 mai: Clare-Theresa Collins, petite-fille de Mme Collins-Bounevialle Milly.
- 31 mai: Mme Skidmore, petite-fille de M. et Mme Kelly-Bussy Béatrix.
- 2 juin: Robert-Paul Kelly, petit-fils de Mme Kelly-Bussy Béatrix.

Mariages.

- 1937 4 août: Anne Tual et M. Robert Dubosq.
- 2 septembre: Marie-Louise Bouillonnet et M. Yves Le Minoux.
- 18 septembre: Margaret Kelly, fille de M. et Mme Kelly-Bussy Béatrix et M. George Skidmore.
- 23 septembre: M. Louis Geffroy et Mlle Louise Etrillard.
- 25 septembre: Anna Moulin et M. Vourc'h.
- 1938 21 février: Raymonde Fer et M. Jean Le Mestre.
- 22 février: Marie-Jeanne Quéméré et M. René Burel.
- 23 février: Adélaïde Salaün et M. Respriget.
- 20 avril: M. Jacques Lamandé, frère de Marie-Louise, Paulette et Jeanine, et Mlle Marcelle Quignon.
- 21 avril: Marie Colomby et M. René Le Moal.
- 21 avril: Catherine Vigouroux et M. Eug. Guivarc'h.
- 3 mai: Yvonne Kerhoas et M. Germain Chaussy.
- 16 juin: Amélie Gaubian et M. Lebas.
- 28 juin: Thérèse Faou et M. François-Louis Abgrall.

Ordinations.

1937 3 octobre: M. l'abbé Henri Normand, frère de Marie-Olive et Augustine Normand.

1938 16 avril: M. l'abbé Michel Giblat de Bronac, fils de Mme Giblat de Bronac-Le Goaziou Jeanne.

Vêture.

1937 28 octobre: Yvonne Berthéléme, Sœur Marie de l'Eucharistie, Monastère des Chanoinesses de Saint-Augustin, Douarnenez.



CHANGEMENTS D'ADRESSES



Mme Georgelin, Communauté de Saint-Laurent, près Rennes.

Briand Joséphine, Mme Roudaut, 2, rue Choquet de Lindu, Brest.

Bouillonnet Marie-Louise, Mme Le Minoux, rue Philippe Le Mercier, Merdrignac (Côtes-du-Nord).

Escoffier Jacqueline, Mme Mention, 1, rue de la République, Lanester (Morbihan).

Gall (Le) Léontine, Mme Schneider, route de Lorient, Hennebont (Morbihan).

Gaubian Amélie, Mme Lebas, Houplines, banlieue d'Armentières (Nord).

Kervenno Louise, Mme Crouan, 11, rue de l'Hospice, Quimper.

Lamandé Paulette, 56, rue Gambetta, Massy (Seine-et-Oise).
Moulin Anna, Mme Vourc'h, 3, rue Beaugru, Remiremont.



NOUVELLES ADHÉRENTES TITULAIRES



Cornic Marie et Jeanne, Lezenven, Plonévez-Porzay.

Daniélou Marguerite, Mme Philippe, Le Fret (Finistère).
Farhner Marguerite, Mme Pavillet, 7, rue de la Fayette, Auxonne (Côte d'Or).

Fer Raymonde, Mme Le Mestre, Belle-Isle-Bégard (Côtes-du-Nord).

Laborie Yvonne, Mme Pierre Le Roux, rue de l'Eglise, Callac (Côtes-du-Nord).

Normand Augustine, Lanvéoc (Finistère).

Nicol Marie-Antoinette, rue du Calvaire, Lampaul-Guimiliau (Finistère).

Olive Marie, Mme More, rue Antoine Proust, Saint-Maixent l'Ecole (Deux-Sèvres).

Ribes Berthe, Le Bercail, 6, Traverse de la Lisse, Beaumont, Marseille.

Thymen Denise, Penhoat, Quéménéven (Finistère).

Vérine Andrée, Landivisiau (Finistère).

Imp., 4, rue du Château, Brest. — *Le gérant:* F. GEORGIN